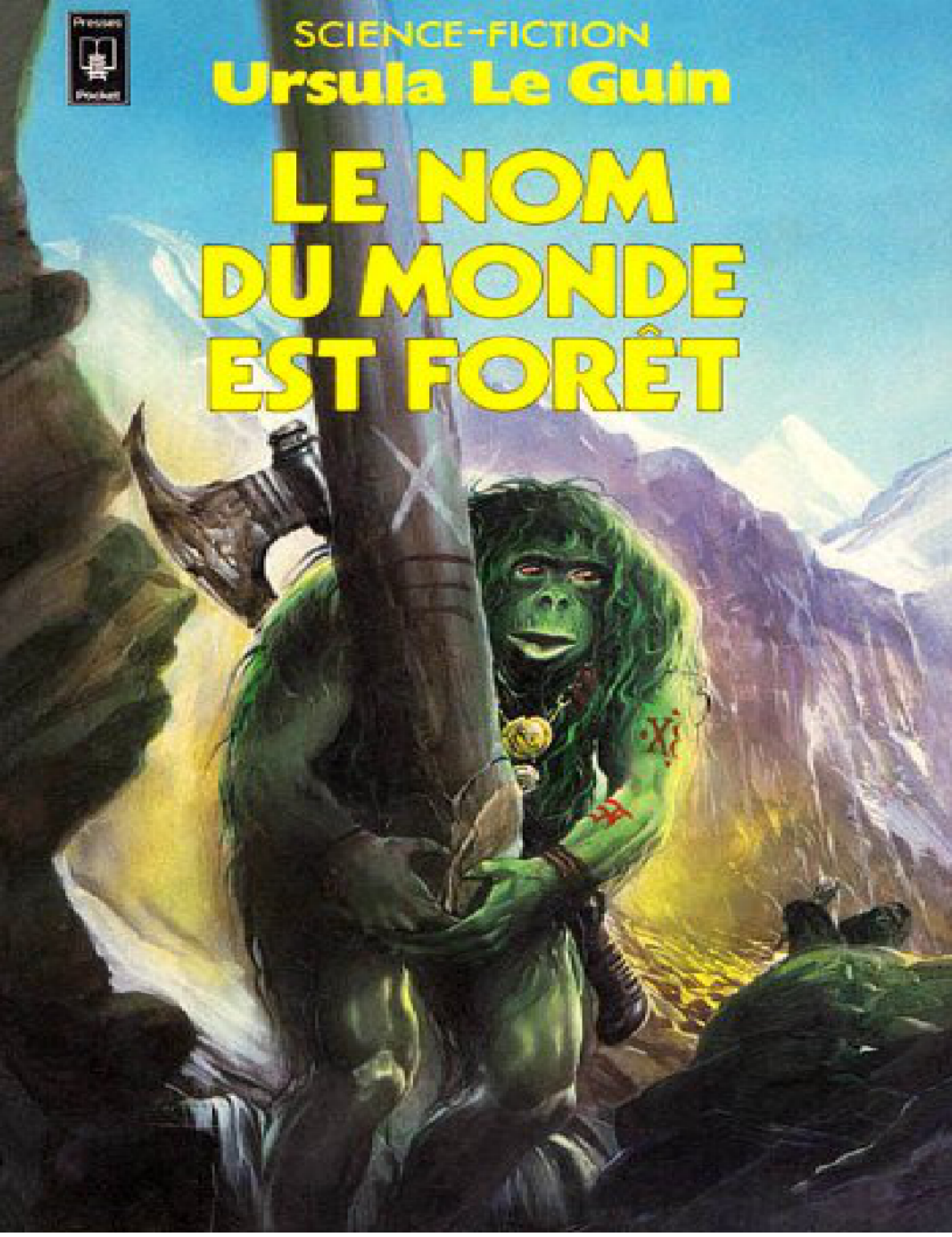
Presses Pocket
SCIENCE-FICTION
Ursula Le Guin
LE NOM DU MONDE EST FORÊT

SHOUT
SHARE
IT

Annotation

Davidson, le capitaine, sait ce qu'il a à faire. La Terre manque de bois ; Athshe, la planète-forêt, en fournit autant qu'il faut. Les créâtes, ces singes verts, abattent les arbres sous les ordres de Davidson. Athshe deviendra un vrai paradis et les créâtes n'en profiteront pas.

Le seul qui les protège, c'est Lyubov, ce crétin de spé. Il a sauvé l'un deux, Selver, qui renâclait parce qu'on avait tué sa femme. Un comble ! Et maintenant Selver et quelques autres ont fui dans la forêt ; ils sont un peu moins rêveurs ; ils deviennent violents, commes les umins. Mais le pire, c'est que la Terre entre dans la Ligue des Mondes et qu'il faut arrêter le massacre. Et Selver songe à se venger en chantant. Alors là, non ! non ! NON !

- Ursula K. Le Guin
  - ○
  - ○ Un
  - ○ Deux
  - ○ Trois
  - ○ Quatre
  - ○ Cinq
  - ○ Six
  - ○ Sept
  - ○ Huit
- notes
  - ○ 1
  - ○ 2

Ursula K. Le Guin
Le nom du monde est Forêt

Pour Jean

Un

Lorsque Davidson émergea du sommeil, deux événements de la veille étaient présents dans son esprit, et il les considéra un moment dans les ténèbres. L'un réjouissant : la nouvelle cargaison de femmes venait d'arriver. Croyez-le ou non. Elles étaient ici, dans Centralville, à vingt-sept années-lumière de la terre par NAFAL[1], et à quatre heures du Camp Smith par puce ; la deuxième fournée de femelles de reproduction pour la Colonie de la Nouvelle Tahiti, bien saines et bien propres, deux cent douze têtes de bétail humain de premier choix. Ou du moins, de qualité supérieure. L'autre événement était déprimant : le rapport de l'île du Dépotoir concernant la perte des récoltes, l'érosion massive, un vrai lessivage. La rangée des deux cent douze petites silhouettes baisables, plantureuses et mamelues, s'évanouit dans l'esprit de Davidson, laissant place à la vision d'une pluie torrentielle se déversant sur la terre labourée pour la battre en une boue épaisse, qu'elle délayait ensuite en une soupe rouge qui coulait au bas des roches et se mêlait à l'océan frappé par l'averse. L'érosion avait commencé avant qu'il ne quitte l'île du Dépotoir pour venir diriger le Camp Smith, et comme il était doué d'une mémoire visuelle exceptionnelle, du genre eidétique, il pouvait maintenant se rappeler tout cela d'une manière très claire. On pouvait penser que cet enflé de Kees avait raison, et qu'il aurait fallu laisser des tas d'arbres là où l'on avait l'intention d'installer des fermes. Mais il ne voyait toujours pas pourquoi une plantation de soja devait obliger à abandonner tant de terrain à la forêt si la terre était travaillée d'une façon réellement scientifique. Cela ne se passait pas comme ça dans l'Ohio ; si vous vouliez du maïs, vous faisiez pousser du maïs, inutile de s'embarrasser d'arbres et de faire tant d'histoires. Mais la Terre était une planète domestiquée, alors que la Nouvelle Tahiti n'en était pas une. Et c'était pour cela qu'il se trouvait là pour la domestiquer. Si l'île du Dépotoir n'est plus maintenant qu'un bourbier parsemé de rochers, alors oublions-la ; recommençons sur une autre île, et nous ferons mieux. On ne peut pas nous arrêter, nous sommes des Hommes. Tu ne vas pas tarder à apprendre ce que cela signifie, espèce de foutue planète, pensa Davidson, et il eut un petit sourire dans l'obscurité de la cabane, car il aimait les défis. En pensant aux hommes, il se mit à penser aux Femmes, et la rangée de petites silhouettes souriantes et frétillantes se remit à osciller dans son esprit.

— Ben ! rugit-il en se redressant, glissant son pied nu sur le sol nu. Servir eau chaude, allez-vite !

Son propre rugissement le réveilla d'une manière satisfaisante. En une suite de mouvements lestes et rapides, il s'étira, se gratta la

poitrine, enfila un short et sortit d'un pas vif dans la clairière illuminée de soleil. C'était un grand homme musclé qui aimait à faire fonctionner son corps bien entraîné. Ben, son créate, avait comme d'habitude posé sur le feu la casserole d'eau, qui bouillonnait déjà, et il restait accroupi, comme d'habitude, les yeux dans le vague. Les créates ne dormaient jamais, ils se contentaient de s'asseoir, le regard fixe.

— Petit déjeuner. Allez-vite ! lança Davidson en prenant son rasoir sur la table en bois rugueux, là où le créate l'avait placé avec une serviette et un miroir monté sur socle.

Il y avait beaucoup à faire aujourd'hui car il avait décidé, juste avant de se lever, d'effectuer un saut à Central afin de voir par lui-même les nouvelles arrivantes. Elles ne seraient pas disponibles bien longtemps, deux cent douze femmes parmi plus de deux mille hommes ; comme celles de la première fournée, il s'agissait sans doute, pour la plupart, d'Épouses Coloniales, et seules une vingtaine ou une trentaine devaient constituer l'Équipe Récréative : mais ces poupées étaient de bonnes filles bien chaudes et il avait la ferme intention, cette fois, de se trouver le premier devant au moins l'une d'entre elles. Il sourit du côté gauche, la joue droite restant bien tendue contre le rasoir gémissant.

Cela faisait une heure que le vieux créate se dépêchait de lui apporter son petit déjeuner depuis la cuisine. « Allez-vite ! » hurla Davidson, et Ben s'efforça de transformer sa flânerie apathique en une marche normale. Ben mesurait environ un mètre de haut, et la fourrure de son dos était plus blanche que verte ; il était vieux, et stupide, même pour un créate, mais Davidson savait comment les manier ; il pouvait dompter n'importe lequel d'entre eux, si cela en valait la peine. Mais ce n'était pas le cas. Que l'on amène suffisamment d'humains ici, que l'on construise des machines et des robots, que l'on bâtisse des fermes et des villes, et personne n'aura plus besoin des créates. Et ce sera une bonne chose. Car cette planète, la Nouvelle Tahiti, était littéralement faite pour les hommes. Une fois nettoyée, bien ratissée, une fois les forêts sombres rasées pour laisser la place à des grands champs de céréales, une fois balayées les ténèbres primitives, la sauvagerie et l'ignorance, ce serait un paradis, un véritable Éden. Un monde bien plus agréable que cette vieille Terre tout usée. Et ce serait son monde. Car Don Davidson était cela, tout au fond de lui-même : un dompteur de monde. Ce n'était pas un vantard, mais il connaissait ses capacités. Il était comme ça, voilà tout. Il savait ce qu'il voulait, et comment l'obtenir. Et il l'avait toujours obtenu.

Le petit déjeuner lui atterrit bien chaud dans le ventre. Sa bonne humeur ne fut même pas gâchée par la vue de Kees Van Sten qui s'avançait vers lui, gros et blanc, l'air ennuyé, les yeux saillants

comme deux balles de golf bleues.

— Don, déclara Kees sans même lui dire bonjour, les bûcherons se sont remis à chasser le cerf rouge dans les Bandes. Il y a dix-huit paires de bois de cerf dans l'arrière-salle du Foyer.

— Personne n'a jamais pu empêcher des braconniers de braconner, Kees.

— Tu peux les en empêcher. C'est pour ça que nous sommes sous la loi martiale, c'est pour ça que l'Armée dirige cette colonie. Pour faire respecter les lois.

Être attaqué de front par le Gros Prétentieux ! C'en était presque drôle.

— D'accord, dit Davidson d'une voix raisonnable, je pourrais les arrêter. Mais écoute, ce sont les hommes que je dois surveiller ; c'est mon boulot, comme tu l'as dit. Ce qui compte, ce sont les hommes. Pas les animaux. Si quelques chasses illicites peuvent aider les hommes à supporter cette sacrée vie, je ferme les yeux. Ils ont droit à quelques loisirs.

— Ils ont des jeux, des sports, des passe-temps, des films, des télébandes de tous les événements sportifs majeurs depuis au moins un siècle, de l'alcool, de la marijuana, des hallus, et une nouvelle fournée de femmes à Central pour ceux qui ne sont pas satisfaits par les dispositions peu imaginatives de l'Armée en faveur de l'homosexualité hygiénique. Ils sont complètement gâtés, tes héros de la nouvelle frontière, et ils n'ont pas besoin d'exterminer une espèce indigène rare pour occuper leurs « loisirs ». Si tu n'interviens pas, je vais devoir signaler une grave infraction aux Protocoles Écologiques dans mon rapport au capitaine Gosse.

— Tu peux le signaler si tu crois que tu le dois, Kees », répondit Davidson qui ne perdait jamais son calme. (C'était presque pathétique, cette façon dont le visage d'un euro comme Kees pouvait rougir lorsqu'il perdait le contrôle de ses émotions.) C'est ton boulot, après tout. Je ne t'en voudrais pas ; ils peuvent en discuter à Central et décider qui a raison. Tu vois, Kees, en fait, tu veux conserver cet endroit tel qu'il est. Comme une grande Forêt Nationale protégée. Qu'on pourrait regarder, étudier. Très bien, t'es un spé. Mais tu vois, nous autres, nous sommes de vulgaires troufions qui faisons le travail. La Terre a besoin de bois, en a un besoin urgent. On trouve du bois sur la Nouvelle Tahiti. Alors… on est des bûcherons. Tu vois, en fait, la différence est que pour toi la Terre ne passe pas au premier plan. Et pour moi elle passe avant tout le reste.

De ses yeux bleus en balles de golf, Kees le regarda de travers.

— Vraiment ? Tu veux faire ce monde à l'image de la Terre, hein ? Un désert de béton ?

— Quand je dis la Terre, Kees, je veux dire les gens. Les hommes.

Tu t'inquiètes pour les cerfs, les arbres et les herbes, d'accord, c'est ton affaire. Mais moi j'aime bien voir les choses avec du recul, de haut en bas, et le haut, jusqu'à présent, ce sont les humains. Maintenant, nous sommes ici ; et ce monde devra marcher comme nous voulons. Que cela te plaise ou non, c'est un fait que tu dois regarder en face ; ainsi vont les choses. Écoute, Kees, je vais faire un saut à Central pour jeter un coup d'œil aux nouvelles arrivantes. Tu veux venir avec moi ?

— Non merci, capitaine Davidson », répondit le spécialiste en s'éloignant vers la cabane du Labo.

Il était vraiment dingue. Se fâcher pour quelques foutus cerfs ! C'étaient des animaux splendides, d'accord. La mémoire précise de Davidson lui rappela le premier cerf qu'il avait vu, ici même, sur la Terre de Smith, une grande ombre rouge, deux mètres à l'encolure, une couronne de bois fins et dorés, une bête courageuse et rapide, le meilleur gibier imaginable. Sur Terre, on utilisait maintenant des robo-cerfs jusque dans les Grandes Rocheuses et les Parcs de l'Himalaya, les vrais cerfs ayant presque tous disparu. Ces bêtes-là étaient un véritable rêve de chasseur. Et ils étaient chassés. Diable, même les créates sauvages les chassaient, avec leurs minables petits arcs. Les cerfs seraient chassés parce qu'ils étaient là pour ça. Mais ce pauvre vieux cœur tendre de Kees ne pouvait pas le supporter. C'était pourtant un gars intelligent, mais pas réaliste, pas assez endurci. Il ne comprenait pas qu'il fallait miser sur le numéro gagnant si l'on ne voulait pas perdre. Et c'est toujours l'Homme qui gagne. Le vieux Conquistador.

Davidson traversa le camp d'un pas vif, les yeux emplis du soleil matinal, humant l'odeur douce du bois scié et de la fumée dans l'air tiède. Tout semblait particulièrement propre, pour un camp de bûcherons. Les deux cents hommes qui résidaient ici avaient dompté, en trois mois-T, une bonne partie de ce pays sauvage. Le Camp Smith : quelques grands dômes géodésiques en plastique ondulé, quarante cabanes en bois construites par la main-d'œuvre créate, la scierie, le brûleur d'où s'élevait un filet bleuté au-dessus des hectares de bûches et de troncs coupés ; en haut de la colline, le terrain d'atterrissage et le grand hangar préfabriqué abritant les hélicoptères et les grosses machines. C'était tout. Mais quand ils étaient arrivés ici, il n'y avait rien. Des arbres. Rien que des arbres touffus et enchevêtrés, une forêt infinie et absurde. Un fleuve paresseux, surplombé, étouffé par les arbres, quelques terriers à créates cachés parmi les arbres, quelques cerfs rouges, des singes poilus et des oiseaux. Et des arbres. Des racines, des troncs, des branches, des ramilles, des feuilles, des feuilles au-dessus, au-dessous, sur votre visage et dans vos yeux, une infinité de feuilles sur une infinité d'arbres.

La plus grande partie de la Nouvelle Tahiti était recouverte d'eau,

des mers chaudes et peu profondes, laissant émerger çà et là des récifs, des petites îles, des archipels, et les cinq grandes Terres qui formaient un arc de deux mille cinq cents kilomètres de long dans le Quart Nord-Ouest. Et toutes ces taches et ces petites zones de terre étaient couvertes d'arbres. Océan : forêt. C'était le seul choix sur la Nouvelle Tahiti. L'eau et la lumière du soleil, ou bien les feuilles et l'obscurité.

Mais maintenant les hommes étaient ici pour mettre fin à l'obscurité, pour transformer ce foisonnement d'arbres en planches proprement sciées qui sur Terre valaient plus que l'or. Réellement, car on pouvait tirer l'or de l'eau de mer, ou des gisements reposant sous les glaces de l'Antarctique, mais pas le bois ; le bois ne pouvait être tiré que des arbres. Et sur Terre, c'était maintenant devenu un luxe absolument nécessaire. Alors on convertissait en bois les forêts étrangères. En trois mois, deux cents hommes équipés de robo-scies et de haleurs avaient déjà coupé huit Bandes larges d'un kilomètre chacune sur la Terre de Smith. Les souches restant dans la Bande la plus proche du camp étaient déjà blanches et pourries ; traitées chimiquement, elles produiraient des cendres fertiles avant même que les colons permanents, les fermiers, ne viennent s'installer sur la Terre de Smith. Ces fermiers n'auraient plus qu'à planter leurs graines et à les laisser germer.

Tout cela avait déjà eu lieu autrefois. C'était une chose étrange, mais bien la preuve que la Nouvelle Tahiti était destinée à servir les humains. Tout ce qui se trouvait ici avait été apporté depuis la Terre, environ un million d'années auparavant, et l'évolution avait suivi un chemin si proche que l'on reconnaissait tout au premier coup d'œil : les pins, les chênes, les noyers, les châtaigniers, les sapins, les houx, les pommiers, les frênes ; les cerfs, les oiseaux, les souris, les chats, les écureuils, les singes. Bien entendu, les humanoïdes de Hain-Davenant avaient prétendu avoir fait tout cela à l'époque où ils avaient occupé la Terre, mais si l'on écoutait tous ces Extra-Terrestres, on s'apercevait rapidement qu'ils soutenaient avoir colonisé toutes les planètes de la Galaxie et avoir tout inventé, depuis le sexe jusqu'au clou à tête plate. Les théories sur l'Atlantide étaient bien plus réalistes, et cette planète pouvait très bien être une ancienne colonie atlante. Mais les humains avaient disparu. Et la chose la plus proche qui s'était développée pour les remplacer, à partir du singe, c'était le créate – un mètre de haut et couvert d'une fourrure verte. En tant qu'Extra-Terrestres, ils étaient plutôt typiques, mais ils ne constituaient que des caricatures d'humains n'ayant pas réussi leur évolution. Si on leur laissait encore un million d'années, peut-être. Mais les Conquistadores étaient arrivés les premiers. Désormais, l'évolution n'avançait plus qu'au rythme d'une mutation aléatoire tous les millénaires, mais à la vitesse des astronefs de la Flotte Terrienne.

— Hé, Capitaine !

Davidson se retourna ; sa réaction accusait à peine une microseconde de retard, mais cela suffit pour l'ennuyer. Il y avait quelque chose sur cette sacrée planète, avec son ciel brumeux et sa lumière dorée, avec ses brises qui sentaient l'humus et le pollen, quelque chose qui vous poussait à rêvasser. On passait son temps à flâner en songeant aux conquistadores, au destin et tout ça, et l'on finissait par réagir avec la lenteur et la lourdeur d'un créate.

— Bonjour, Ok ! répondit-il d'un ton tranchant au chef bûcheron.

Noir et solide comme du câble métallique, Oknanawi Nabo était le contraire physique de Kees, mais il avait le même regard contrarié.

— Vous avez trente secondes ?

— Bien sûr. Qu'est-ce qui te tracasse, Ok ?

— Les petits salauds.

Ils appuyèrent le dos contre une barrière de planches. Davidson alluma son premier joint de la journée. Les rayons obliques du soleil réchauffaient l'air baigné de fumée bleue. Venant d'une bande de forêt large d'un demi-kilomètre qui subsistait derrière le camp, on pouvait entendre les bruits sourds et incessants, les bruits émouvants et argentins, les craquements, les gloussements et les frémissements qui peuplent les bois durant la matinée. Cette clairière aurait pu être l'Idaho en 1950. Ou le Kentucky en 1830. Ou la Gaule en 50 avant J.-C.

« Tiou-itt », lança un oiseau dans le lointain.

— J'aimerais me débarrasser d'eux, Capitaine.

— Les créates ? Qu'est-ce que tu veux dire, Ok ?

— Les laisser partir, simplement. Je ne parviens pas à les faire travailler convenablement à la scierie, et il est inutile de se donner tant de mal pour les garder. Ou pour n'en tirer que des soucis. Rien à faire, ils ne travaillent pas.

— Ils peuvent travailler, mais il faut savoir les prendre. Ce sont eux qui ont bâti le camp.

Le visage d'obsidienne d'Oknanawi resta impassible.

— Eh bien, je suppose que vous savez y faire. Moi pas. (Il s'arrêta un instant.) Dans ces Cours d'Histoire Appliquée que j'ai suivis durant mon entraînement pour les Super-Voyages, on disait que l'esclavage n'avait jamais marché. Que ça ne donnait pas de bons résultats.

— Exact, mais ce n'est pas de l'esclavage, mon petit Ok. Les esclaves sont humains. Quand tu élèves des vaches, tu appelles ça de l'esclavage ? Non. Et pourtant ça marche.

Imperturbable, le chef d'équipe acquiesça de la tête ; mais il répondit :

— Ils sont trop petits. J'ai tenté d'affamer les plus têtus. Mais ils sont restés là assis en mourant de faim.

— Ils sont petits, d'accord, mais ne te laisse pas abuser par eux, Ok. Ils sont résistants ; ils possèdent une formidable endurance ; et ils ne sentent pas la souffrance comme les humains. C'est ça que tu oublies, Ok. Tu crois que frapper l'un d'eux, c'est comme frapper un gosse, plus ou moins. Mais crois-moi, vu ce qu'ils ressentent, c'est plutôt comme si tu cognais sur un robot. Écoute, tu as baisé quelques femelles, tu as vu qu'elles paraissent ne rien sentir, aucun plaisir, aucune douleur, elles restent allongées comme des matelas, quoi que tu fasses. Ils sont tous comme ça. Ils ont probablement des nerfs plus rudimentaires que les humains. Comme les poissons. Je vais te raconter un truc bizarre, là-dessus. Une fois, quand j'étais à Central, avant de venir ici, un des mâles apprivoisés m'a sauté dessus. Je sais qu'on t'a dit qu'ils ne se battaient jamais, mais celui-là est devenu dingue, vraiment furieux, et j'ai eu de la chance qu'il ne soit pas armé, sinon il m'aurait tué. Vraiment, j'ai presque dû le tuer moi-même avant qu'il ne me lâche. Et il n'arrêtait pas de revenir à l'attaque. Il prenait une flopée de coups incroyable et ne sentait rien du tout. Comme un scarabée que tu dois continuer à piétiner parce que tu ne sais pas s'il est vraiment écrasé. Regarde ça. (Davidson pencha sa tête aux cheveux en brosse pour lui montrer une grosse cicatrice derrière une oreille.) Je ne suis pas passé loin de la commotion cérébrale. Et quand il m'a fait ça, je lui avais déjà cassé un bras et transformé le visage en confiture de myrtilles. Mais il n'arrêtait pas de revenir et de revenir encore. La vérité, Ok, c'est que les créates sont paresseux, qu'ils sont stupides, qu'ils sont perfides et qu'ils ne sentent pas la douleur. Il faut être dur avec eux, et le rester.

— Ils n'en valent pas la peine, Capitaine. Ces foutus petits salauds verts et têtus ne se battent pas, ne travaillent pas, ne font rien. Sauf me donner le cafard.

Il y avait dans les grognements d'Oknanawi une douceur qui ne dissimulait pas son caractère entêté. Il ne voulait pas frapper les créates parce qu'ils étaient trop petits ; c'était clair dans son esprit, et cela le devint pour Davidson, qui accepta aussitôt cet état de fait. Il savait comment prendre ses hommes.

— Écoute, Ok, essaie ça. Tu prends les meneurs et tu leur dis que tu vas leur faire une piqûre d'hallucinogène. De la mesca, de la lyse, n'importe quoi, ils ne savent pas les reconnaître. Mais ils en ont une peur épouvantable. N'en fais pas trop et ça marchera. Je peux te le certifier.

— Pourquoi ont-ils peur des hallus ? demanda le chef d'équipe d'un air intrigué.

— Comment le saurais-je ? Pourquoi les femmes ont-elles peur des rats ? Ne cherche pas à trouver le moindre bon sens chez les femmes ou chez les créates, Ok ! Ce qui me fait penser que je vais à

Central ce matin, tu veux que je te choisisse une Collie ?

— Contentez-vous de ne pas en choisir trop jusqu'à ma prochaine permission, répondit Ok en souriant.

Un groupe de créates passait en portant une longue poutre de 30 sur 30 vers la Salle de Récré que l'on construisait près de la rivière. Petites silhouettes lentes et traînantes, elles tiraillaient la grosse poutre comme une horde de fourmis transportant une chenille morte, de façon maladroite et maussade. Oknanawi les regarda en disant :

— Rien à faire, Capitaine, ils me mettent les nerfs en pelote.

C'était une déclaration bizarre, venant de la part d'un garçon calme et solide comme Ok.

— Eh bien, en fait, Ok, je suis d'accord avec toi, qu'ils n'en valent pas la peine, ni le risque. Si ce con de Lyubov n'était pas dans les environs, et si le colonel n'était pas si pointilleux sur le Code, je pense que nous pourrions simplement nettoyer les régions que nous colonisons, au lieu de nous en tenir à cette routine du Travail Volontaire. Ils finiront par disparaître, tôt ou tard, et le plus tôt serait le mieux. C'est comme ça, voilà tout. Les races primitives doivent toujours céder la place aux races civilisées. Ou être assimilées. Mais il est bien évident qu'on ne peut pas assimiler un tas de singes verdâtres. Et comme tu l'as dit, ils sont juste assez intelligents pour qu'on ne puisse jamais leur faire confiance. Comme ces grands singes qui vivaient en Afrique, comment les appelait-on déjà ?

— Des gorilles ?

— C'est ça. Ici, ça irait mieux sans les créates, tout comme ça va bien mieux en Afrique sans les gorilles. Ils constituent un obstacle… Mais Papa Ding-Dong a dit qu'il fallait utiliser la main-d'œuvre créate, alors on utilise la main-d'œuvre créate. Du moins, pendant quelque temps. D'accord ? À ce soir, Ok.

— D'accord, Capitaine.

Sur le tableau, Davidson enregistra son emprunt de la puce du Q.G. du Camp Smith.

Le Q.G. : un cube de quatre mètres de côté, en planches de pin, deux bureaux, un distributeur d'eau, et le lieutenant Birno qui réparait un talkie-walkie.

— Ne laissez pas brûler le camp pendant mon absence, Birno.

— Rapportez-moi une Collie, Cap. Une blonde. 85-55-90.

— Mon Dieu, et c'est tout ?

— Je les aime bien proportionnées, pas rondouillardes, vous voyez le genre.

D'un mouvement suggestif, Birno dessina ses préférences. Davidson remonta en souriant vers le hangar. En ramenant l'hélicoptère au-dessus du camp, il baissa les yeux pour l'observer : des cubes ressemblant à des jouets de gosses, des chemins à peine visibles,

de longues clairières parsemées de souches ; tout cela rétrécit tandis que l'appareil s'élevait, et Davidson put voir l'immensité de la forêt de la grande île, et derrière cette zone vert foncé, la surface vert clair de la mer qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Le Camp Smith n'était plus maintenant qu'une tache jaune, un simple point sur la vaste tapisserie verte.

Il traversa le détroit de Smith et les terres boisées, profondément vallonnées, du nord de l'île Centrale, avant d'atterrir vers midi à Centralville. Cela ressemblait à une ville, du moins lorsqu'on venait de passer trois mois dans la forêt ; il y avait de vraies rues, de vrais bâtiments, qui se trouvaient là depuis la fondation de la Colonie, quatre ans auparavant. On ne voyait pas à quel point ce n'était en fait qu'une éphémère petite ville-frontière, jusqu'au moment où l'on regardait à un kilomètre vers le sud pour apercevoir, scintillante au-dessus des routes de béton et des terrains déboisés, l'unique tour dorée qui dépassait tous les autres bâtiments de Centralville. L'astronef n'était pas très grand, mais il paraissait énorme. Et ce n'était qu'une chaloupe de débarquement, un simple canot ; le vaisseau de ligne NAFAL, le *Shackleton* tournait en orbite à un demi-million de kilomètres. La chaloupe n'était qu'une bagatelle, le bout du doigt de l'énormité, de la puissance, de la splendide précision et de la grandeur de la technologie astronautique terrienne.

Et c'est pourquoi, durant une seconde, des larmes perlèrent aux yeux de Davidson à la vue du vaisseau de sa patrie. Il n'en eut pas honte. C'était un patriote, voilà tout.

Mais il se mit bientôt à sourire, en descendant les rues de cette ville-frontière dont les larges extrémités ne débouchaient pas sur grand-chose. Car heureusement les femmes se trouvaient là, et l'on pouvait s'apercevoir que c'étaient des nouvelles. La plupart d'entre elles étaient vêtues de longues jupes moulantes, de grosses chaussures ressemblant à des galoches, rouges, violettes ou dorées, et elles avaient mis des chemisiers plissés, or ou argent. Plus de coups d'œil dans les décolletés. La mode avait changé, dommage. Elles portaient toutes la chevelure relevée sur le crâne, et ce devait être vaporisé avec leur espèce de colle. Vraiment affreux, mais c'était le genre de choses que seules les femmes osent faire à leurs cheveux, et cela en devenait donc provocant. Davidson sourit à une petite euraf aux seins plantureux, ayant plus de chevelure que de tête ; il ne reçut aucun sourire en retour, mais un mouvement de recul des hanches avait clairement répondu : Suis-moi suis-moi suis-moi. Mais il n'en fit rien. Pas encore. Il se dirigea vers le Q.G. de Central : Bâtiment Standard en vitopierre et plastiplaque, 40 bureaux, 10 distributeurs d'eau et un arsenal au sous-sol, et signala son arrivée au Commandement Central de l'Administration Coloniale de la Nouvelle Tahiti. Il rencontra

quelques membres de l'équipe de la chaloupe, remplit une demande afin d'obtenir du Bureau Forestier un semirobo-écorceur neuf, et pria son vieux copain Juju Sereng de le retrouver au Bar du Luau à quatorze heures.

Il arriva au bar une heure plus tôt pour manger un morceau avant de commencer à boire. Lyubov s'y trouvait, assis en compagnie de quelques gars portant l'uniforme de la Flotte, des spécialistes qui avaient atterri avec la chaloupe du *Shackleton*. Davidson n'avait pas une très haute estime de la Flotte, une bande de saute-soleils farfelus qui laissaient à l'Armée le soin de se crotter en accomplissant le boulot sale et dangereux de surface ; mais il fallait tenir compte des galons, et de toute manière c'était plutôt drôle de voir Lyubov jouer au copain avec tous ceux qui portaient l'uniforme. Il discutait, agitait sans cesse les mains en faisant de grands gestes. En passant, Davidson lui tapota l'épaule et lui lança : « Salut, mon vieux Raj, quoi de neuf ? » et il poursuivit son chemin sans attendre le regard renfrogné de Lyubov, bien qu'il eût horreur de le manquer. C'était vraiment drôle comme Lyubov le détestait. Ce gars-là était sans doute efféminé, comme beaucoup d'intellectuels, et la virilité de Davidson devait l'irriter. De toute façon, Davidson n'avait pas l'intention de perdre son temps à détester Lyubov, il n'en valait pas la peine.

Le Luau lui servit un succulent steak de venaison. Qu'auraient-ils dit sur la vieille Terre en voyant un homme avaler un kilo de viande en un seul repas ? Ces pauvres mangeurs de soja ! Puis Juju arriva – comme Davidson l'avait secrètement espéré – en compagnie de la fine fleur des nouvelles Collies : deux beautés pulpeuses, pas des Épouses, mais des Récréatives. Oh, cette vieille Administration Coloniale avait parfois de bonnes idées ! L'après-midi fut long et chaud.

En revenant vers le camp, il traversa la mer au niveau du Détroit de Smith, et le soleil reposait au sommet d'un grand lit de brouillard doré qui s'étendait sur l'eau. Il chanta en se prélassant dans le siège du pilote. La Terre de Smith lui apparut brumeuse, et de la fumée s'élevait au-dessus du camp, en un épais nuage noir, comme si l'on avait mis du mazout dans le brûleur de déchets. Il ne pouvait même plus voir les bâtiments au travers. Ce ne fut qu'en se posant sur le terrain d'atterrissage qu'il aperçut les restes carbonisés, les puces démolies, le hangar qui se consumait.

Il fit redécoller la puce et vint survoler le camp à faible altitude, si bas qu'il faillit heurter le haut cône du brûleur, la seule chose qui demeurait encore debout. Le reste avait disparu, la scierie, le four, l'entrepôt de bois, le Q.G., les cabanes, les quartiers, l'enclos des créates, tout. Des carcasses et des débris noircis qui fumaient encore. Mais ce n'avait pas été un incendie de forêt. La forêt était encore là, bien verte, tout près des ruines. Davidson revint au terrain

d'atterrissage, se posa et se mit à courir à la recherche de la moto, mais elle aussi n'était plus qu'une carcasse noire reposant parmi les ruines puantes et calcinées du hangar aux machines. Il redescendit au pas de course le chemin qui menait au camp. En passant devant ce qui avait été la cabane de radio, son cerveau s'enclencha. Sans hésiter une seconde, il changea de direction, sortit du chemin et fit le tour de la cabane effondrée. Là il s'arrêta. Pour écouter.

Il ne restait personne. Tout était silencieux. Les feux s'étaient éteints depuis longtemps ; seul le grand tas de billes continuait de se consumer, laissant apercevoir des taches rouge vif sous la cendre et le charbon. Ces tas allongés de cendres avaient valu plus cher que l'or. Mais aucune fumée ne s'élevait plus des squelettes noircis des cabanes et des baraquements ; et il y avait des os parmi les cendres.

Le cerveau de Davidson était remarquablement clair et actif, maintenant, et il s'accroupit derrière les restes de la radio. Il y avait deux possibilités. Un : une attaque d'un autre camp. Un officier de King ou de la Nouvelle Java était devenu dingue et tentait un coup de planète. Deux : une attaque de l'extérieur. Il revit la tour dorée sur le quai de Central. Mais si le *Shackleton* avait voulu passer à la piraterie, pourquoi aurait-il commencé par détruire un petit camp au lieu de prendre Centralville ? Non, ce devait être une invasion, des étrangers. Une quelconque race inconnue, à moins que les Cétiens ou les Hainiens n'aient décidé de s'emparer des colonies terriennes. Il n'avait jamais fait confiance à ces foutus humanoïdes bien trop malins à son gré. Ils avaient dû faire ça avec une bombe à chaleur. Les forces d'invasion, avec leurs avions, leurs véhicules aériens, leurs nuclés, avaient pu facilement se cacher sur une île ou un récif, n'importe où dans le Quart Sud-Ouest. Il devait retourner à sa puce pour donner l'alerte, puis tenter d'examiner les environs, en reconnaissance, pour pouvoir communiquer au Q.G. son évaluation de la situation. Il était en train de se relever lorsqu'il entendit des voix.

Pas des voix humaines. Un caquetage aigu et doux. Des étrangers.

Il se laissa tomber à quatre pattes, derrière le toit de plastique de la cabane, qui maintenant reposait sur le sol, déformé par la chaleur en une sorte d'aile de chauve-souris. Il resta immobile à écouter.

Quatre créates marchaient à quelques mètres devant lui, sur le chemin. C'étaient des créates sauvages, complètement nus à l'exception de leur ceinture de cuir lâche, à laquelle étaient accrochés des couteaux et des bourses. Aucun d'eux ne portait les shorts et le collier de cuir attribués aux créates domestiques. Les Volontaires de l'enclos avaient dû être brûlés en même temps que les humains.

Ils firent halte non loin de sa cachette, discutant dans leur lent caquetage, et Davidson retint son souffle. Il ne voulait pas qu'ils le découvrent. Que diable pouvaient bien faire des créates à cet endroit ?

Ils ne pouvaient que servir d'espions ou d'éclaireurs à des envahisseurs.

L'un d'eux désigna le sud en parlant, puis se retourna, et Davidson aperçut son visage. Et il le reconnut. Les créates se ressemblent tous, mais celui-là était différent. Davidson lui avait laissé sa signature sur tout le visage, moins d'un an auparavant. C'était le créate qui était devenu fou furieux et qui l'avait attaqué à Central, le créate homicide, le serviteur de Lyubov. Mais bon sang, que pouvait-il bien faire ici ?

L'esprit de Davidson se mit à tourner, à cliqueter de plus belle : avec des réactions toujours aussi rapides, il se releva brusquement, très grand, très sûr de lui, le revolver à la main.

— Créates. Arrêter. Rester là. Pas bouger !

Sa voix cinglait comme une lanière de fouet. Les quatre petites créatures vertes ne bougèrent pas. Le créate au visage écrasé le regarda par-dessus les décombres noircis avec de gros yeux vides dans lesquels on ne pouvait distinguer la moindre lueur.

— Répondre maintenant. Ce feu, qui l'a fait ?

Pas de réponse.

— Répondre maintenant : allez-vite ! Pas répondre, alors je brûle d'abord un, puis un, puis un, compris ? Ce feu, qui l'a provoqué ?

— C'est nous qui avons brûlé le camp, capitaine Davidson, répondit le créate de Central, d'une étrange voix douce qui rappela à Davidson celle d'un certain humain. Les humains sont tous morts.

— Vous l'avez brûlé, qu'est-ce que vous voulez dire ?

Une raison quelconque l'empêchait de se souvenir du nom du Balafré.

— Il y avait deux cents humains ici. Quatre-vingt-dix esclaves de mon peuple. Neuf cents personnes de mon peuple sont sorties de la forêt. Nous avons d'abord tué les humains qui se trouvaient dans la forêt, là où ils coupaient les arbres, puis nous avons tué ceux d'ici, pendant que les maisons brûlaient. Je pensais que vous aviez été tué. Je suis content de vous voir, capitaine Davidson.

C'était complètement dingue, et bien sûr il mentait. Ils n'auraient pas pu les tuer tous, Ok, Birno, Van Sten, tous les autres, deux cents hommes, certains s'en seraient tirés. Les créates n'avaient que des arcs et des flèches. Et de toute façon, les créates n'avaient pas pu faire ça. Ils ne se battaient pas, ne tuaient pas, ne se faisaient pas la guerre. Ils étaient non agressifs à l'intérieur de leur espèce, vulnérables comme des oisillons au nid. Ils ne se défendaient pas. Il était bien évident qu'ils n'avaient pas massacré deux cents hommes d'un seul coup. C'était dingue. Le silence, le faible relent de fumée dans la lumière chaude de l'après-midi, les visages vert clair dont les yeux immobiles le fixaient, tout cela n'aboutissait à rien, sinon à un mauvais rêve complètement fou, à un cauchemar.

— Qui a fait cela pour vous ?

— Neuf cents personnes de mon peuple, répondit le Balafré avec cette sacrée imitation de voix humaine.

— Non, pas ça. Qui d'autre ? Pour qui avez-vous agi ? Qui vous a dit ce qu'il fallait faire ?

— C'est ma femme.

Davidson perçut alors la tension que trahissait la position de la créature, mais l'autre bondit sur lui d'une manière si étrangement oblique et avec une telle souplesse qu'il manqua son tir, et ne brûla qu'un bras ou une épaule au lieu de le toucher entre les deux yeux. Le créate était déjà sur lui ; deux fois moins grand et moins lourd, il le fit quand même tomber par la force de son assaut, car l'assurance de Davidson reposait sur son arme et il ne s'attendait pas à être attaqué. Les bras de la chose étaient minces, musclés ; l'homme sentit entre ses mains une fourrure rêche, et tandis qu'il luttait avec le créate, celui-ci se mit à chanter.

Davidson était sur le dos, cloué au sol, désarmé. Quatre museaux verts se penchèrent sur lui. Le Balafré chantait toujours, un caquetage haletant dans lequel on discernait malgré tout une mélodie. Les trois autres écoutaient, et leurs sourires découvraient leurs dents blanches. Il n'avait jamais vu sourire un créate. Il n'avait jamais regardé un visage de créate par en dessous. Toujours par au-dessus. D'en haut. Depuis le sommet. Il se contraignit à ne pas se débattre, car c'était pour l'instant un effort inutile. Aussi petits qu'ils fussent, ils l'écrasaient sous le nombre, et le Balafré avait pris son arme. Il devait attendre. Mais un dégoût s'empara de lui, une nausée qui poussa son corps à se tortiller, à se débattre malgré lui. Les petites mains le maintenaient au sol sans effort, les petits visages verts se penchaient sur lui en grimaçant.

Le Balafré acheva sa chanson. Il s'agenouilla sur la poitrine de Davidson, un couteau dans une main, le revolver de Davidson dans l'autre.

— Vous ne pouvez pas chanter, capitaine Davidson, n'est-ce pas ? Eh bien alors, vous pouvez courir jusqu'à votre puce et vous enfuir, et dire au colonel de Central que cet endroit est brûlé et que tous les humains ont été tués.

Du sang, d'un même rouge troublant que le sang humain, collait à la fourrure recouvrant le bras droit du créate, et le couteau tremblait dans sa paume verte. Le visage sec et tailladé regarda de très près celui de Davidson, et l'homme put voir alors la lueur étrange qui brûlait tout au fond de ces yeux noirs comme le charbon. La voix de l'autre était toujours douce et calme.

Ils le relâchèrent.

Davidson se releva prudemment, encore étourdi par la chute que

le Balafré lui avait fait subir. Les créates se tenaient maintenant à distance, sachant que son allonge était le double de la leur ; mais le Balafré n'était pas le seul à posséder une arme, un second revolver pointait vers son ventre. Et c'était Ben qui tenait ce revolver. Ben, son propre créate, ce petit salaud gris et galeux, il avait l'air aussi abruti que d'habitude, mais il tenait un revolver.

Il est difficile de tourner le dos à deux revolvers dirigés contre vous, mais Davidson le fit et se mit à marcher vers le terrain d'atterrissage.

Derrière lui, une voix stridente et forte prononça un mot créate. Un autre lança : « Allez-vite ! » et il y eut un bruit bizarre, comme un piaillement d'oiseau, qui devait être un rire créate. Une détonation claqua et la balle ricocha sur la route avec un son plaintif, juste à sa droite. Mon Dieu, ce n'était pas juste, ils avaient des revolvers et il n'était pas armé. Davidson se mit à courir. Il pouvait semer n'importe quel créate à la course. Et ils ne savaient pas comment se servir d'un revolver.

— Cours, dit la voix tranquille, loin derrière lui.

C'était le Balafré. Son nom était Selver. On l'avait appelé Sam, jusqu'au moment où Lyubov avait empêché Davidson de lui donner la correction qu'il méritait et l'avait pris à son service, et ensuite on l'avait appelé Selver. Mon Dieu, quelle histoire, c'était un cauchemar. Il courait. Le sang tonnait dans ses oreilles. Il courait dans le soir fumeux et doré. Il y avait un cadavre au bord du chemin, qu'il n'avait même pas remarqué en arrivant. Il n'était pas brûlé, mais ressemblait à un ballon blanc tout dégonflé. Ses yeux bleus restaient fixes. Ils n'avaient pas osé le tuer, lui, Davidson. Ils n'avaient plus tiré sur lui. C'était impossible. Ils ne pouvaient pas le tuer. La puce se trouvait là, intacte et brillante ; il se précipita sur le siège et décolla avant que les créates puissent tenter quoi que ce soit. Ses mains tremblaient, mais pas trop, ce n'était que les conséquences du choc. Ils ne pouvaient pas le tuer. Il contourna la colline et revint aussitôt en volant très bas, cherchant les créates du regard. Mais rien ne bougeait parmi les décombres allongés du camp.

Le matin même, il y avait eu un camp à cet endroit. Deux cents hommes. Et un instant plus tôt, il n'y avait eu que quatre créates. Il n'avait pas rêvé tout cela. Ils ne pouvaient pas disparaître comme ça. Ils devaient se cacher là. Il fit sortir le canon installé dans le nez de l'appareil et mitrailla le sol brûlé, arrosa le feuillage vert de la forêt, tira sur les os calcinés, les cadavres glacés, les machines détruites et les souches blanches qui pourrissaient, il revint plusieurs fois survoler le camp jusqu'au moment où ses munitions furent épuisées, où les spasmes du canon cessèrent tout net.

Maintenant, les mains de Davidson étaient plus sûres, son corps se

sentait apaisé, et il sut qu'il n'avait pas été la proie d'un rêve. Il retourna vers le Détroit pour annoncer la nouvelle à Centralville. Tout en volant, il se rendit compte que son visage se détendait et retrouvait ses habituels traits calmes. Ils ne pouvaient pas lui attribuer la responsabilité de ce désastre, car il n'avait pas été présent à ce moment. Peut-être trouveraient-ils significatif que les créates aient attaqué pendant son absence, sachant que leur tentative aurait échoué s'il s'était trouvé sur place pour organiser la défense. Et tout cela provoquerait au moins une bonne chose. Ils agiraient comme ils auraient dû le faire depuis le début, et nettoieraient la planète pour permettre l'occupation humaine. Lyubov lui-même ne pourrait pas les empêcher d'éliminer les créates, maintenant, pas quand ils sauraient que c'était son propre créate qui avait dirigé le massacre ! Ils allaient poursuivre la dératisation pendant un bon moment, désormais ; et peut-être, peut-être lui laisserait-on le soin d'organiser ce petit boulot. Il aurait pu sourire à cette pensée. Mais son visage resta impassible.

Sous lui, le crépuscule revêtait la mer de reflets grisâtres, et devant lui s'étendaient les collines de l'île, dans la pénombre, et les forêts feuillues et vallonnées, où coulaient des fleuves nombreux et secrets.

Deux

Toutes les couleurs de la rouille et du soleil couchant, les bruns-rouges et les verts pâles, se modifiaient sans cesse parmi les feuillages agités par le vent. Les racines des saules cuivre, épaisses et striées, étaient couvertes d'une mousse verte au bord de l'eau qui s'écoulait lentement, comme le vent, avec une multitude de petits remous et d'apparentes accalmies, retenue par des rochers, des racines, des feuilles pendantes, ralentie par les feuilles mortes. Dans la forêt, aucune direction n'était dégagée, aucune lumière durable. Dans le vent et l'eau, la lueur du soleil ou des étoiles, s'insinuait toujours l'écran des feuilles et des branches, des troncs et des racines, l'obscurité, la complexité. De petits sentiers couraient sous la ramée, contournaient les troncs, enjambaient les racines ; ils n'allaient pas droit, mais cédaient au moindre obstacle, tortueux comme des nervures. La terre n'était pas ferme et sèche, mais humide et légèrement élastique, produit de la collaboration des êtres vivants avec la mort lente et complexe des feuilles et des arbres ; et sur ce riche cimetière poussaient des arbres de trente mètres, et de minuscules champignons qui se développaient en cercles d'un centimètre de diamètre. Le parfum de l'air était subtil, doux et varié. Jamais la vision ne pouvait s'étendre, à moins de relever la tête pour entrevoir les étoiles au-delà des feuillages. Rien n'était uni, sec, clair ou aride. Il y manquait la révélation. Impossible de voir tout d'un seul coup : rien d'assuré. Les couleurs de la rouille et du soleil couchant changeaient sans cesse sur les feuilles pendantes des saules, et l'on ne pouvait même pas dire si ces feuilles étaient rouge brunâtre, ou vert rougeâtre, ou vertes.

D'une démarche lente, trébuchant souvent sur les racines de saules, Selver remonta le chemin passant près de l'eau. Il s'arrêta en apercevant un vieil homme qui rêvait. Le vieillard le regarda à travers les longues feuilles de saules, et le vit dans ses rêves.

— Puis-je venir à ta Loge, Seigneur du Rêve ? J'ai parcouru un long chemin.

Le vieil homme resta assis, immobile. Selver s'accroupit alors sur les talons, au bord du sentier, tout près de la rive. Sa tête pencha, car il était épuisé et manquait de sommeil. Il avait marché durant cinq jours.

— À quel temps appartiens-tu, au temps du rêve ou au temps du monde ? demanda enfin le vieillard.

— Au temps du monde.

— Alors, viens avec moi.

Le vieil homme se releva brusquement et conduisit Selver en haut

du chemin sinueux qui sortait du bois de saules pour pénétrer dans une zone de chênes et d'épineux, plus sèche et plus sombre.

— Je t'avais pris pour un dieu, déclara-t-il en marchant devant Selver. Et j'avais l'impression de t'avoir déjà rencontré, peut-être en rêve.

— Pas dans le temps du monde. Je viens de Sornol, je ne suis encore jamais passé par ici.

— Cette ville est Cadast. Et je me nomme Coro Mena. De l'Aubépine.

— Mon nom est Selver. Du Frêne.

— Il y a des gens du Frêne parmi nous, à la fois des hommes et des femmes. Ainsi que vos clans d'alliance, le Bouleau et le Houx ; il n'y a pas de femmes de la Pomme. Mais tu ne viens pas chercher une femme, n'est-ce pas ?

— Ma femme est morte, répondit Selver.

Ils arrivèrent à la Loge des Hommes, située sur un petit monticule dans un terrain couvert de jeunes chênes. Ils se baissèrent et passèrent en rampant par l'entrée du tunnel. À l'intérieur, le vieil homme se redressa dans la lueur du feu, mais Selver resta à quatre pattes, incapable de se relever. Maintenant qu'il pouvait obtenir secours et asile, son corps à bout de force refusait tout effort supplémentaire. Il s'allongea et ses yeux se fermèrent ; puis il glissa dans les ténèbres immenses avec un sentiment de soulagement et de gratitude.

Les hommes de la Loge de Cadast s'occupèrent de lui et leur guérisseur vint panser la blessure de son bras droit. Coro Mena et le guérisseur Torber demeurèrent assis près du feu pendant toute la nuit. La plupart des autres hommes se trouvaient avec leur femme, cette nuit-là ; seuls deux apprentis rêveurs étaient restés sur les bancs mais n'avaient pas tardé à s'endormir.

— Je ne sais vraiment pas ce qui peut provoquer des cicatrices comme celles qu'il porte au visage, dit le guérisseur, et encore moins ce qui a pu lui faire cette blessure au bras. Une bien étrange blessure.

— C'est un appareil étrange qu'il porte à la ceinture, déclara Coro Mena.

— Je l'ai vu et ne l'ai pas vu.

— Je l'ai rangé sous son banc. Cela ressemble à du fer poli, mais on ne dirait pas le travail d'un homme.

— Il t'a dit qu'il venait de Sornol.

Ils restèrent silencieux un moment. Coro Mena se sentit oppressé par une peur irraisonnée, et glissa dans le rêve pour découvrir la raison de cette angoisse ; car c'était un vieil homme, et un adepte de longue date. Dans son rêve marchaient les géants, lourds et terribles. Leurs membres secs et squameux étaient enveloppés d'étoffes ; leurs petits yeux clairs ressemblaient à des perles d'étain. Derrière eux

rampaient d'énormes choses mouvantes faites de fer poli. Les arbres s'abattaient devant eux.

Un homme sortit en courant des arbres qui s'effondraient ; hurlant, du sang sur la bouche. Le chemin sur lequel il courait menait à la Loge de Cadast.

— Eh bien, cela ne laisse que peu de doute, déclara Coro Mena en émergeant du rêve. Il arrive directement de Sornol après avoir traversé la mer, à moins qu'il ne soit venu à pied depuis la côte de Kelme Deva, sur notre propre terre. Les voyageurs disent que les géants se trouvent maintenant dans ces deux régions.

— Le suivront-ils ? » dit Torber ; mais aucun d'eux ne répondit à cette question, qui n'était pas une question mais la simple expression d'une possibilité.

— Tu as vu les géants une fois, Coro ?

— Une fois, répéta le vieillard.

Il rêva ; comme il était très vieux, et pas très robuste, il dérivait parfois dans le sommeil durant un moment. Le jour se leva, et midi passa. Un groupe de chasse se mit en route et passa devant la Loge, des enfants gazouillaient, les voix des femmes ressemblaient aux murmures d'une eau vive. Une autre voix, plus sèche, appela Coro Mena depuis la porte et il sortit en rampant dans la lumière du matin. Sa sœur se tenait dehors, reniflant avec plaisir l'arôme du vent, mais le visage toujours aussi sévère.

— L'étranger s'est réveillé, Coro ?

— Pas encore. Torber s'occupe de lui.

— Nous devons écouter son récit.

— Il va certainement se réveiller très bientôt.

Ebor Dendep fronça les sourcils. Chef de Cadast, elle s'inquiétait pour son peuple ; mais elle ne voulait pas demander que l'on dérange un homme blessé, ni offenser les Rêveurs en faisant valoir avec trop d'insistance son droit de pénétrer dans leur Loge.

— Tu ne peux pas le réveiller, Coro ? demanda-t-elle enfin. Il faudrait savoir s'il était… poursuivi.

Il ne pouvait pas conduire les émotions de sa sœur sur le même plan que les siennes, mais il les ressentait pourtant ; son inquiétude le frappa.

— Si Torber le permet, je vais le réveiller, dit-il.

— Essaie de savoir les nouvelles qu'il apporte, et vite. J'aurais préféré que ce soit une femme, pour parler plus clairement…

L'étranger s'était réveillé, et demeurait allongé, fiévreux, dans l'obscurité de la Loge. Les rêves débridés de la maladie couraient dans ses yeux. Il se redressa cependant, pour parler d'une voix maîtrisée. Et tandis qu'il écoutait, Coro Mena eut l'impression que ses os rétrécissaient pour tenter d'échapper à cette horrible histoire, à cette

chose nouvelle.

— Je m'appelais Selver Thele, quand je vivais à Eshreth en Sornol. Ma ville a été détruite par les umins quand ils ont coupé les arbres de cette région. J'étais l'un de ceux qu'ils avaient pris pour les servir, avec ma femme Thele. Elle a été violée par l'un d'entre eux, et elle en est morte. J'ai attaqué l'umin qui l'avait tuée. Il m'aurait tué aussi mais un autre m'a secouru et libéré. J'ai quitté Sornol, où il ne reste plus désormais une seule ville à l'abri des umins, et je suis venu ici, sur l'île du Nord, afin de vivre sur la côte de Kelme Deva dans les Bosquets Rouges. Les umins sont alors venus et se sont mis à abattre le monde. Ils ont détruit là-bas la ville de Penlé. Ils ont capturé une centaine d'hommes et de femmes et les ont obligés à les servir, et à vivre dans un enclos. Je n'ai pas été pris. J'ai vécu avec les autres qui s'étaient échappés de Penlé, dans les terres marécageuses au nord de Kelme Deva. La nuit, je me rendais parfois chez ceux qui étaient enfermés dans les enclos des umins. Ils m'ont dit qu'il était là. Celui que j'avais tenté de tuer. D'abord, j'ai pensé que je pourrais recommencer ; ou essayer de libérer ceux de l'enclos. Mais je regardais tout le temps les arbres qui tombaient, et j'ai vu le monde éventré qu'on laissait pourrir. Les hommes auraient pu s'échapper, mais les femmes étaient gardées plus sévèrement et n'auraient pas pu, et elles commençaient à mourir. J'ai discuté avec ceux qui se cachaient dans les marécages. Nous avions tous très peur, et très faim, et nous n'avions aucun moyen d'apaiser cette peur ni cette faim. Alors, finalement, après de longues discussions, de longs rêves, après avoir établi un plan, nous nous sommes avancés au grand jour, nous avons tué les umins de Kelme Deva avec des flèches et des lances de chasse, puis nous avons brûlé leur ville et leurs machines. Nous n'avons rien laissé. Mais celui que je cherchais était absent. Il est revenu tout seul. J'ai chanté sur lui, et je l'ai laissé partir.

Selver se tut.

— Ensuite, murmura Coro Mena.

— Ensuite, un vaisseau volant est venu de Sornol, et nous a donné la chasse dans la forêt, mais il n'a trouvé personne. Alors ils ont mis le feu à la forêt ; mais il a plu et ils n'ont pas causé beaucoup de dégâts. La plupart des gens libérés des enclos et les autres sont partis au nord et à l'est, vers les Collines de Holle, car nous craignions que de nombreux umins viennent pour nous donner la chasse. Je suis parti tout seul. Les umins me connaissent, vous voyez, ils connaissent mon visage ; et cela m'effraie, ainsi que ceux avec lesquels je me trouve.

— Comment as-tu reçu cette blessure ? demanda Torber.

— Cet homme, il m'a tiré dessus avec une de leurs armes ; mais je l'ai chanté à terre et je l'ai laissé partir.

— Tu as vaincu un géant tout seul ? dit Torber d'un air ricanant,

tout en voulant le croire.

— Pas tout seul. Avec trois chasseurs, et une arme à la main… ceci.

Torber s'écarta de l'objet.

Personne ne parla durant un moment. Coro Mena demanda finalement :

— Ce que tu nous racontes est très noir, et le chemin descend. Es-tu un Rêveur de ta Loge ?

— J'en étais un. Mais la Loge d'Eshreth n'existe plus.

— Cela ne fait rien ; nous parlons tous deux la Vieille Langue. Dans les saules d'Asta, tu m'as d'abord appelé Seigneur du Rêve. Et j'en suis un. Est-ce que tu rêves, Selver ?

— Très rarement, maintenant, répondit Selver.

Obéissant au catéchisme, son visage fiévreux et balafré s'inclina.

— Éveillé ?

— Éveillé.

— Tu rêves bien, Selver ?

— Pas très bien.

— Tiens-tu le rêve entre tes mains ?

— Oui.

— Peux-tu tisser, modeler, suivre et diriger, commencer et t'arrêter selon ta volonté ?

— Parfois, pas toujours.

— Peux-tu marcher sur le chemin de ton rêve ?

— Parfois. Mais cela me fait peur.

— Qui n'a pas peur ? Tout ne va pas mal pour toi, Selver.

— Si, tout va mal, répondit Selver, il ne reste rien de bien, et il se mit à trembler.

Torber lui fit boire la potion de saule et le força à s'allonger. Coro Mena devait encore lui poser la question demandée par le chef ; il le fit à contrecœur en s'agenouillant auprès du malade.

— Les géants, les umins comme tu les appelles, vont-ils suivre tes traces, Selver ?

— Je n'ai pas laissé de traces. Personne ne m'a vu entre ici et Kelme Deva, depuis six jours. Le danger n'est plus là. Il tenta de s'asseoir à nouveau. Écoutez, écoutez. Vous ne voyez pas le danger. Comment pourriez-vous le voir ? Vous n'avez pas fait ce que j'ai fait, vous n'avez jamais rêvé cela, à provoquer la mort de deux cents personnes. Ils ne me suivront pas, mais ils peuvent nous suivre tous. Nous chasser, comme les chasseurs poursuivent les lapins. C'est cela le danger. Ils peuvent essayer de nous tuer. De nous tuer tous, tous les hommes.

— Allonge-toi…

— Non, je ne délire pas, voilà le rêve et la réalité véritables. Il y

avait deux cents umins à Kelme Deva, et ils sont morts. Nous les avons tués. Nous les avons tués comme s'ils n'étaient pas des hommes. Alors, est-ce qu'ils ne vont pas se retourner contre nous et agir de même ? Ils ont tué quelques-uns d'entre nous, et maintenant ils vont nous tuer tous comme ils massacrent les arbres, par centaines, par centaines et centaines.

— Calme-toi, Selver, dit Torber. Ce sont des choses qui se produisent dans les rêves de fièvre. Elles n'arrivent pas dans le monde.

— Le monde est toujours nouveau, déclara Coro Mena, aussi anciennes que soient ses racines. Alors, Selver, comment sont ces créatures ? Elles ressemblent à des hommes, elles parlent comme des hommes, mais elles n'en sont pas ?

— Je ne sais pas. Est-ce que les hommes tuent d'autres hommes, en dehors de la folie ? Y a-t-il des bêtes qui tuent d'autres bêtes de leur espèce ? Seulement les insectes. Ces umins nous tuent aussi simplement que nous tuons des serpents. Celui qui m'a instruit m'a dit qu'ils se tuaient entre eux, quand ils se querellaient, et aussi entre groupes, comme des fourmis qui se battent. Je n'ai pas vu cela. Mais je sais qu'ils ne font pas grâce à celui qui demande la vie. Ils peuvent frapper sur une tête penchée, je l'ai vu ! Il y a en eux un désir de tuer, et c'est pourquoi j'ai trouvé juste de les mettre à mort.

— Et tous les rêves des hommes seront changés, dit Coro Mena dans l'obscurité. Ils ne seront plus jamais les mêmes. Ce chemin sur lequel je t'ai accompagné hier, en revenant du bois de saules, jamais plus je ne pourrai y marcher comme j'y marchais jusqu'à aujourd'hui. Il a changé. Tu as passé dessus et il est complètement transformé. Avant ce jour, ce que nous devions faire était la chose la plus juste à accomplir ; la direction dans laquelle nous devions aller était la bonne direction, qui nous ramenait chez nous. Mais où est notre foyer désormais ? Car tu as fait ce que tu devais faire, et ce n'était pas bien. Tu as tué des hommes. Je les ai vus, il y a cinq ans, dans la Vallée de Lemgan, quand ils sont venus dans un vaisseau volant ; je me suis caché pour observer les géants ; ils étaient six, et je les ai vus parler, examiner les rochers et les plantes, et faire cuire leur nourriture. Ce sont des hommes. Mais tu as vécu parmi eux, dis-moi Selver : est-ce qu'ils rêvent ?

— Comme les enfants, pendant leur sommeil.

— Ils ne s'entraînent pas ?

— Non. Parfois, ils parlent de leurs rêves, et les guérisseurs essayent de les utiliser pour les soigner, mais aucun d'entre eux n'est entraîné, et aucun ne possède le moindre talent pour rêver. Lyubov, qui m'a instruit, m'a compris quand je lui ai montré comment rêver, mais malgré cela il appelait « réel » le temps du monde et « irréel » le temps du rêve, comme si c'était là que résidait entre eux la différence.

— Tu as fait ce que tu avais à faire », répéta Coro Mena après un instant de silence.

Ses yeux rencontrèrent ceux de Selver à travers les ténèbres. La terrible tension s'apaisa sur le visage de Selver ; sa bouche déformée se détendit, et il s'allongea sur le dos sans rien ajouter. Il s'endormit rapidement.

— C'est un dieu, dit Coro Mena.

Torber hocha la tête, acceptant presque avec soulagement le jugement du vieil homme.

— Mais pas comme les autres. Pas comme le Poursuivant, ni comme l'Ami qui n'a pas de visage, ni comme la Femme de la Feuille de Tremble, qui parcourt la forêt des rêves. Ce n'est pas le Gardien de la Porte, ni le Serpent. Ni le Joueur de Lyre, ni le Sculpteur, ni le Chasseur, bien qu'il s'avance comme eux dans le temps du monde. Nous avons dû rêver de Selver durant ces dernières années, mais c'est fini, désormais ; il a quitté le temps du rêve. Dans la forêt, c'est là qu'il s'avance, là où tombent les feuilles, où s'écroulent les arbres, un dieu qui connaît la mort, un dieu qui tue et qui lui-même ne renaît pas.

La chef écouta le compte rendu et les prophéties de Coro Mena, et elle prit des décisions. Elle mit en alerte la ville de Cadast, s'assurant que chaque famille se tenait prête à partir, avec des provisions de nourriture et des litières pour les vieillards et les malades. Elle envoya de jeunes femmes en reconnaissance, au sud et à l'est, pour obtenir des renseignements sur les umins. Elle garda en permanence un groupe de chasse armé à proximité de la ville, tandis que les autres pouvaient sortir chaque nuit, comme à l'accoutumée. Et quand Selver se rétablit, elle insista pour qu'il sorte de la Loge et raconte son histoire : comment les umins avaient tué et emprisonné des gens à Sornol, et détruit la forêt ; comment les gens de Kelme Deva avaient tué les umins. Elle força les femmes et les non-rêveurs qui ne comprenaient pas à réécouter son récit, jusqu'à ce qu'ils comprennent, et prennent peur. Car Ébor Dendep était une femme de sens pratique. Quand un Grand Rêveur, comme son frère, lui affirmait que Selver était un dieu, un transformateur, un pont entre les réalités, elle le croyait et agissait aussitôt. C'était au Rêveur qu'incombait la responsabilité de faire attention, d'être certain que son jugement était correct. Sa responsabilité à elle était alors de prendre acte de ce jugement et d'agir en conséquence. Il voyait ce qui devait être fait ; et elle veillait à ce que cela fût accompli.

— Toutes les villes de la forêt doivent entendre cela », déclara Coro Mena.

Alors la chef envoya ses jeunes messagères, et les chefs des autres villes écoutèrent, et envoyèrent leurs messagères. La tuerie de Kelme Deva et le nom de Selver se répandirent dans l'île du Nord et

franchirent la mer jusqu'aux autres terres, par les paroles ou par l'écriture ; pas très vite, car le Peuple de la Forêt n'avait pas d'autres messagères que les coureuses à pied ; mais assez vite malgré tout.

Il n'y avait qu'un seul peuple sur les Quarante Terres du monde. Il y avait plus de langages qu'il n'y avait de terres, et chaque ville parlait un dialecte différent ; il y avait une infinie diversification de mœurs, de morales, de coutumes, de métiers ; les caractères physiques différaient sur chacune des Grandes Terres. Les gens de Sornol, grands et pâles, étaient de fameux commerçants ; les gens de Rieshwel étaient petits, beaucoup d'entre eux portaient une fourrure sombre, et ils mangeaient les singes ; et c'était ainsi pour tous les autres. Mais le climat variait peu, ainsi que la forêt, et l'océan était partout le même. La curiosité, les routes commerciales régulières, et la nécessité de trouver un mari ou une femme appartenant à l'Arbre convenable, tout cela entretenait d'importants déplacements de gens parmi les villes et entre les terres, et il y avait donc une ressemblance certaine entre tous ces peuples, sauf les plus éloignés, les semi-légendaires îles barbares de l'Orient Lointain et du Sud. Sur les Quarante Terres, les femmes gouvernaient les villes et les cités, et presque chaque ville contenait une Loge des Hommes. Dans les Loges, les Rêveurs parlaient une langue ancienne, qui variait peu d'une île à une autre. Cette langue était rarement apprise par les femmes ou par les hommes qui restaient des chasseurs, des pêcheurs, des tisserands ou des bâtisseurs, ceux qui ne faisaient que de petits rêves en dehors de la Loge. Comme la plupart des écrits étaient effectués dans ce langage des Loges, quand les chefs envoyaient des filles bonnes coureuses porter les messages, les lettres passaient d'une Loge à une autre, et elles étaient expliquées par les Rêveurs aux Vieilles Femmes, comme les autres documents, les rumeurs, les problèmes, les mythes et les rêves. Mais les Vieilles Femmes avaient toujours la possibilité d'y croire ou non.

Selver se trouvait à Eshsen, dans une petite pièce. La porte n'était pas verrouillée, mais il savait que s'il l'ouvrait quelque chose de mauvais pourrait entrer. Tout irait bien aussi longtemps qu'il la maintiendrait fermée. L'ennui était qu'il y avait de jeunes arbres, un récent verger, repiqués devant la maison ; pas des noisetiers ou des arbres fruitiers, mais des arbres d'une autre sorte, et il ne parvenait pas à se rappeler laquelle. Il sortit pour voir quels étaient ces arbres. Ils étaient tous brisés et déracinés. Il saisit la branche argentée de l'un d'eux et un peu de sang coula de l'extrémité cassée. Non, pas ici, pas encore, Thele ; il dit : « Ô Thele, viens à moi avant de mourir ! » Mais elle ne vint pas. Il n'y avait là que sa mort, les bouleaux brisés, la porte ouverte. Selver fit demi-tour et rentra précipitamment dans la maison, s'apercevant qu'elle était entièrement construite au-dessus du

sol, comme une maison d'umin, très haute et tout éclairée à l'intérieur. Derrière l'autre porte, au fond de la grande pièce, se trouvait la longue rue de Central, la ville des umins. Selver portait le revolver à la ceinture. Si Davidson venait, il pourrait le tuer. Il attendit, dans l'encadrement de la porte ouverte, regardant au-dehors la lumière du soleil. Davidson arriva, énorme, courant si vite que Selver ne parvint pas à le maintenir dans la ligne de mire du revolver, car il galopait en zigzags le long de cette large rue, très rapide, et toujours plus proche. Le revolver était lourd. Selver tira mais aucune flamme n'en jaillit, et dans un geste de colère et de frayeur, il rejeta au loin le revolver, et le rêve.

Dégoûté, déprimé, il cracha, et poussa un soupir.

— Un mauvais rêve ? demanda Ébor Dendep.

— Ils sont toujours mauvais, et se ressemblent tous, dit-il, mais sa détresse et son malaise profond s'apaisèrent un peu avec cette réponse.

La lumière tachetée du matin frais tombait en rayons allongés à travers les feuilles et les branches délicates du bois de bouleaux de Cadast. La chef était assise là et tissait un panier de fougères à tige noire, car elle aimait à faire travailler ses doigts, tandis que Selver, allongé près d'elle, oscillait entre la rêverie et le rêve. Il y avait quinze jours qu'il se trouvait à Cadast, et sa blessure guérissait bien. Il dormait encore beaucoup, mais pour la première fois depuis de nombreux mois il s'était remis à rêver en éveil, régulièrement, pas seulement une ou deux fois par jour, mais à la cadence, au rythme normal du rêve, qui se produisait dix à quatorze fois par cycle diurne. Aussi désagréables que fussent ses rêves, noyés de terreur et de honte, il les recevait malgré tout avec plaisir. Il avait craint d'être coupé de ses racines, d'être allé trop loin dans le pays stagnant de l'action, et de ne plus jamais retrouver son chemin jusqu'aux sources de la réalité. Maintenant, bien que l'eau fût amère, il y buvait à nouveau.

Il eut brièvement la vision de Davidson étendu à terre parmi les cendres du camp incendié, mais cette fois, au lieu de chanter sur lui, il le frappait sur la bouche avec une pierre. Les dents de Davidson se cassaient et du sang coulait entre les éclats blancs.

Le rêve était utile, l'accomplissement normal d'un désir, mais il l'arrêta aussitôt, l'ayant déjà rêvé plusieurs fois avant de rencontrer Davidson dans les cendres de Kelme Deva, et encore après cette rencontre. Ce rêve n'apportait rien qu'un certain soulagement. Une gorgée d'eau douce. Mais il avait besoin de quelque chose de plus amer. Il devait revenir carrément en arrière, non pas à Kelme Deva, mais à cette longue rue effrayante, dans la ville étrangère qu'on appelait Central, là où il avait attaqué la Mort, et avait été vaincu.

Ebor Dendep fredonnait en travaillant. Ses mains fines, dont le

duvet vert et soyeux était argenté par l'âge, tressaient des tiges de fougères noires avec des gestes vifs et précis. Elle fredonnait une chanson sur le ramassage des fougères, une chanson de fille : « Je ramasse des fougères, je me demande s'il reviendra… » Sa voix faible et âgée chevrotait comme celle d'un grillon. Le soleil tremblotait dans les feuilles des bouleaux. Selver posa la tête sur ses bras croisés.

Le bois de bouleaux était situé à peu près au centre de la ville de Cadast. Huit chemins étroits en partaient, qui se déroulaient parmi les arbres. Il y avait dans l'air une odeur de fumée de bois ; là où les branches étaient minces, à l'orée sud du bosquet, on pouvait voir de la fumée s'élever de la cheminée d'une maison, comme un petit fil bleu s'effilochant parmi les feuilles. Si l'on regardait attentivement entre les chênes verts et les autres arbres, on pouvait apercevoir les toits des maisons qui se dressaient à un mètre à peine au-dessus du sol ; il devait y en avoir cent à deux cents, mais il était difficile de les compter. Les cabanes de bois étaient enterrées aux trois quarts, encastrées parmi les racines comme des terriers de blaireaux. Les charpentes étaient couvertes d'un chaume composé de petites branches, d'épines de pin, de roseaux et de terre meuble. Ces toits étaient isolants, étanches, et presque invisibles. La forêt et la communauté des huit cents personnes vaquaient à leurs occupations tout autour de la boulaie dans laquelle Ébor Dendep tressait son panier de fougères. Au-dessus d'elle, parmi les branches, un oiseau lança doucement : « Tii-ouitt. » Les gens étaient plus bruyants que d'habitude, car une quarantaine ou une soixantaine d'étrangers, surtout des hommes et des femmes jeunes, s'étaient rassemblés ici durant les dernières semaines, attirés par la présence de Selver. Certains venaient d'autres villes du Nord, d'autres avaient participé avec lui au massacre de Kelme Deva ; ils avaient suivi la rumeur pour le retrouver. Et pourtant, les voix qui appelaient ici et là, le gazouillis des femmes qui se baignaient ou des enfants qui jouaient, tout cela n'était pas aussi fort que le chant d'oiseau matinal, le bourdonnement des insectes et le bruit sourd de cette forêt vivante dont la ville ne constituait qu'un élément.

Une fille approcha d'un pas rapide, une jeune chasseresse dont la fourrure avait la couleur des feuilles pâles du bouleau.

— Des mots de parole arrivent de la côte sud, mère, dit-elle. La messagère se trouve à la Loge des Femmes.

— Fais-la venir dès qu'elle aura mangé, répondit doucement la chef. Chut, Tolbar, ne vois-tu pas qu'il dort ?

La fille se pencha pour ramasser une grande feuille de tabac sauvage qu'elle posa délicatement sur les yeux de Selver, car le soleil montant lançait sur eux un rai de lumière vive. Il était allongé là, les mains à demi ouvertes, son visage déformé, couvert de cicatrices,

tourné vers le ciel, vulnérable et ridicule, un Grand Rêveur plongé dans le sommeil comme un enfant. Mais c'était le regard de la jeune fille qu'observait Ébor Dendep. Il irradiait, dans l'ombre instable, un mélange de terreur et de pitié, d'adoration.

Tolbar s'éloigna en courant. Deux des Vieilles Femmes approchaient en compagnie de la messagère, marchant silencieusement l'une derrière l'autre sur le petit sentier parsemé de soleil. Ébor Dendep leva la main pour leur demander de ne pas faire de bruit. La messagère s'allongea aussitôt pour se reposer ; sa fourrure verte, tachetée de brun, était poussiéreuse et imprégnée de sueur, car elle avait couru vite, et longtemps. Les Vieilles Femmes s'assirent dans les éclaboussures de soleil et restèrent immobiles. Elles demeurèrent là comme deux vieilles pierres gris-vert au regard vif et brillant.

Selver, qui se débattait avec un rêve de sommeil, poussa un cri de terreur, et se réveilla.

Il alla boire à la rivière ; quand il revint, il était accompagné par six ou sept de ceux qui l'avaient toujours suivi. La chef reposa son ouvrage à moitié fait pour déclarer :

— Sois maintenant la bienvenue, messagère, et parle.

L'envoyée se leva, inclina la tête pour saluer Ebor Dendep, et récita son message :

— J'arrive de Trethat. Mes paroles viennent de Sorbron Deva, et avant cela des marins du Détroit, et avant cela de Broter en Sornol. Que toute la ville de Cadast puisse les entendre, mais elles doivent être prononcées à l'homme nommé Selver d'Eshreth, né du Frêne. Voici les paroles : « Il y a de nouveaux géants dans la grande ville des géants qui se trouve en Sornol, et nombreuses sont les femmes parmi ces nouveaux géants. Le vaisseau de feu jaune s'envole et se pose à l'endroit que l'on appelait Peha. Il est connu, en Sornol, que Selver d'Eshreth a brûlé la ville des géants de Kelme Deva. Les grands Rêveurs des Exilés, à Broter, ont rêvé de géants plus nombreux que les arbres des Quarante Terres. » Ce sont là toutes les paroles du message que je porte.

Après cette récitation psalmodiée, toutes les personnes présentes demeurèrent silencieuses. Un peu plus loin, l'oiseau lança un « Ouitt-ouitt » expérimental.

— C'est un atroce temps du monde, dit l'une des Vieilles Femmes en se frottant un genou arthritique.

Un oiseau gris se lança d'un immense chêne qui situait la limite nord de la ville, et s'éleva en cercle, se laissant paresseusement porter par le vent ascendant. Il y avait toujours, près d'une ville, un arbre-perchoir de ces milans gris qui se chargeaient d'enlever les ordures.

Un petit garçon grassouillet traversa en courant le bois de bouleaux, poursuivi par sa sœur un peu plus grande, et tous deux

criaient d'une voix aiguë, comme des chauves-souris. Le garçon tomba et se mit à pleurer, mais la fille le releva et essuya ses larmes avec une grande feuille. Puis ils détalèrent dans la forêt, main dans la main.

— Il y en avait un nommé Lyubov, dit Selver à la chef. J'en ai parlé à Coro Mena, mais pas à toi. Quand l'autre allait me tuer, c'est Lyubov qui m'a sauvé. C'est Lyubov qui m'a soigné, et m'a libéré. Il voulait nous connaître ; alors je répondais à ses questions, et lui aussi répondait aux miennes. Je lui ai demandé une fois comment sa race pouvait survivre avec si peu de femmes. Et il m'a dit qu'à l'endroit d'où ils venaient, la moitié de la race était constituée de femmes ; mais que les hommes ne feraient pas venir ces femmes sur les Quarante Terres tant que l'endroit ne serait pas prêt pour elles.

— Tant que les hommes n'auront pas arrangé la région pour les femmes ? Eh bien ! Elles pourront attendre un bon moment, déclara Ébor Dendep. Ils sont comme ces gens dans le Rêve de l'Orme, qui s'avancent vers toi les fesses en avant et la tête tournée en arrière. Ils transforment la forêt en plage aride – il n'y avait pas, dans son langage, de mot signifiant « désert » – et ils appellent ça préparer les choses pour la venue des femmes ? Ils auraient dû envoyer les femmes d'abord. Peut-être que chez eux ce sont les femmes qui peuvent faire les Grands Rêves, qui sait ? Ils marchent à reculons, Selver. Ils sont fous.

— Un peuple ne peut pas être fou.

— Mais tu as dit qu'ils ne rêvaient que durant le sommeil ; s'ils veulent rêver en éveil, ils prennent des poisons et tu as dit qu'ils ne pouvaient plus contrôler les rêves ! Comment des gens pourraient-ils être plus fous ? Ils ne savent pas différencier le temps du rêve et le temps du monde, pas plus qu'un bébé. Quand ils tuent un arbre, ils pensent peut-être qu'il va renaître !

Selver secoua la tête. Il parlait encore à la chef comme s'ils se trouvaient seuls dans le bosquet de bouleaux, d'une voix calme et hésitante, presque somnolente.

— Non, ils connaissent très bien la mort… D'accord, ils ne voient pas comme nous, mais ils connaissent mieux et comprennent mieux certaines choses que nous. Lyubov comprenait presque tout ce que je lui racontais. Et je ne saisissais pas grand-chose à ce qu'il me disait. Ce n'était pas le langage qui m'empêchait de comprendre ; je connais sa langue, et il a appris la nôtre ; nous avons écrit les deux langues pour les expliquer. Et pourtant, il disait des choses que je ne parvenais pas à comprendre. Il disait que les umins viennent d'au-delà de la forêt. Cela, c'était très clair. Il disait qu'ils voulaient la forêt : les arbres pour le bois, la terre pour y planter de l'herbe. (La voix de Selver, toujours douce, avait pris néanmoins une certaine résonance ; parmi les arbres argentés, les gens l'écoutaient.) Cela aussi, c'est clair, pour ceux

d'entre nous qui les ont vus abattre le monde. Il disait que les umins sont des hommes comme nous, qu'en fait nous sommes parents, de races peut-être aussi proches que le Cerf Rouge et le Daim Gris. Il disait qu'ils venaient d'une autre région qui n'est pas la forêt ; les arbres sont tous coupés, là-bas ; il y a un soleil, et ce n'est pas notre soleil, mais une étoile. Comme tu le vois, tout cela n'était pas clair pour moi. Je répète ses paroles, mais je ne sais pas ce qu'elles signifient. Ça n'a pas beaucoup d'importance. Il est évident qu'ils veulent notre forêt pour eux-mêmes. Ils sont deux fois plus grands que nous, ils possèdent des armes qui dépassent de loin les nôtres, et des lance-flammes, et des vaisseaux volants. Maintenant, ils ont amené davantage de femmes, et ils auront des enfants. Ici, en ce moment, il y en a peut-être deux mille, peut-être trois mille, en Sornol pour la plupart. Mais si nous attendons une vie ou deux, ils se reproduiront ; leur nombre va doubler, et doubler encore. Ils tuent les hommes et les femmes ; ils n'épargnent pas celui qui demande la vie. Ils ne peuvent pas combattre en chantant. Peut-être ont-ils laissé leurs racines derrière eux, dans cette autre forêt d'où ils viennent, cette forêt sans arbres. Et ils prennent du poison pour libérer les rêves en eux, mais cela ne fait que les rendre ivres ou malades. Personne ne peut affirmer avec certitude qu'ils sont des hommes ou qu'ils n'en sont pas, qu'ils sont fous ou qu'ils ne le sont pas, mais cela n'a pas d'importance. Il faut qu'ils quittent la forêt, parce qu'ils sont dangereux. Et s'ils ne partent pas, ils doivent être exterminés, chassés des Terres, comme on brûle les nids de scorpions qui s'installent dans les bosquets des villes. Si nous attendons, c'est nous qui serons détruits et brûlés. Ils peuvent nous écraser comme nous écrasons du pied les fourmis. Une fois, j'ai vu une femme, c'était lorsqu'ils ont incendié ma ville d'Eshreth, elle s'est allongée sur le chemin devant un umin pour lui demander la vie, mais il lui a marché sur le dos et lui a brisé l'échine, puis il l'a frappée sur le côté comme si elle n'était qu'un serpent mort. J'ai vu cela. Si les umins sont des hommes, ce sont des hommes qui ne peuvent ou n'ont pas appris à rêver et à agir en hommes. Alors ils s'occupent à détruire et à tuer d'une manière affreuse, poussés par les dieux intérieurs qu'ils tentent de déraciner et de nier au lieu de les libérer. S'ils sont des hommes, ce sont des hommes mauvais, ayant nié leurs propres dieux, craignant de voir leurs propres visages dans les ténèbres. Écoute-moi, chef de Cadast. (Selver se leva, grand et raide au milieu des femmes assises.) C'est le moment pour moi, je crois, de retourner vers ma terre, en Sornol, vers ceux qui sont en exil et vers ceux qui vivent en esclavage. Dis à tous ceux qui rêvent d'une ville en flammes qu'ils me suivent jusqu'à Broter.

Il salua Ébor Dendep et sortit de la boulaie, encore boitillant, le bras entouré d'un bandage ; et pourtant il y avait une vivacité dans sa

démarche, une telle résolution sur son visage, qu'il paraissait mieux portant que bien d'autres hommes. Les jeunes gens le suivirent en silence.

— Qui est-ce ? demanda la messagère de Trethat en le regardant s'éloigner.

— L'homme auquel était destiné ton message, Selver d'Eshreth, un dieu parmi nous. Avais-tu déjà vu un dieu, ma fille ?

— Le Joueur de Lyre est passé dans notre ville lorsque j'avais dix ans.

— Oui, le vieux Ertel. Il était de mon Arbre, et des Vallées du Nord, comme moi. Eh bien, maintenant, tu as vu un second dieu, et bien plus grand. Parle de lui à ton peuple de Trethat.

— Quel dieu est-ce, mère ?

— Un nouveau, répondit Ébor Dendep de sa vieille voix sèche. Le fils du feu de forêt, le frère de l'assassiné. Il est celui qui ne renaît pas. Maintenant allez, vous tous, allez à la Loge. Voyez qui part avec Selver, veillez à ce qu'ils puissent emporter de la nourriture. Laissez-moi un moment. J'ai autant de pressentiments qu'un vieil homme stupide, je dois rêver…

Cette nuit-là, Coro Mena accompagna Selver jusqu'à l'endroit où ils s'étaient rencontrés pour la première fois, sous les saules roux près de la rivière. Beaucoup de personnes suivaient Selver en direction du sud, près de soixante en tout, et la plupart des gens n'avaient jamais vu une plus grande troupe en marche. Cela ferait un énorme bruit et ils pourraient ainsi amener beaucoup d'autres personnes à les rejoindre en chemin, dans leur volonté de traverser la mer pour gagner Sornol. Pour cette nuit, Selver avait fait usage de son privilège de Rêveur, de son droit à la solitude. Il se mit à l'écart. Ses compagnons le retrouveraient au matin ; à partir de cet instant, pris par la foule et par l'action, il ne lui resterait que peu de temps pour la course lente et profonde des grands rêves.

— Nous nous sommes rencontrés ici, dit le vieil homme en s'arrêtant sous les branches ployées, les voiles de feuilles pendantes, et c'est ici que nous nous séparerons. Désormais, ceux qui suivront nos chemins appelleront cet endroit le Bois de Selver, sans aucun doute.

Selver demeura debout en silence pendant un moment, immobile comme un arbre, et les feuilles argentées s'assombrissaient autour de lui tandis que les nuages s'amoncelaient pour cacher les étoiles.

— Tu es plus sûr de moi que je ne le suis, dit-il enfin, simple voix dans l'obscurité.

— Oui, Selver, je suis sûr… On m'a bien enseigné l'art du rêve, et puis je suis vieux. Je ne rêve plus que rarement pour moi-même. Pourquoi le ferais-je ? Peu de choses m'étonnent. J'ai obtenu de ma vie ce que je voulais, et même plus. J'ai eu ma vie tout entière. Des

jours aussi nombreux que les feuilles de la forêt. Je suis un vieil arbre creux, il n'y a plus que les racines qui vivent encore. Et je ne rêve que les rêves de tous les hommes. Je n'ai pas de visions, pas de désirs. Je vois ce qui est. Je vois le fruit qui mûrit sur la branche. Il mûrit depuis quatre ans, ce fruit d'un arbre aux racines profondes. Nous avons tous peur depuis quatre ans, même nous qui vivons loin des villes des umins, qui les avons seulement aperçus en nous cachant, qui avons vu leurs vaisseaux dans le ciel, regardé les zones mortes où ils ont coupé le monde, ou seulement entendu des récits de toutes ces choses. Nous avons tous peur. Les enfants se réveillent en pleurant parce qu'ils ont rêvé des géants ; les femmes se refusent à pousser trop loin leurs voyages commerciaux ; dans les Loges, les hommes ne peuvent pas chanter. C'est le fruit de la peur qui mûrit. Et je te vois le cueillir. Tu es le moissonneur. Tout ce que nous craignons de connaître, tu l'as vu, tu l'as connu : l'exil, la honte, la douleur, le toit et les murs du monde qui s'écroulent, la mère qui meurt dans la souffrance, l'enfant laissé sans éducation, sans soins… C'est un nouveau temps pour le monde : un temps mauvais. Et tu l'as enduré tout entier. C'est toi qui as été le plus loin. Et tout au bout, à l'extrémité du sentier noir, c'est là que pousse l'Arbre ; là mûrit le fruit ; maintenant tu te redresses, Selver, maintenant tu le cueilles. Et le monde change complètement quand un homme tient dans sa main le fruit de cet arbre, dont les racines sont plus profondes que la forêt. Les hommes le connaîtront. Comme nous, ils te connaîtront. Ce n'est pas la peine d'être un vieillard ou un Grand Rêveur pour distinguer un dieu ! Là où tu vas, le feu s'allume ; il faudrait être aveugle pour ne pas le voir. Mais écoute bien, Selver, c'est ce que je vois, et que d'autres peut-être ne voient pas, c'est pour cela que je t'ai aimé : j'ai rêvé de toi avant notre rencontre ici-même. Tu t'avançais sur un sentier, et les jeunes arbres poussaient derrière toi, chênes et bouleaux, houx et saules, pins et sapins, aulnes, ormes, frênes aux fleurs blanches, le toit et les murs du monde tout entier, à jamais renouvelé. Maintenant salut, cher dieu et cher fils, va sans danger.

À mesure que Selver marchait, la nuit devenait plus sombre, jusqu'au moment où son regard nyctalope put seulement distinguer des masses et des taches noires. Il se mit à pleuvoir. Il n'avait parcouru que quelques kilomètres depuis Cadast lorsqu'il dut choisir entre allumer une torche ou faire halte. Il décida de s'arrêter et trouva un endroit à tâtons, entre les racines d'un grand châtaignier. Il s'assit là, le dos appuyé contre le large tronc tordu qui semblait conserver encore un peu de chaleur du soleil. La pluie fine et invisible tombait dans l'obscurité sur le feuillage qui le surplombait, sur ses bras, son cou et sa tête protégés par leur épaisse fourrure soyeuse, sur le sol, les fougères et les broussailles voisines, sur toutes les feuilles de la forêt,

proches et lointaines. Selver resta assis, aussi tranquillement que le hibou gris posé sur une branche au-dessus de lui, éveillé, les yeux grands ouverts dans la nuit pluvieuse.

Trois

Le capitaine Raj Lyubov avait mal à la tête. Au début, cela s'était insinué doucement dans les muscles de son épaule droite, et avait remonté en crescendo pour finir en un assourdissant bruit de tambour au-dessus de son oreille droite. Les centres de la parole sont situés dans la partie gauche de l'écorce grise du cerveau, pensa-t-il, mais il n'aurait pas pu le dire ; il ne pouvait pas parler, ni lire, ni dormir, ni réfléchir. Écorce, entorse. Migraine et céphalée, margarine et cétacé, oh la la. Bien sûr, on l'avait guéri de la migraine à l'université, autrefois, et il avait subi un second traitement pendant les obligatoires séances de Psychothérapie Prophylactique de l'Armée, mais il avait emmené quelques pilules d'ergotamine lorsqu'il avait quitté la Terre, en cas de besoin. Il venait d'en prendre deux, ainsi qu'un hyperextrasuper-analgésique, et un tranquillisant, et une pilule digestive pour contrecarrer l'effet de la caféine qui contrecarrait l'effet de l'ergotamine, mais le poinçon continuait de le perforer de l'intérieur, juste au-dessus de l'oreille droite, avec des coups de grosse caisse. Poinçon, pilon, guignon, potion, ô mon Dieu ! Délivrez-nous, Seigneur. Des livres et nous. Que feraient les Athshéens en cas de migraine ? Ils n'en auraient pas, ils auraient repoussé la tension par le rêve d'éveil une semaine avant de la ressentir. Essaie ça, essaie de rêver en éveil. Commence comme Selver te l'a appris. Bien qu'il ne puisse pas vraiment saisir le principe de l'EEG puisqu'il ne connaissait rien à l'électricité, dès qu'il avait entendu parler des ondes alpha et du moment où elles apparaissaient, il avait déclaré : « Oh oui, tu parles de ça », et les ondes alpha claires et nettes s'étaient dessinées aussitôt sur le ruban quadrillé, enregistrant ce qui se passait dans sa petite tête verte ; et il avait appris à Lyubov comment démarrer et arrêter des rythmes alpha en une seule leçon d'une demi-heure. Cela n'avait vraiment rien de compliqué. Mais pas maintenant, le monde est trop présent chez nous, ouille, ouille, ouille, au-dessus de l'oreille droite j'entends toujours le char ailé du Temps qui se rapproche à toute allure, car l'avant-veille les Athshéens avaient brûlé le Camp Smith et tué deux cents hommes. Deux cent sept pour être précis. Tous les hommes à part le capitaine. Pas étonnant que les pilules ne puissent parvenir au centre de sa migraine, car il se trouvait sur une île à trois cents kilomètres de là, et deux jours dans le passé. Très loin de l'autre côté des collines. Des cendres, des cendres, tout s'effondre. Et parmi les cendres, toute sa connaissance des Êtres Vivants Intelligents du Monde 41. De la poussière, des décombres, un gâchis de fausses données et d'hypothèses erronées. Presque cinq années-T sur cette planète, et il avait cru que les Athshéens étaient incapables de tuer

d'autres hommes, de sa race ou de la leur. Il avait rédigé de longs rapports afin d'expliquer comment et pourquoi ils ne pouvaient pas assassiner d'autres hommes. Mais tout était faux. Mortellement faux.

Qu'avait-il bien pu manquer de voir ?

Il était presque temps de se rendre au Q.G. pour la réunion. Lyubov se redressa prudemment, relevant son corps tout entier pour que la partie droite de sa tête ne s'écroule pas ; il s'avança vers son bureau avec la démarche d'un homme qui se déplacerait sous l'eau, puis se servit une rasade de vodka Distribution Générale, qu'il avala d'un trait. Cela le retourna : cela l'extravertit : cela le normalisa. Il se sentit mieux. Il sortit, mais incapable de supporter les cahots de sa moto, il entreprit de marcher jusqu'au Q.G. en descendant la longue rue principale et poussiéreuse de Centralville. En passant devant Le Luau, il songea avec avidité à prendre une autre vodka ; mais le capitaine Davidson s'avança au même instant dans l'encadrement de la porte, et Lyubov poursuivit son chemin.

Les gens du *Shackleton* se trouvaient déjà dans la salle de conférences. Le commandant Yung, qu'il avait rencontré auparavant, avait cette fois ramené d'orbite quelques nouveaux visages. Ils ne portaient pas l'uniforme de la Flotte ; au bout d'un moment Lyubov se rendit compte avec un léger choc que ces nouveaux venus étaient des humains non-Terriens. Il demanda aussitôt à ce que les présentations soient faites. L'un d'eux, M. Or, était un Cétien Velu, gris sombre, trapu, l'air austère ; l'autre, M. Lepennon, était grand, blanc, et d'un abord avenant : un Hainien. Ils accueillirent Lyubov avec intérêt, et Lepennon déclara : « Je viens de lire votre rapport sur le contrôle conscient du sommeil paradoxal chez les Athshéens, docteur Lyubov », ce qui était agréable à entendre, et tout aussi agréable d'être appelé par son titre, mérité, de docteur. Leur conversation indiquait qu'ils avaient passé quelques années sur Terre, et qu'ils étaient peut-être spécialistes des evis, ou quelque chose comme ça ; mais en faisant les présentations, le commandant n'avait indiqué ni leur statut ni leur rang.

La salle se remplissait. Gosse, l'écologiste de la colonie, entra ; ainsi que toutes les huiles galonnées ; et le capitaine Susun, chef du Développement Planétaire – les opérations d'abattage et d'exploitation de la forêt – dont le grade, comme celui de Lyubov, était une invention nécessaire au repos de l'esprit militaire. Le capitaine Davidson entra seul, élégant et très droit ; son visage maigre aux traits durs demeurait calme et plutôt sévère. Des gardes se placèrent à chaque porte. Les cous de l'armée restaient raides comme des leviers. La conférence était manifestement une Enquête. *À qui la faute ?* À moi, pensa désespérément Lyubov ; mais malgré son désespoir il regarda le capitaine Davidson de l'autre côté de la table avec aversion et mépris.

Le commandant Yung parlait d'une voix tranquille.

— Comme vous le savez, messieurs, mon vaisseau s'est arrêté ici près du Monde 41 pour vous descendre un nouveau chargement de colons et rien de plus ; le but de la mission du *Shackleton* est le Monde 88, Prestno, qui fait partie du Groupe Hainien. Cependant, cette attaque de votre camp avancé, puisque le hasard a fait qu'elle s'est produite pendant notre semaine ici, ne peut être simplement ignorée ; particulièrement à la lumière de certains faits nouveaux dont vous n'auriez été informés qu'un peu plus tard si les événements avaient suivi leur cours normal. Le fait est que le statut du Monde 41 en tant que Colonie Terrienne est actuellement sujet à révision, et que le massacre de votre camp peut accélérer les décisions de l'Administration à ce sujet. Il est certain que les décisions que *nous* devons prendre doivent être arrêtées rapidement, car je ne peux pas maintenir mon vaisseau ici très longtemps. Tout d'abord, nous voulons nous assurer que les faits relatifs à cette affaire sont tous en la possession des personnes présentes. Le rapport du capitaine Davidson sur les événements du Camp Smith a été enregistré et écouté par nous tous à bord du vaisseau ; ainsi que par vous tous ici ? Bien. Maintenant, si l'un d'entre vous désire poser des questions au capitaine Davidson, allez-y. J'en ai une moi-même. Capitaine Davidson, le lendemain, vous êtes retourné sur le site du camp dans une grosse puce, avec huit soldats ; aviez-vous la permission d'un officier supérieur de Central pour effectuer ce vol ?

Davidson se leva.

— Oui monsieur.

— Aviez-vous l'autorisation d'atterrir et de mettre le feu à la forêt qui entourait le camp ?

— Non, monsieur.

— Et pourtant, vous avez mis le feu ?

— Oui, monsieur. Je voulais enfumer les créates qui avaient tué mes hommes.

— Très bien. M. Lepennon ?

Le grand Hainien s'éclaircit la voix.

— Capitaine Davidson, demanda-t-il, pensez-vous que les gens qui étaient sous vos ordres au Camp Smith étaient satisfaits pour la plupart ?

— Oui, je le crois.

Le ton de Davidson était net et ferme ; il semblait indifférent au fait qu'il avait des ennuis. Ces officiers de la Flotte et ces étrangers n'avaient pas la moindre autorité sur lui, bien entendu ; c'était à son propre colonel qu'il devait répondre de la perte de deux cents hommes et d'avoir effectué des représailles sans autorisation. Mais son colonel était assis là, et l'écoutait.

— Ils étaient donc bien nourris, bien logés, n'avaient pas trop de travail, pour autant que cela soit possible dans un camp frontalier ?

— Oui.

— La discipline était-elle maintenue avec beaucoup de dureté ?

— Non, elle ne l'était pas.

— Alors, à votre avis, qu'est-ce qui a motivé cette révolte ?

— Je ne comprends pas.

— Si aucun d'eux n'était mécontent, pourquoi certains ont-ils massacré les autres et détruit le camp ?

Il y eut un silence embarrassé.

— Puis-je dire un mot, déclara Lyubov. Ce sont les evis autochtones, les Athshéens employés au camp, qui se sont joints à une attaque de gens de la forêt contre les humains Terriens. Dans son rapport, le capitaine Davidson désigne les Athshéens sous le nom de « créates ».

Lepennon parut gêné et inquiet.

— Merci, docteur Lyubov. Je m'étais complètement trompé. En fait j'avais pensé que le terme « créate » s'appliquait à une caste terrienne s'occupant plus particulièrement des travaux manuels dans les camps de déboisement. Croyant comme nous tous que les Athshéens étaient non agressifs entre eux, je n'avais jamais pensé qu'ils pouvaient constituer le groupe dont nous parlions. En vérité, je ne m'étais pas rendu compte qu'ils coopéraient avec vous dans vos camps. Quoi qu'il en soit, j'ai d'autant plus de peine à comprendre ce qui a suscité cette attaque et cette mutinerie.

— Je ne sais pas, monsieur.

— Lorsqu'il dit que les gens qui se trouvaient sous ses ordres étaient satisfaits, le capitaine inclut-il les indigènes ? » demanda le Cétien Or, dans un marmonnement sec.

Le Hainien le reprit aussitôt pour demander à Davidson, de sa voix courtoise et préoccupée :

— Les Athshéens qui vivaient au camp étaient-ils satisfaits d'après vous ?

— Pour autant que je sache.

— Il n'y avait rien d'inhabituel dans leur situation au camp, ou dans le travail qu'ils devaient accomplir ?

Lyubov sentit la tension monter, un tour d'écrou, chez le colonel Dongh et son état-major, ainsi que chez le commandant de l'astronef. Davidson demeura calme et naturel.

— Rien d'inhabituel.

Lyubov savait maintenant que seules ses études scientifiques avaient été envoyées au *Shackleton ;* ses protestations, et même ses évaluations annuelles de la « Réaction des Indigènes à la Présence Coloniale » requises par l'Administration, avaient été conservées dans

un quelconque tiroir de bureau tout au fond du Q.G. Ces deux humains N.-T. ne savaient rien de l'exploitation des Athshéens. Le commandant Yung, lui, en avait bien sûr connaissance ; il était déjà descendu avant aujourd'hui et avait certainement vu les enclos à créates. De toute façon, un commandant de la Flotte qui parcourait les Colonies ne devait pas avoir grand-chose à apprendre des relations entre Terriens et evis. Qu'il approuve ou non la manière dont l'Administration Coloniale exécutait son travail, il n'y avait sûrement pas grand-chose qui puisse le choquer. Mais un Cétien et un Hainien, que pouvaient-ils savoir des colonies terriennes, à moins que le hasard ne les dépose sur l'une d'elles lors d'un voyage vers un autre monde ? Lepennon et Or n'avaient pas eu du tout l'intention de descendre sur la planète, mais ayant entendu parler de troubles, ils avaient insisté. Pourquoi le commandant les avait-ils amenés : sa volonté ou la leur ? Quels qu'ils soient, ils répandaient une impression d'autorité, une bouffée de cette odeur sèche et grisante du pouvoir. La migraine de Lyubov s'était évanouie, il se sentit alerte et excité, le visage assez chaud.

— Capitaine Davidson, dit-il, j'ai plusieurs questions qui concernent votre confrontation avec les quatre indigènes, il y a deux jours. Vous êtes certain que l'un d'eux était Sam ou Selver Thele ?

— Je le crois.

— Vous êtes conscient du fait qu'il éprouve envers vous une rancune personnelle.

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas ? Depuis que sa femme est morte dans nos quartiers des suites immédiates de rapports sexuels avec vous il vous tient pour responsable de sa mort ; vous ne le saviez pas ? Il vous avait déjà attaqué une fois ici même à Centralville ; vous l'aviez oublié ? Bref, ce qu'il faut dire c'est que la haine personnelle de Selver pour le capitaine Davidson peut constituer une explication ou une motivation partielle de cet assaut sans précédent. Les Athshéens ne sont pas incapables de violence personnelle, je n'ai jamais prétendu cela dans aucune de mes études sur eux. Les adolescents qui n'ont pas maîtrisé le rêve contrôlé ou le chant de rivalité pratiquent souvent la lutte et le combat aux poings, et pas toujours sans se fâcher. Mais Selver est un adulte et un adepte ; et sa première attaque personnelle contre le capitaine Davidson, dont j'ai été en partie le témoin, était très certainement une tentative de meurtre. Comme le fut, d'ailleurs, la riposte du capitaine. À l'époque, j'ai pensé que cette attaque était un incident psychotique isolé, provoqué par le chagrin et la dépression, sans répétition probable. Je m'étais trompé. – Capitaine, quand les quatre Athshéens vous ont sauté dessus par surprise, comme vous le dites dans votre rapport, êtes-vous tombé à terre ?

— Oui.

— Dans quelle position ?

Le visage calme de Davidson se tendit pour devenir très raide, et Lyubov ressentit une petite pointe de remords. Il voulait prendre Davidson à son propre mensonge, le forcer à dire une fois la vérité, mais pas l'humilier devant les autres. Les accusations de viol et de meurtre confortaient Davidson dans l'image qu'il se faisait de lui-même, de l'homme parfaitement viril, mais maintenant cette image était menacée : Lyubov avait évoqué un portrait de lui, le soldat, le combattant, l'homme rude ayant du sang-froid, renversé par des ennemis pas plus hauts que des enfants de six ans… Alors, qu'est-ce que cela coûtait à Davidson de se remémorer cet instant où il était étendu sur le sol en levant les yeux vers les petits hommes verts, au lieu de les baisser sur eux ?

— J'étais sur le dos.

— Votre tête était-elle rejetée en arrière, ou tournée sur le côté ?

— Je ne sais pas.

— Je m'efforce d'établir un fait, Capitaine, un fait qui pourrait contribuer à expliquer pourquoi Selver ne vous a pas tué, malgré la haine qu'il vous porte, et le fait qu'il ait aidé à massacrer deux cents hommes quelques heures plus tôt. Je me demandais si, par chance, vous n'auriez pas été dans l'une des positions qui, lorsqu'elle est prise par un Athshéen, empêche son adversaire de poursuivre toute agression physique à son égard.

— Je ne sais pas.

Le regard de Lyubov fit le tour de la table ; tous les visages reflétaient la curiosité, et certains la tension.

— Ces gestes et ces positions pouvant arrêter l'agression ont peut-être une base innée, proviennent peut-être d'un reste de réflexe instinctif, mais ils sont socialement développés et répandus, et appris, bien sûr. Le plus fort et le plus absolu d'entre eux est une position allongée, sur le dos, les yeux fermés, la tête tournée de telle sorte que la gorge soit largement exposée. Je pense qu'un Athshéen des cultures locales considérerait qu'il est impossible de frapper un ennemi qui adopterait cette position. Il devrait faire autre chose pour apaiser sa colère ou son accès d'agressivité. Quand ils vous eurent fait tomber, Capitaine, Selver n'aurait-il pas chanté ?

— N'aurait-il pas quoi ?

— Chanté.

— Je ne sais pas.

Blocage. Sens interdit. Lyubov était sur le point de hausser les épaules et de laisser tomber quand le Cétien demanda : « Pourquoi, monsieur Lyubov ? » La caractéristique la plus séduisante du tempérament cétien plutôt bourru était la curiosité, une curiosité

inopportune et inépuisable ; les Cétiens mouraient avec impatience, curieux de connaître ce qui viendrait après.

— Voyez-vous, dit Lyubov, les Athshéens se servent d'une sorte de chant rituel pour remplacer le combat physique. Une fois encore, c'est un phénomène social universel qui pourrait avoir une base physiologique, bien qu'il soit très difficile d'affirmer qu'il y a quelque chose d'« inné » chez les êtres humains. Quoi qu'il en soit, chez tous les primates évolués d'ici, la rivalité vocale se pratique lorsque deux mâles s'affrontent, avec de nombreux hurlements et sifflements ; le mâle dominant peut finir par donner une baffe à l'autre mais, en général, ils se contentent de passer près d'une heure à essayer de crier plus fort que l'autre. Les Athshéens eux-mêmes voient un comportement similaire dans leurs luttes chantées, qui ne se pratiquent également qu'entre deux mâles ; mais comme ils le font remarquer, les leurs ne sont pas des décharges d'agressivité, mais constituent une forme d'art. C'est le meilleur artiste qui gagne. Je me demandais si Selver avait chanté sur le capitaine Davidson et, dans l'affirmative, s'il l'a fait parce qu'il ne pouvait pas tuer, ou parce qu'il préférait une victoire sans effusion de sang. La résolution de ces questions devient brusquement très urgente.

— Docteur Lyubov, demanda Lepennon, dans quelles mesures ces moyens de canaliser l'agression sont-ils efficaces ? Sont-ils universels ?

— Parmi les adultes, oui. C'est du moins ce que m'ont affirmé mes informateurs, et toutes mes observations confirmaient leurs dires, jusqu'à avant-hier. Le viol, l'attaque violente et le meurtre n'existent pratiquement pas chez eux. Il y a des accidents, bien sûr. Et des psychotiques. Mais très peu de ces derniers.

— Que font-ils des psychotiques dangereux ?

— Ils les isolent. Littéralement. Sur de petites îles.

— Les Athshéens sont carnivores, ils chassent les animaux ?

— Oui, la viande est un de leurs principaux aliments.

— Fantastique, dit Lepennon, et sa peau blanche pâlit encore d'excitation. Une société humaine possédant une barrière efficace contre la guerre ! Quel en est le prix, docteur Lyubov ?

— Je n'en suis pas sûr, M. Lepennon. Peut-être le changement. C'est une société statique, stable et uniforme. Ils n'ont pas d'histoire. Parfaitement intégrés, et complètement stationnaires. On pourrait dire qu'ils sont arrivés à un état optimal, comme la forêt dans laquelle ils vivent. Mais je ne veux pas en déduire qu'ils sont incapables d'adaptation.

— Messieurs, tout cela est très intéressant, mais dans un cadre de références plutôt spécialisé, et cela s'éloigne peut-être un peu du contexte que nous nous efforçons de clarifier ici…

— Non, excusez-moi, colonel Dongh, cela pourrait être le nœud

du problème. Oui, docteur Lyubov ?

— Eh bien, je me demande s'ils ne sont pas en train de prouver leur capacité d'adaptation. En adaptant leur comportement au nôtre. À la Colonie Terrienne. Pendant quatre ans, ils se sont conduits envers nous comme ils se conduisent entre eux. Malgré les différences physiques, ils nous reconnaissent comme des membres de leur espèce, comme des hommes. Cependant, nous n'avons pas répondu comme l'auraient fait des membres de leur espèce. Nous avons ignoré les réponses, les droits et les obligations de la non-violence. Nous avons tué, violé, éparpillé et asservi les humains indigènes, nous avons détruit leurs communautés, et abattu leurs forêts. Il ne serait pas surprenant qu'ils aient fini par décider que nous ne sommes pas humains.

— Et que vous pouvez donc être tués, comme des animaux, oui, oui, dit le Cétien, qui appréciait la logique ; mais le visage de Lepennon était maintenant aussi dur que de la pierre blanche.

— Asservi ? demanda-t-il.

— Le capitaine Lyubov exprime ses opinions et théories personnelles, répondit le colonel Dongh, dont je dois dire que je considère qu'elles sont peut-être erronées, d'ailleurs lui et moi avons déjà discuté de ce genre de choses, bien que le contexte présent soit déplacé. Nous n'employons pas d'esclaves, monsieur. Certains indigènes jouent un rôle utile dans notre communauté. Le Corps de Travail Autochtone Volontaire est présent dans tous nos camps à la seule exception des camps temporaires. Nous avons ici un personnel très limité pour accomplir nos tâches, et nous avons besoin de travailleurs, et nous utilisons tous ceux que nous pouvons obtenir, mais cela ne peut en aucun cas être considéré comme une forme d'esclavage, sûrement pas.

Lepennon était sur le point de prendre la parole, mais la laissa au Cétien, qui demanda simplement :

— Combien y a-t-il d'êtres de chaque race ?

Gosse répondit :

— Deux mille six cent quarante et un Terriens, maintenant. Lyubov et moi estimons la population evie indigène à trois millions, en gros.

— Vous auriez dû prendre ces statistiques en considération avant d'altérer les traditions locales, messieurs ! s'exclama Or, avec un rire déplaisant mais tout à fait sincère.

— Nous sommes suffisamment bien armés et équipés pour résister à n'importe quel type d'agression venant de la part des indigènes, répondit le colonel. Il y avait cependant un consensus général, à la fois des premières Missions d'Exploration et des spécialistes de notre propre groupe de recherche ici présent, dirigé par le capitaine Lyubov,

qui nous laissait entendre que les Nouveaux Tahitiens forment une espèce primitive, inoffensive et pacifique. Mais ces informations étaient de toute évidence erronées…

Or interrompit le colonel.

— Évidemment ! Vous croyez que l'espèce humaine est primitive, inoffensive et pacifique, Colonel ? Non. Mais vous saviez que les evis de cette planète sont humains ? Aussi humains que vous ou moi ou Lepennon – puisque nous provenons tous de la même souche hainienne originelle ?

— Ceci est la théorie scientifique, je pense que…

— Colonel, c'est un fait historique.

— Je ne suis pas obligé de l'accepter comme un fait, répondit le vieux colonel, qui s'échauffait, et je n'aime pas qu'on essaie de me forcer à avaler de simples opinions. Le fait est que ces créates mesurent un mètre de haut, qu'ils sont couverts de fourrure verte, qu'ils ne dorment pas et ne sont pas des êtres humains selon mes critères !

— Capitaine Davidson, demanda le Cétien, considérez-vous les evis comme des humains ou non ?

— Je ne sais pas.

— Mais vous avez eu des rapports sexuels avec une evie – cette femme de Selver. Auriez-vous eu des rapports sexuels avec un animal femelle ? Et les autres parmi vous ?

Son regard passa sur le colonel violacé, sur les majors à l'air maussade, sur les capitaines livides et les spécialistes serviles. Le mépris se dessina sur son visage.

— Vous n'avez pas suffisamment réfléchi à toutes ces choses, dit-il.

Ce qui, selon ses critères, était une violente insulte.

Le commandant du *Shackleton* finit par sauver quelques paroles de ce gouffre de silence embarrassé.

— Eh bien, messieurs, la tragédie du Camp Smith est clairement liée à l'ensemble des relations entre la colonie et les indigènes, et ce n'est en aucun cas un épisode insignifiant et isolé. C'est ce que nous devions établir. Comme c'est le cas, nous pouvons vous aider d'une manière positive à réduire les problèmes qui se posent à vous. Le but principal de notre mission n'était pas de débarquer ici quelques centaines de filles, bien que je sache à quel point vous les attendiez, mais de nous rendre à Prestno, qui a éprouvé quelques difficultés, et de donner au gouvernement de ce monde un ansible. C'est-à-dire un transmetteur ACI[2].

— Quoi ? dit Sereng, un ingénieur.

Tout autour de la table, les regards s'immobilisèrent.

— Celui que nous avons à bord est un ancien modèle, et il coûte

en gros un revenu planétaire annuel. Du moins, c'en était le prix il y a vingt-sept ans en temps planétaire, lorsque nous avons quitté la Terre. Ils en fabriquent maintenant qui sont relativement bon marché ; tous les vaisseaux de la Flotte en sont désormais équipés ; et si les choses s'étaient déroulées normalement, un robo-nef ou un vaisseau habité serait venu ici en apporter un à votre colonie. Il se trouve qu'il s'agit dans votre cas d'un vaisseau habité de l'Administration, qui est en chemin actuellement, et qui devrait arriver dans 9,4 années-T si je me souviens bien des informations.

— Comment le savez-vous ? demanda quelqu'un, posant la question qu'attendait le commandant Yung qui répondit en souriant :

— Grâce à l'ansible : celui que nous avons à bord. M. Or, votre peuple a inventé l'appareil, peut-être pourriez-vous en expliquer le fonctionnement aux personnes présentes qui ne connaissent pas bien ces termes ?

Le Cétien ne se détendit pas.

— Je n'essaierai pas d'expliquer aux personnes présentes les principes du fonctionnement de l'ansible, dit-il. Son effet peut être énoncé simplement : c'est la transmission instantanée d'un message à travers n'importe quelle distance. Un élément doit se trouver sur un corps de masse élevée, l'autre peut être situé n'importe où dans le cosmos. Depuis son arrivée en orbite, le *Shackleton* est resté journellement en communication avec Terra, qui se trouve maintenant à vingt-sept années-lumière de distance. L'intervalle entre l'envoi de la question et l'arrivée de la réponse ne dure pas cinquante-quatre ans, comme c'est le cas avec un appareil électromagnétique. Il n'existe pas. Il n'y a plus de distance temporelle entre les mondes.

— Dès que nous sommes sortis de la dilatation temporelle NAFAL pour entrer dans l'espace-temps planétaire, ici même, poursuivit le commandant à la voix douce, nous avons passé un coup de fil à la maison, pourrait-on dire. Et l'on nous a appris ce qui s'était passé durant les vingt-sept années qu'avait duré notre voyage. Les objets matériels sont toujours assujettis à la distance temporelle, mais plus la transmission de l'information. Comme vous pouvez vous en rendre compte, ceci est aussi important pour nous, en tant que race interstellaire, que l'a été la parole à une époque bien lointaine de notre évolution. Et cela aura le même effet : cela rendra possible une société.

— M. Or et moi-même avons quitté la Terre, il y a vingt-sept années, en tant que Légats de nos gouvernements respectifs, Tau II et Hain, dit Lepennon. Sa voix était toujours douce et polie, mais toute chaleur s'était évanouie. Quand nous sommes partis, les gens parlaient de la possibilité de former une sorte de ligue entre les mondes civilisés, puisque la communication était maintenant possible. La

Ligue des Mondes existe actuellement. Elle existe depuis dix-huit ans. M. Or et moi-même sommes désormais des Émissaires du Concile de la Ligue, et nous disposons donc de certains pouvoirs et de certaines responsabilités qui n'étaient pas les nôtres lorsque nous avons quitté la Terre.

Les trois hommes du vaisseau continuèrent de parler de toutes ces choses : il existe un appareil de communication instantanée, il y a un supergouvernement interstellaire…

Croyez-le ou non. Ils s'étaient mis d'accord et ils mentaient. Cette pensée traversa l'esprit de Lyubov ; il la soupesa, décida que c'était un soupçon raisonnable mais injustifié, un réflexe de défense, et la repoussa. Cependant certains membres de l'état-major, entraînés à compartimenter leurs réflexions, spécialistes de l'autodéfense, devaient l'accepter aussi promptement qu'il l'avait repoussée. Ils devaient croire que toute personne affirmant détenir une nouvelle autorité était un menteur ou un conspirateur. Ils n'avaient pas plus de raison d'accepter la réalité nouvelle que Lyubov qui, lui, avait été entraîné à garder l'esprit ouvert, qu'il le veuille ou non.

— Devons-nous croire tout… tout cela simplement parce que vous l'affirmez, monsieur ? demanda le colonel Dongh, avec dignité mais sur un ton quelque peu pathétique ; car lui, à l'esprit trop confus pour compartimenter clairement, savait qu'il ne devrait pas croire Lepennon ni Or ni Yung, mais les croyait quand même, et cela l'effrayait.

— Non, répondit le Cétien. Cette attitude a pris fin. Une colonie comme celle-ci devait jusqu'à présent admettre ce que lui affirmaient les vaisseaux de passage et les messages-radio périmés. Désormais ce n'est plus le cas. Vous pouvez vérifier. Nous allons vous donner l'ansible destiné à Prestno. La Ligue nous donne l'autorisation de le faire. Autorisation reçue par ansible, bien sûr. Votre colonie est en mauvaise posture. Pire que je ne le pensais d'après vos rapports. Qui sont très incomplets ; la censure ou la stupidité a fait son œuvre. De toute façon, vous disposerez désormais de l'ansible, et vous pourrez communiquer avec l'Administration Terrienne ; vous pourrez demander des ordres, et vous saurez comment agir. Étant donné les profonds changements qui se sont produits dans l'organisation du Gouvernement Terrien depuis notre départ, je vous recommande de le faire dès réception de l'appareil. Il n'y a plus la moindre excuse pour suivre des ordres périmés ; pour l'ignorance ; pour l'autonomie irresponsable.

Le Cétien était aigre et, comme le lait, il restait aigre. M. Or était vraiment arrogant, et le commandant Yung aurait dû le faire taire. Mais le pouvait-il ? Quel était le rang d'un « Émissaire du Concile de la Ligue des Mondes » ? Qui commande ici ? se dit Lyubov, et lui aussi

éprouva un sentiment de peur. Sa migraine était revenue comme une sensation de constriction, une sorte de bandeau étroit qui lui pressait les tempes.

Il regarda, de l'autre côté de la table, les longs doigts blancs de Lepennon, la main gauche posée sur la droite, calmes, sur le bois nu et poli. La peau blanche était un défaut selon le goût esthétique terrien de Lyubov, mais la force et la sérénité de ces mains lui plaisaient énormément. Pour les Hainiens, pensa-t-il, la civilisation est naturelle. Cela fait si longtemps qu'ils la possèdent. Ils menaient leur vie intellectuelle et sociale avec la grâce d'un chat qui chasse dans le jardin, avec la certitude d'une hirondelle qui suit l'été par-dessus la mer. C'étaient des experts. Ils n'avaient jamais besoin de prendre une pose, de feindre. Ils étaient ce qu'ils étaient. Personne ne semblait porter aussi bien la forme humaine, sauf, peut-être, les petits hommes verts ? Ces créates déviants, rabougris, suradaptés, stagnants, qui étaient aussi totalement, aussi honnêtement, aussi sereinement ce qu'ils étaient…

Un Officier, Benton, demanda à Lepennon si Or et lui se trouvaient sur cette planète en tant qu'observateurs pour la (il hésita) Ligue des Mondes, ou s'ils prétendaient avoir la moindre autorité sur… Lepennon le coupa poliment :

— Nous sommes ici en tant qu'observateurs, nous n'avons pas le pouvoir de donner des ordres, mais seulement de faire un rapport. Vous n'avez toujours de comptes à rendre qu'à votre seul Gouvernement Terrien.

Le colonel Dongh déclara d'un ton soulagé :

— Alors, rien n'a essentiellement changé…

— Vous oubliez l'ansible, l'interrompit Or. Je vais vous apprendre à vous en servir, Colonel, dès que cette discussion sera terminée. Vous pourrez alors vous entretenir avec votre Administration Coloniale.

— Puisque votre problème est assez urgent, dit le commandant Yung, et comme la Terre est maintenant membre de la Ligue et a pu modifier quelque peu le Code Colonial durant ces dernières années, le conseil de M. Or est à la fois utile et opportun. Nous devrions être reconnaissants à M. Or et à M. Lepennon d'avoir pris la décision de donner à cette Colonie Terrienne l'ansible destiné à Prestno. Ce fut leur décision ; et je ne peux que l'applaudir. Maintenant, il reste encore une décision à prendre, et c'est à moi de le faire, en me guidant sur votre jugement. Si vous pensez que la colonie est en danger imminent de subir d'autres attaques massives de la part des indigènes, je peux maintenir ici mon vaisseau pendant une semaine ou deux, comme arsenal de défense ; je peux également évacuer les femmes. Il n'y a pas encore d'enfants, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, répondit Gosse. Il y a quatre cent quatre-vingt-

deux femmes actuellement.

— Eh bien, j'ai de la place pour trois cent quatre-vingts passagers ; nous pourrions en entasser une centaine de plus ; la masse supplémentaire ajouterait environ une année au voyage de retour, mais ça pourrait être possible. Malheureusement, c'est tout ce que je peux faire. Nous devons poursuivre notre chemin jusqu'à Prestno ; votre voisin le plus proche, comme vous le savez, à 1,8 année-lumière. Nous nous arrêterons ici en rentrant vers Terra, mais ce ne sera pas avant trois années-T et demie, au moins. Vous pourrez tenir ?

— Oui, répondit le colonel, et les autres lui firent écho. Nous avons reçu un avertissement, et on ne nous prendra plus par surprise.

— D'un autre côté, demanda le Cétien, les indigènes pourront-ils tenir encore trois années terriennes et demie ?

— Oui, dit le colonel. « Non », dit Lyubov. Il avait observé le visage de Davidson, et une sorte de panique s'était emparée de lui.

— Colonel ? demanda poliment Lepennon.

— Nous sommes ici depuis maintenant quatre ans et les indigènes prospèrent. Il y a suffisamment de place, que nous pouvons tous partager, car comme vous le voyez cette planète est largement sous-peuplée, et l'Administration n'aurait pas entrepris sa colonisation si cela n'avait pas été le cas. Et que chacun se mette bien dans la tête qu'ils ne nous prendront plus par surprise ; nous avons reçu des informations erronées sur la nature de ces indigènes, mais nous sommes bien armés et capables de nous défendre, bien que nous n'ayons pas l'intention d'user de représailles. C'est formellement interdit par le Code colonial, bien que je ne sache pas quelles nouvelles règles ce nouveau gouvernement a pu y ajouter, mais nous resterons simplement sur nos positions comme nous l'avons fait jusqu'à présent, et les règles s'opposent absolument aux représailles de masse ou au génocide. Nous n'enverrons aucun message pour demander de l'aide, après tout une colonie située à vingt-sept années-lumière de sa planète d'origine doit s'attendre à se débrouiller seule et en fait à se suffire à elle-même, et je ne vois pas en quoi l'ACI pourrait réellement changer cet état de choses puisque le vaisseau, les hommes et le matériel doivent toujours se déplacer à une vitesse légèrement inférieure à celle de la lumière. Nous continuerons seulement d'envoyer le bois chez nous, et de rester sur nos gardes. Les femmes ne courent aucun danger.

— M. Lyubov ? dit Lepennon.

— Nous sommes ici depuis quatre ans. Je ne sais pas si la culture humaine indigène pourra survivre quatre années de plus. En ce qui concerne l'ensemble de l'écologie des continents, je pense que Gosse me soutiendra si je dis que nous avons irrévocablement détruit les systèmes de vie indigènes sur une grande île, avons causé d'énormes

dommages sur ce sous-continent nommé Sornol, et que si nous continuons à déboiser au rythme actuel, nous pouvons ramener les principales terres habitables à l'état de déserts avant dix ans. Ce n'est pas la faute du Q.G. de la colonie ou du Bureau Forestier ; ils n'ont fait que suivre un Plan de Développement établi sur Terre sans connaissance suffisante de la planète à exploiter, de ses systèmes de vie, ni de ses habitants humains indigènes.

— M. Gosse ? dit la voix polie.

— Eh bien, Raj, tu noircis un peu la situation. Il est inutile de nier que l'île du Dépotoir, qui a subi un déboisement trop intensif, directement à l'encontre de mes recommandations, n'est plus qu'une terre ruinée. Si un trop important pourcentage de forêts est abattu dans une zone donnée, les plantes fibreuses ne se reproduisent pas, voyez-vous, messieurs, et le rhizosystème des plantes fibreuses est le principal maintien du sol en terrain dégagé ; sans lui, le sol devient poudreux et il est entraîné rapidement par l'érosion du vent et les fortes chutes de pluie. Mais je ne suis pas d'accord pour dire que nos directives principales sont fautives, tant qu'elles sont scrupuleusement suivies. Elles ont été fondées sur une étude attentive de la planète. Nous avons réussi, ici à Central, en suivant le Plan : l'érosion est minimale, et le sol dégagé est particulièrement arable. Après tout, déboiser une forêt ne signifie pas que l'on obtient un désert – sauf peut-être du point de vue d'un écureuil. Nous ne pouvons pas prévoir d'une manière précise comment les systèmes de vie indigènes de la forêt s'adapteront à une nouvelle ambiance forêt-prairie-champ labouré comme celle envisagée par le Plan de Développement, mais nous savons qu'il y a de bonnes chances pour que le pourcentage d'adaptation et de survie soit élevé.

— C'est ce que le Bureau d'Organisation des Sols disait de l'Alaska pendant la première famine », répliqua Lyubov.

Sa gorge s'était serrée et il parlait d'une voix aiguë et enrouée. Il avait compté sur le soutien de Gosse.

— Combien as-tu vu de sapins Sitka dans ta vie, Gosse ? Combien de hiboux des neiges ? Et de loups ? et d'Esquimaux ? Le pourcentage de survie des espèces indigènes de l'Alaska dans leur aire d'habitation était de 0,3 pour cent après quinze ans de Programme de Développement. Il est maintenant de zéro.

— Une écologie forestière est une chose délicate. Si la forêt meurt, sa faune peut disparaître avec elle. Le mot athshéen pour *monde* signifie également *forêt.* Commandant Yung, je propose, bien que la colonie ne courre peut-être pas un danger imminent, que la planète soit…

— Capitaine Lyubov, dit le vieux colonel, de telles propositions ne sont pas faites régulièrement par des officiers spécialistes de l'état-

major à des officiers d'une autre branche du service, mais doivent être laissées au jugement des officiers supérieurs de la colonie, et je ne peux pas tolérer que vous tentiez à nouveau de donner ainsi des conseils sans en avoir préalablement obtenu l'autorisation.

S'étant laissé surprendre par son propre mouvement d'humeur, Lyubov s'excusa et s'efforça de paraître calme. Si seulement il ne perdait pas son sang-froid, si sa voix ne s'était pas affaiblie et enrouée, s'il restait pondéré…

— Il nous apparaît, reprit le colonel, que vous avez fait des estimations gravement erronées concernant les sentiments pacifiques et non agressifs des indigènes, et c'est parce que nous avons cru à ce diagnostic de non-agressivité venant de la part d'un spécialiste que nous nous sommes exposés à la terrible tragédie du Camp Smith, capitaine Lyubov. C'est pourquoi je pense que nous devons attendre que d'autres spécialistes des evis aient eu le temps de les étudier, car il est évident que vos théories étaient fondamentalement erronées en grande partie.

Lyubov s'assit et encaissa. Que les hommes du vaisseau puissent les voir se rejeter mutuellement le blâme comme une brique brûlante : tant mieux. Plus ils montreraient de dissension, plus les Émissaires seraient enclins à les contrôler et les surveiller. Et il méritait ce blâme ; il s'était trompé. Au diable mon amour-propre, tant qu'il reste une chance aux gens de la forêt, pensa Lyubov, et il fut pris d'un tel sentiment de sa propre humiliation et de son sacrifice que les larmes lui vinrent aux yeux.

Il avait conscience que Davidson l'observait.

Il se redressa et resta très raide, son visage était brûlant et le sang lui tambourinait les tempes. Il ne se laisserait pas railler par ce salaud de Davidson. Or et Lepennon ne pouvaient-ils pas voir quelle sorte d'homme était Davidson, et quel pouvoir il détenait, alors que celui de Lyubov, appelé « consultatif », n'était que dérisoire ? Si on laissait les colons sans autre surveillance qu'une super-radio, le massacre du Camp Smith servirait sans aucun doute d'excuse à une agression systématique envers les indigènes. L'extermination bactériologique, très probablement. Dans trois ans et demi ou quatre ans, le *Shackleton* reviendrait à la Nouvelle Tahiti pour trouver une colonie terrienne en pleine expansion, et il n'y aurait plus de problème créate. Plus aucun. C'est dommage, cette maladie ; nous avions pris toutes les précautions requises par le Code, mais il a dû y avoir une sorte de mutation, ils ne possédaient aucune résistance naturelle, mais nous sommes parvenus à sauver un groupe d'indigènes en les transportant sur les Nouvelles Malouines, dans l'hémisphère sud, et ils se portent très bien, tous les soixante-deux…

La conférence ne se poursuivit plus très longtemps. Quand elle

prit fin, il se pencha vers Lepennon par-dessus la table. « Vous devez dire à la Ligue de faire quelque chose pour sauver les forêts, le peuple de la forêt, dit-il d'une voix presque inaudible, la gorge serrée, vous le devez, je vous en prie, vous le devez. »

Le Hainien le dévisagea ; son regard était réservé, bienveillant, et profond comme un puits. Il ne dit rien.

Quatre

C'était incroyable. Ils étaient tous devenus dingues. Ce foutu monde étranger leur avait complètement fait perdre la boule, ils flottaient dans le pays des songes, comme les créates. Même si on lui repassait le film de ces réunions, il ne parviendrait pas à croire ce qu'il avait vu lors de la conférence et pendant l'exposé qui avait suivi. Un commandant de vaisseau de la Flotte Spatiale qui léchait les bottes de deux humanoïdes. Des ingénieurs et des techs s'extasiant devant une radio bizarre qu'un Cétien Velu leur offrait d'un air extrêmement moqueur et vaniteux, comme si l'ACI n'avait pas été prédit depuis bien des années par la science terrienne ! Les humanoïdes avaient volé l'idée, l'avaient réalisée, et avaient appelé ça un « ansible » pour que personne ne se rende compte que c'était tout bonnement un ACI. Mais le pire de tout avait été la conférence, avec ce psycho de Lyubov qui délirait en pleurnichant, et le colonel Dongh qui le laissait faire, qui le laissait insulter Davidson et l'état-major du Q.G., et la colonie tout entière ; et pendant tout ce temps les deux étrangers assis en ricanant, le petit singe gris et le grand pédé blanc, qui se moquaient des humains.

Cela avait été vraiment atroce. Et les choses ne s'étaient pas arrangées depuis le départ du *Shackleton*. Ça ne le dérangeait pas d'être envoyé à la Nouvelle Java sous les ordres du major Muhamed. Le colonel était obligé de le sanctionner ; en fait, le vieux Ding Dong devait être très content de l'incendie qu'il avait déclenché en représailles sur l'île Smith, mais ce raid avait été un manquement à la discipline et il avait dû réprimander Davidson. Parfait, ce sont les règles du jeu. Mais ce qui n'était pas dans les règles, c'était le baratin qui sortait de cette espèce de gros poste de TV qu'ils appelaient l'ansible – leur nouveau prophète au Q.G.

Ordres du Bureau de l'Administration Coloniale à Karachi : *Limiter le contact Terriens-Athshéens aux occasions proposées par les Athshéens.* En d'autres termes, il n'était plus permis de se rendre dans un terrier à créates pour y recruter un groupe de travail. *L'utilisation de main-d'œuvre volontaire n'est pas conseillée ; l'utilisation de main-d'œuvre obligatoire est interdite.* Toujours la même chose. Comment diable étaient-ils censés accomplir leur travail ? La Terre voulait ce bois, oui ou non ? Ils continuaient d'envoyer des robo-cargos à la Nouvelle Tahiti, pas vrai, quatre par an, et chacun emmenait pour environ trente millions de néo-dollars vers notre Mère la Terre. Bien sûr que les gens du Développement voulaient ces millions. C'étaient des hommes d'affaires. Ces messages n'étaient pas envoyés par eux, n'importe quel imbécile pouvait s'en apercevoir.

Le statut colonial du Monde 41 – pourquoi ne l'appelaient-ils plus la Nouvelle Tahiti – *est à l'examen. En attendant une décision les colons doivent observer une extrême prudence dans toutes leurs relations avec les indigènes… L'usage des armes de tous types à la seule exception des armes légères de poing est strictement interdit* – tout comme sur Terre, sauf que là-bas un homme ne pouvait même plus porter d'arme de poing. Mais à quoi bon traverser vingt-sept années-lumière jusqu'à un monde frontalier, si c'est pour s'entendre dire : pas de fusil, pas de flambe, pas de bombes insecticides, non, non, restez simplement assis comme de gentils petits garçons en laissant les créates vous cracher à la figure et vous chanter des chansons et ensuite vous planter un couteau dans le ventre et incendier votre camp, mais ne faites pas de mal à ces mignons petits gars tout verts, non monsieur !

Une politique d'isolement est fortement conseillée ; une politique d'agression ou de représailles est strictement interdite.

C'était en fait le point essentiel de tous les messages, et n'importe quel idiot aurait pu comprendre que ce n'était pas l'Administration Coloniale qui parlait. Ils n'avaient pas pu changer à ce point en trente ans. C'étaient des hommes pratiques, réalistes, qui savaient à quoi ressemblait la vie sur les planètes de la frontière. Il était clair, à toute personne n'étant pas devenue dingue par suite d'un géochoc, que les messages de « l'ansible » étaient des faux. Ils pouvaient être placés dans la machine elle-même ; tout un ensemble de réponses à des questions de grande probabilité. Les ingénieurs prétendaient qu'ils auraient pu le déceler ; admettons. Dans ce cas, le machin communiquait instantanément avec un autre monde. Mais ce monde n'était pas la Terre. Pas du tout du tout ! Ce n'étaient pas des hommes qui tapaient les réponses à l'autre bout de cette petite supercherie : c'étaient des étrangers, des humanoïdes. Certainement des Cétiens, car c'était une machine fabriquée par eux, et ils formaient une belle bande de démons. Ils étaient du genre à tenter réellement de s'assurer la suprématie interstellaire. Les Hainiens devaient être avec eux dans la conspiration, bien sûr ; toute cette sentimentalité dans les prétendues directives, il y avait du Hainien là-dessous. D'ici, il était difficile de deviner quel était l'objectif à long terme visé par les étrangers ; ils avaient sans doute l'intention d'affaiblir le Gouvernement Terrien en le coinçant dans cette histoire de « ligue des mondes », jusqu'à ce que les étrangers soient suffisamment forts pour tenter une invasion armée. Mais en ce qui concernait la Nouvelle Tahiti, leur plan était plus facile à comprendre. Ils laisseraient les créates détruire les humains pour leur compte. Lions simplement les mains des Terriens avec un tas de fausses consignes « par ansible », et que la boucherie commence. Les humanoïdes s'aident entre eux : les rats aident les rats.

Et le colonel Dongh avait avalé ça. Il avait l'intention d'obéir aux

ordres. Il l'avait dit lui-même à Davidson. « J'ai l'intention de suivre les directives que je reçois du Q.G. de Terra, et par Dieu, Don tu obéiras de la même façon à mes ordres, et en Nouvelle Java tu obéiras aux ordres du major Muhamed. » Il était stupide le vieux Ding Dong, mais il aimait bien Davidson, et Davidson l'aimait bien. Si cela signifiait qu'il devait trahir la race humaine pour favoriser une conspiration étrangère, alors il ne pouvait pas obéir à ses ordres, mais il se sentait quand même désolé pour le vieux soldat. Un idiot, mais un idiot brave et loyal. Pas un traître-né comme ce bavard vaniteux et pleurnichard de Lyubov. S'il y avait vraiment un homme dont Davidson espérait qu'il se ferait avoir par les créates, c'était bien ce prétentieux de Raj Lyubov, qui léchait le cul des étrangers.

Quelques hommes, particulièrement ceux de type asiatiforme et hindi, étaient réellement des traîtres-nés. Pas tous, mais quelques-uns. Certains autres sont nés pour être des sauveurs. Ils ont été faits comme cela, tout simplement, c'est comme être d'origine euraf, ou posséder un physique agréable ; ce n'était pas quelque chose dont il cherchait à tirer prestige. S'il pouvait sauver les hommes et les femmes de la Nouvelle Tahiti, il le ferait ; s'il n'y parvenait pas, au moins aurait-il sacrément essayé ; et il n'y avait vraiment rien à ajouter.

Les femmes, maintenant, cela l'ulcérait. Ils avaient évacué les dix Collies qui se trouvaient à la Nouvelle Java, et aucune des nouvelles n'avait été envoyée de Centralville. « La sécurité n'est pas encore rétablie », avait bêlé le Q.G. C'était plutôt dur dans les trois camps avancés. D'après eux, qu'allaient faire les soldats des détachements, maintenant qu'il était interdit de toucher aux femelles créates, et que toutes les humaines étaient pour ces salauds de veinards de Central ? Il y aurait un terrible ressentiment. Mais cela ne pourrait pas durer longtemps, cette situation tout entière était trop extravagante pour être stable. S'ils ne la corrigeaient pas en la ramenant à la normale, maintenant que le *Shackleton* était parti, alors le capitaine D. Davidson devrait faire quelques heures supplémentaires pour que les choses retournent à la normalité.

Le matin du jour où il avait quitté Central, on avait relâché toute la main-d'œuvre créate. Fait un grand et noble discours en petit nègre, ouvert les portes de l'enclos, et laissé partir tous les créates apprivoisés, les porteurs, les terrassiers, les cuisiniers, les boueux, les domestiques, les serveuses, tous. Pas un seul n'était resté. Certains étaient avec leur maître depuis la fondation de la colonie, quatre années-T plus tôt. Mais ils n'éprouvaient pas la moindre fidélité. Un chien, un chimp, serait resté. Ces choses-là n'étaient même pas suffisamment développées, c'étaient à peine comme des serpents ou des rats, juste assez malins pour vous contourner et vous mordre dès

que vous les laissez sortir de la cage. Ding Dong était fou de lâcher tous ces créates dans les environs. En fait, la solution la meilleure, et définitive, aurait été de les entasser sur l'île du Dépotoir et de les y laisser crever de faim. Mais Dongh avait encore la trouille de cette paire d'humanoïdes et de leur boîte à paroles. Comme ça, si les créates sauvages de Central avaient l'intention d'imiter les atrocités du Camp Smith, ils disposaient d'un bon tas de nouvelles recrues à portée de la main, et des recrues qui connaissaient le plan de la ville entière, les emplois du temps, savaient où se trouvait l'arsenal, où les gardes étaient postés, et tout le reste. Si Centralville était incendiée, les gens du Q.G. pourraient se féliciter. En vérité, ils n'auraient que ce qu'ils méritaient. Pour s'être laissés berner par des traîtres, pour avoir écouté les humanoïdes et ignoré les conseils d'hommes qui savaient vraiment ce qu'étaient les créates.

Aucun de ces gars du Q.G. n'était revenu au camp, comme lui, pour y trouver des cendres, des débris et des corps calcinés. Et le cadavre d'Ok, à l'endroit où ils avaient massacré l'équipe de déboisement, il avait une flèche qui lui sortait de chaque œil, et il ressemblait à une espèce d'insecte bizarre dont les antennes auraient été déployées pour sentir l'air, mon Dieu, il voyait encore ça.

Il y avait quand même une chose ; malgré les fausses « directives », les gars de Central ne se laisseraient pas abattre en essayant d'utiliser de « petites armes de poing » d'autodéfense. Ils avaient des lance-flammes et des mitrailleuses ; les seize petites puces étaient équipées de mitrailleuses et elles étaient pratiques pour déverser des bidons de flambe ; les cinq grosses puces possédaient un armement complet. Mais on n'aurait pas besoin des gros trucs. Il suffirait d'envoyer une puce survoler une des zones défrichées et d'y surprendre un paquet de créates, avec leurs foutus arcs et leurs flèches, puis de lâcher des bidons de flambe et de les regarder détaler en brûlant. Ce serait parfait. Cela lui remuait un peu l'estomac d'imaginer cela, exactement comme lorsqu'il pensait à se faire une femme, ou à chaque fois qu'il se souvenait du moment où Sam le créate l'avait attaqué et où il lui avait défoncé le visage en quatre coups puissants, assénés l'un après l'autre. Il avait une mémoire eidétique, doublée d'une imagination plus vive que beaucoup d'hommes, aucun mérite, il était comme ça, voilà tout.

C'est un fait, le seul instant où un homme est vraiment, totalement un homme, c'est quand il vient de se faire une femme ou de tuer un autre homme. Ce n'était pas original, il l'avait lu dans quelques vieux livres ; mais c'était vrai. C'était pourquoi il se plaisait à imaginer de telles scènes. Même si les créates n'étaient pas vraiment des hommes.

La Nouvelle Java était la plus méridionale des cinq grandes terres, juste au nord de l'équateur, et donc plus chaude que Central ou Smith dont le climat était presque parfaitement tempéré. Plus chaude et bien plus humide. Pendant les saisons des pluies, des chutes d'eau incessantes recouvraient toute la Nouvelle Tahiti, mais dans les Terres du Nord c'était une sorte de douce bruine qui tombait continuellement sans jamais vous transir ni vous tremper vraiment. Ici, ça dégringolait à pleins seaux, et il y avait une tempête de mousson dans laquelle on ne pouvait même pas marcher, encore moins travailler. Seul un toit solide vous protégeait de la pluie, ou alors la forêt. Cette sacrée forêt était si épaisse qu'elle arrêtait les tempêtes. Vous étiez mouillé à cause de toutes ces feuilles qui gouttaient, bien sûr, mais en vous trouvant réellement à l'intérieur de la forêt pendant un de ces ouragans, vous remarquiez à peine que le vent soufflait ; et puis vous sortiez en terrain découvert et vlan ! étiez renversé par le vent et tout taché de cette boue rouge et liquide en quoi l'eau transformait la terre, et vous ne replongiez jamais assez vite vers les arbres ; et dans la forêt il faisait sombre, et chaud, et l'on pouvait facilement se perdre.

Et puis le chef de camp, le major Muhamed, était un rude salaud. À la N.J., tout était fait d'après le manuel : l'abattage en kilo-bandes uniquement, cette merde de plante fibreuse plantée dans les bandes déboisées, les permissions à Central étaient accordées selon une rotation strictement non préférentielle, les hallucinogènes étaient rationnés, leur utilisation en service était sanctionnée, et ainsi de suite. Néanmoins, un bon point pour Muhamed était qu'il n'appelait pas tout le temps Central par radio. La Nouvelle Java était son camp, et il le dirigeait à sa manière. Il n'appréciait pas les directives du Q.G. Il leur obéissait entièrement, et dès que les consignes étaient arrivées, il avait libéré les créates, et placé toutes les armes sous clef, à l'exception des petits pistolets à air comprimé. Mais il ne courait pas après les ordres ou les conseils. Ni de Central, ni de personne. Il était du genre puritain : il s'en tenait à la lettre. C'était son grand défaut.

Lorsqu'il faisait partie de l'état-major de Dongh, au Q.G., Davidson avait eu parfois l'occasion de voir les dossiers des officiers. Sa mémoire exceptionnelle s'accrochait à ce genre de choses, et il pouvait se souvenir, par exemple, que le QI de Muhamed était de 107. Alors que le sien atteignait 118. Il y avait une différence de onze points ; mais bien entendu, il ne pouvait pas le dire à ce vieux Mu, et comme Mu ne pouvait pas le voir, il n'y avait donc aucun moyen de lui faire entendre quoi que ce soit. Il pensait qu'il était plus capable que Davidson, point final.

En fait, ils étaient tous un peu désagréables au début. Aucun de ces hommes de la N.J. ne savait rien des atrocités du Camp Smith, sinon que le chef de camp était parti pour Central une heure avant le

massacre, et qu'il en était donc l'unique rescapé humain. Exposé de cette manière, ça faisait franchement mauvais effet. On pouvait comprendre pourquoi ils le regardèrent d'abord comme une sorte de Jonas, ou pire, comme une sorte de Judas. Mais quand ils auraient appris à le connaître, ils se rendraient mieux compte. Ils finiraient par s'apercevoir que, loin d'être un déserteur ou un traître, il était tout désigné pour préserver de la trahison la colonie de la Nouvelle Tahiti. Et ils comprendraient que se débarrasser des créates allait être la seule façon de rendre ce monde suffisamment sûr pour que les Terriens puissent y vivre.

Ce n'était pas trop difficile de faire passer ce message aux bûcherons. Ils n'avaient jamais aimé les petits rats verts, car ils devaient les forcer à travailler toute la journée, et les surveiller toute la nuit ; mais maintenant, ils commençaient à se rendre compte que les créates n'étaient pas seulement répugnants mais dangereux. Quand Davidson leur dit ce qu'il avait trouvé au Camp Smith ; quand il leur expliqua comment les deux humanoïdes venus sur le vaisseau de la Flotte avaient abruti le Q.G. ; quand il leur démontra que balayer les Terriens de la Nouvelle Tahiti n'était qu'une petite part de toute la conspiration étrangère contre la Terre ; quand il leur rappela la dure réalité des statistiques, vingt-cinq *centaines* d'humains contre trois *millions* de créates – alors ils commencèrent à vraiment se masser derrière lui.

Même l'Officier de Contrôle Écologique était avec lui. Pas comme ce pauvre Kees, furieux parce que des hommes tiraient sur les cerfs rouges, et tué lui-même à bout portant par les créates sournois. Ce gars, Atranda, détestait les créates. En fait, ils le rendaient complètement dingue, il avait dû subir un géochoc ou quelque chose comme ça ; il avait tellement peur que les créates n'attaquent le camp qu'il se comportait comme une femme craignant d'être violée. Mais, de toute façon, il était utile d'avoir le spé local de son côté.

Pas la peine d'essayer de gagner le chef de camp à la cause ; sachant bien juger les hommes, Davidson avait vu presque tout de suite que cela ne servirait à rien. Muhamed était borné. Et il éprouvait aussi envers Davidson un préjugé qu'il n'abandonnerait pas ; cela devait être lié à l'affaire du Camp Smith. Il avait été jusqu'à dire à Davidson qu'il ne le considérait pas comme un officier digne de confiance.

C'était un salaud borné, mais sa façon très sévère de diriger le camp de la N.J. constituait un avantage. Il était plus facile de s'emparer d'une organisation rigide, habituée à obéir aux ordres, que d'une organisation trop souple et pleine de caractères indépendants, et il était plus facile, une fois au commandement, de la maintenir en une unité homogène pour accomplir des opérations militaires défensives

ou offensives. Et il faudrait qu'il prenne le commandement. Mu était un bon chef pour un camp de déboisement, mais pas un soldat.

Davidson ne ménagea pas ses efforts pour regrouper fermement derrière lui les meilleurs bûcherons et sous-officiers. Il ne se pressa pas. Quand il eut assez d'hommes auxquels il pouvait véritablement faire confiance, une escouade de dix hommes faucha quelques articles dans la salle verrouillée par le vieux Mu, située au sous-sol du Dépôt et pleine de jouets guerriers. Puis, un dimanche, ils s'en allèrent jouer dans les bois.

Davidson avait repéré la ville créate quelques semaines auparavant, et n'avait rien dit pour réserver le festin à ses hommes. Il aurait pu le faire tout seul, mais c'était mieux ainsi. Cela renforce le sentiment de camaraderie, d'un véritable lien entre les hommes. Ils entrèrent tranquillement dans la ville, en plein jour, et ils brûlèrent tous les créates surpris au-dessus du sol en les arrosant de flambe, puis ils versèrent du kérosène sur les toits de la lapinière et rôtirent tous les autres. Ceux qui tentaient de s'échapper étaient flambés ; c'était le côté artistique de la chose, attendre devant les trous que les petits rats sortent, leur laisser penser qu'ils y étaient parvenus, et les frire en commençant par les pieds pour qu'ils se transforment en torches. Cette fourrure verte grésillait d'une façon extraordinaire.

En fait, ce n'était pas beaucoup plus excitant que de chasser de vrais rats, qui étaient à peu près les seuls animaux sauvages restant sur la Terre Nourricière, mais cela provoquait une émotion plus forte ; les créates étaient bien plus gros que les rats, et vous saviez qu'ils pouvaient se défendre, bien qu'ils ne le fissent pas cette fois-là. En réalité, certains s'allongeaient même sur le sol au lieu de déguerpir, ils restaient simplement étendus là sur le dos, les yeux fermés. C'était écœurant. Les autres gars le pensaient aussi et l'un d'eux se trouva vraiment malade, il vomit après avoir brûlé un des créates allongés.

Aussi démangés qu'ils fussent, les hommes n'épargnèrent même pas une femelle pour la violer. D'avance, ils avaient tous été d'accord avec Davidson pour reconnaître que c'était sacrément trop proche de la perversion. L'homosexualité se pratiquait avec d'autres humains, elle était normale. Ces choses pouvaient avoir la forme de femmes humaines, mais elles n'en étaient pas, et il valait mieux prendre son pied en les tuant, et rester *propre.* Cela leur avait semblé raisonnable à tous, et ils s'y étaient tenus.

De retour au camp, chacun d'eux garda bouche cousue, et ils ne se vantèrent même pas auprès de leurs copains. C'étaient des hommes bien. Pas un mot sur l'expédition ne parvint aux oreilles de Muhamed. Pour le vieux Mu, tous ses hommes étaient de bons petits gars qui se contentaient de scier les troncs et se tenaient à l'écart des créates, oui monsieur ; et il pouvait continuer à le croire jusqu'au jour J.

Car les créates attaqueraient. Quelque part. Ici, ou l'un des camps de l'île King, ou Central. Davidson le savait. Il était le seul officier à le savoir dans toute la colonie. Aucun mérite, il se trouvait savoir qu'il avait raison. Personne ne l'avait cru, à part ces quelques hommes, ici, qu'il avait eu le temps de convaincre. Mais les autres s'apercevraient tous, tôt ou tard, qu'il avait raison.

Et il avait raison.

Cinq

Il avait éprouvé un choc en se retrouvant face à face avec Selver. En revenant vers Central depuis le village situé dans les contreforts, Lyubov s'efforça de comprendre pourquoi il avait reçu un choc, de diagnostiquer quel nerf avait frémi. Car après tout, en général, on n'est pas terrifié lorsqu'on a la chance de retrouver un excellent ami.

Il n'avait pas été facile d'amener la chef à l'inviter. Tuntar avait été son principal objet d'étude pendant tout l'été ; il disposait ici de quelques excellents informateurs et il était en bons termes avec la Loge et la chef qui lui avait permis d'observer et de participer librement à la communauté. Obtenir sournoisement d'elle une invitation, par l'intermédiaire de quelques ex-serfs encore dans la région, avait pris beaucoup de temps, mais elle avait fini par accepter en lui offrant, comme le disaient les nouvelles directives, une véritable « occasion proposée par les Athshéens ». Sa propre conscience, plutôt que celle du colonel, avait insisté là-dessus. Dongh voulait qu'il y aille. Il était ennuyé par la Menace Créate. Il avait demandé à Lyubov de les jauger, de « voir comment ils réagissent maintenant que nous les laissons tranquilles ». Il avait l'espoir d'être rassuré. Lyubov ne parvenait pas à se dire si le rapport qu'il rédigerait pourrait ou non rassurer le colonel Dongh.

Sur quinze kilomètres autour de Central, la plaine avait été déboisée et les souches pourries avaient disparu ; c'était maintenant une vaste zone plate et terne couverte de plantes fibreuses, comme une chevelure grise sous la pluie. Sous ces feuilles âpres, les jeunes arbustes donnaient leur première production, les sumacs, les trembles nains et les salviformes qui, lorsqu'ils auraient grandi, protégeraient à leur tour les jeunes arbres. Si on la laissait tranquille, sous ce climat pluvieux et régulier, cette région pourrait se reboiser d'elle-même en trente ans et retrouver sa densité maximale en un siècle. Si on la laissait tranquille.

La forêt commença brusquement, dans l'espace et non dans le temps : sous l'hélicoptère, le vert infiniment varié des feuillages couvrait les lentes ondulations et les plissements des collines de Sornol Nord.

Comme la plupart des Terriens de Terra, Lyubov n'avait jamais marché parmi des arbres sauvages, jamais vu un bois plus grand qu'un pâté de maisons. Sur Athshe, au début, il avait éprouvé gêne et oppression dans la forêt, s'était senti étouffé par la foule infinie et désordonnée des troncs, des branches et des feuilles dans ce perpétuel crépuscule verdâtre ou brunâtre. La masse et le fouillis des diverses vies en compétition, qui s'étiraient, s'enflaient vers l'extérieur et vers

le haut, en direction de la lumière, le silence composé d'une multitude de petits bruits insignifiants, la totale indifférence végétale à la présence de l'esprit, tout cela l'avait troublé, et comme les autres il s'était cramponné aux clairières et à la plage. Mais il s'était mis à l'aimer, petit à petit. Gosse le taquinait en l'appelant Monsieur Gibbon ; et en fait, Lyubov ressemblait assez à un gibbon, avec un visage rond et sombre, des bras longs et des cheveux qui grisonnaient prématurément ; mais la race des gibbons était éteinte. Que cela lui plaise ou non, en tant que spécialiste des evis, il devait se rendre dans la forêt pour trouver les evis ; et maintenant, après quatre ans d'étude, il se sentait parfaitement chez lui sous les arbres, peut-être plus que nulle part ailleurs.

Il en était également venu à aimer les noms que les Athshéens donnaient à leurs terres et à leurs villes, des mots sonores de deux syllabes : Sornol, Tuntar, Eshreth, Eshsen – qui étaient maintenant Central –, Endtor, Abtan, et par-dessus tout Athshe, qui signifiait la Forêt, et le Monde. Comme terre, terra, tellus désignaient à la fois le sol et la planète, deux significations en un mot. Mais pour les Athshéens le sol, la terre, n'était pas ce vers quoi retournaient les morts et par quoi subsistait le vivant : la substance de leur monde n'était pas la terre, mais la forêt. Le Terrien était boue, poussière rouge. L'Athshéen était branche et racine. Ils ne sculptaient pas des statues d'eux-mêmes dans la pierre, mais seulement dans le bois.

Il posa la puce dans une petite clairière située au nord de la ville, et entra en passant devant la Loge des Femmes. L'odeur âcre d'une ville athshéenne s'accrochait à l'air ; la fumée de bois, la viande de poisson, les herbes aromatiques, la sueur étrangère. L'atmosphère d'une maison souterraine, du moins lorsqu'un Terrien pouvait y pénétrer, était un rare composé de CO_2 et d'odeurs infectes. Lyubov avait passé de nombreuses heures stimulantes pour l'intellect à rester recroquevillé en suffoquant dans l'obscurité pestilentielle de la Loge des Hommes de Tuntar. Mais selon toute apparence, il n'y serait pas invité cette fois-ci.

Les gens de la ville avaient bien sûr appris le massacre du Camp Smith, qui s'était produit six semaines auparavant. Ils avaient dû en prendre connaissance très tôt, car les nouvelles se répandaient rapidement parmi les îles, mais pas assez vite malgré tout pour relever d'un « mystérieux pouvoir de télépathie » comme les bûcherons se plaisaient à le croire. La ville savait aussi que les mille deux cents esclaves de Centralville avaient été libérés peu après le massacre du Camp Smith, et Lyubov pensait comme le colonel que les indigènes pourraient considérer le second événement comme un résultat du premier. Cela donnait ce que le colonel appellerait « une impression erronée », mais ce n'était sans doute pas important. Ce qui importait,

c'était que les esclaves aient été relâchés. Les erreurs commises ne pouvaient pas être réparées, mais au moins on ne les commettait plus. Ils pouvaient recommencer sur de nouvelles bases : les indigènes sans se demander vainement, avec douleur et étonnement, pourquoi les « umins » traitaient les hommes comme des animaux ; et lui sans le fardeau de l'explication ni les tiraillements d'un irrémédiable sentiment de culpabilité.

Sachant à quel point ils estimaient la franchise et la discussion directe à propos des questions effrayantes ou embarrassantes, il s'attendait à ce que les gens de Tuntar parlent avec lui de ces choses, pour exprimer leur triomphe, ou leurs excuses, leur joie, ou leur gêne. Personne ne le fit. Et personne ne lui dit grand-chose.

Il était venu en fin d'après-midi, ce qui était comme arriver dans une ville terrienne juste avant l'aube. Les Athshéens dormaient – l'opinion des colons, comme c'était souvent le cas, ignorait les faits observables – mais leur minimum physiologique se situait entre midi et quatre heures de l'après-midi, alors qu'il se manifeste généralement chez les Terriens entre deux et cinq heures du matin ; et ils avaient un cycle de haute température et de grande activité à double crête, à l'aube et au crépuscule. La plupart des adultes dormaient cinq ou six heures sur vingt-quatre, en plusieurs siestes ; et les hommes initiés ne dormaient souvent que deux heures ; par suite, si l'on rabaissait à la fois leurs siestes et leurs états de rêve au niveau de la « paresse », on pouvait dire qu'ils ne dormaient jamais. Il était plus facile de dire cela que de comprendre ce qu'ils faisaient réellement. À ce moment, dans Tuntar, les choses commençaient seulement à s'animer de nouveau, après la baisse physiologique de fin de journée.

Lyubov remarqua un bon nombre d'étrangers. Ils le regardaient, mais aucun d'eux ne s'approcha ; ce n'étaient que des présences qui passaient sur d'autres sentiers dans la pénombre des grands chênes. Une personne qu'il connaissait remonta finalement son chemin, Sherrar, la cousine de la chef, une vieille femme de peu d'importance et de peu de compréhension. Elle l'accueillit poliment, mais ne répondit pas ou ne voulut pas répondre à ses questions sur la chef et sur ses deux meilleurs informateurs, Égath le Gardien du Verger et Tubab le Rêveur. Oh, la chef était très occupée, et qui était Égath, voulait-il parler de Geban ? et Tubab se trouvait peut-être ici ou peut-être là-bas, ou peut-être pas. Elle s'accrocha à Lyubov, et personne d'autre ne lui adressa la parole. Accompagné par la minuscule commère verte, geignarde et boitillante, il se fraya un chemin en direction de la Loge des Hommes à travers les bois et les clairières de Tuntar. « Ils sont occupés là-dedans », dit Sherrar.

— À rêver ?

— Comment le saurais-je ? Viens par là, maintenant, Lyubov,

viens voir… (Elle savait qu'il voulait toujours voir des choses, mais elle ne parvenait pas à penser à ce qu'elle pourrait lui montrer pour l'attirer.) Viens voir les filets de pêche, dit-elle faiblement.

Une fille qui passait, une des Jeunes Chasseresses, leva les yeux vers lui : un regard noir, un regard d'animosité tel qu'il n'en avait encore jamais reçu de la part d'aucun Athshéen, sauf peut-être d'un petit enfant effrayé par sa hauteur et par son visage imberbe, au point de le menacer en grimaçant. Mais cette fille n'était pas effrayée.

— D'accord, dit-il à Sherrar en sentant que son seul recours était la docilité.

Si les Athshéens avaient vraiment acquis – finalement, et d'une manière brusque – le sens de l'hostilité de groupe, alors il devait l'accepter, et s'efforcer simplement de leur montrer qu'il demeurait un ami fidèle et digne de confiance.

Mais comment leur façon de sentir et de penser avait-elle pu changer si vite, après si longtemps ? Et pourquoi ? Au Camp Smith, la provocation avait été immédiate et intolérable : même les Athshéens seraient portés à la violence par la cruauté de Davidson. Mais cette ville, Tuntar, n'avait jamais été attaquée par les Terriens, n'avait subi aucun raid esclavagiste, n'avait pas vu sa forêt locale abattue ou brûlée. Lui, Lyubov lui-même, avait vécu ici – l'ethnologue ne peut pas toujours effacer sa propre ombre du tableau qu'il peint – mais n'y était plus venu depuis deux mois. Ils avaient eu des nouvelles de Smith, et il y avait maintenant parmi eux des réfugiés, des ex-esclaves, qui avaient souffert des Terriens et qui en parlaient. Mais des nouvelles et des ouï-dire changeraient-ils ceux qui écoutent, les changeraient-ils radicalement ? – alors que leur non-agressivité s'ancrait si profondément en eux, dans leur culture et leur société, et tout au fond de leur subconscient, leur « temps du rêve », et peut-être même jusque dans leur physiologie ? Qu'un Athshéen puisse être amené par une horrible cruauté à accomplir une tentative de meurtre, il le savait : il avait déjà vu cela se produire… une fois. Qu'une communauté démembrée puisse y être amenée de façon semblable, par des outrages pareillement intolérables, il devait bien le croire : cela s'était passé au Camp Smith. Mais que de simples bruits, aussi excessifs soient-ils, puissent déchaîner une communauté bien établie d'Athshéens au point de les faire agir à l'encontre de leurs coutumes et de leur raison, de les amener à rejeter complètement leur style de vie tout entier, il ne pouvait y croire. C'était psychologiquement invraisemblable. Il devait manquer un élément.

Le vieux Tubab sortit de la Loge au moment même où Lyubov passait devant. Derrière le vieil homme s'avançait Selver.

Selver se dégagea de l'entrée du tunnel, se redressa, cligna les yeux dans la clarté du jour, d'un gris pluvieux atténué par les

feuillages. En remontant, son regard sombre rencontra celui de Lyubov. Aucun d'eux ne dit mot. Lyubov sentit monter en lui une crainte affreuse.

Dans la puce, en rentrant vers la base, il tenta de découvrir quel nerf avait été ébranlé, et il pensa : pourquoi la peur ? Pourquoi ai-je eu peur de Selver ? Une indémontrable intuition ou simplement une mauvaise analogie ? Irrationnelle de toute façon.

Rien n'avait changé entre Selver et Lyubov. Ce que Selver avait fait au Camp Smith pouvait être justifié ; et même si l'on ne parvenait pas à trouver de justification, cela ne faisait aucune différence. L'amitié qui les liait était trop profonde pour être altérée par un doute moral. Ils avaient travaillé très dur tous les deux ; chacun avait enseigné son langage à l'autre, et pas seulement au sens littéral. Ils s'étaient confiés l'un à l'autre sans réserve. Et l'amour de Lyubov pour son ami était augmenté par cette reconnaissance qu'éprouve le sauveur envers celui dont il a eu le privilège de sauver la vie.

En fait, jusqu'à cet instant, il ne s'était guère rendu compte à quel point son amitié et sa loyauté pour Selver étaient profondes. Sa peur avait-elle été en réalité la crainte personnelle que Selver, ayant appris la haine raciale, pût le rejeter, dédaigner sa loyauté et le considérer, non plus comme « toi », mais comme « l'un d'eux » ?

Après ce premier long regard, Selver s'était avancé lentement vers Lyubov pour l'accueillir en lui tendant les mains.

Le toucher était un important moyen de communication parmi les gens de la forêt. Chez les Terriens, le toucher implique généralement la menace, l'agression, et pour eux il n'y a souvent rien entre la poignée de main formelle et la caresse sexuelle. Chez les Athshéens, tout ce vide était rempli par diverses coutumes de toucher. Entre eux, la caresse était essentielle pour signaler, pour rassurer, comme elle l'est entre la mère et l'enfant, ou entre deux amants ; mais sa signification était sociale, pas seulement maternelle ou sexuelle. Cela faisait partie de leur langage. Elle était donc réglée, codifiée, et pourtant modifiable à l'extrême. « Ils sont toujours en train de se tripoter », disaient certains colons d'un ton méprisant, incapables de voir dans ces échanges tactiles autre chose que leur propre érotisme qui, d'abord forcé de se concentrer uniquement sur le sexe, puis réprimé, frustré, envahissait et empoisonnait le moindre plaisir sensuel, la moindre réponse humaine : la victoire d'un Cupidon furtif et aveugle sur la grande mère protectrice de tous les océans et de toutes les étoiles, de toutes les feuilles des arbres, de tous les gestes des hommes, Vénus Genitrix…

Selver s'avança donc vers lui les mains tendues, lui serra la main à la manière terrienne, puis lui caressa les deux bras au-dessus des coudes. Il était presque deux fois plus petit que Lyubov, ce qui rendait

tout geste difficile et gauche pour les deux hommes, mais il n'y avait rien de maladroit ni d'enfantin dans le contact de cette petite main fine et verte sur le bras de Lyubov. C'était un signe rassurant. Et Lyubov en fut très content.

— Selver, quelle chance de te rencontrer ici. J'ai tant envie de te parler…

— Je ne peux pas pour l'instant, Lyubov.

Il s'exprima d'une voix douce, mais dès qu'il parla, l'espoir que conservait Lyubov d'une solide amitié s'évanouit. Selver avait changé. Il avait changé radicalement, depuis la racine.

— Pourrais-je revenir, demanda aussitôt Lyubov, un autre jour, pour te parler, Selver ? C'est important pour moi…

— Je pars aujourd'hui, répondit Selver encore plus gentiment, mais en lâchant les bras de Lyubov, et en détournant les yeux.

Il se mettait ainsi hors d'atteinte, littéralement. La politesse exigeait que Lyubov fit de même, et mette fin à la conversation. Mais alors, il n'aurait plus personne à qui parler. Le vieux Tubab ne l'avait même pas regardé ; la ville lui avait tourné le dos. Et c'était Selver qui se trouvait là, Selver qui avait été son ami.

— Selver, cette tuerie à Kelme Deva, peut-être penses-tu que cela constitue un obstacle entre nous. Mais ce n'en est pas un. Peut-être cela nous rapproche-t-il. Et tes amis qui se trouvaient dans les enclos, ils ont tous été libérés, alors cette injustice ne nous sépare plus. Et même si elle nous sépare – elle l'a toujours fait – je suis quand même… je suis le même homme qu'avant, Selver.

D'abord, l'Athshéen ne répondit pas. Son étrange visage, les grands yeux enfoncés dans leurs orbites, ces traits énergiques déformés par les cicatrices et dissimulés par la fine fourrure soyeuse qui suivait et cachait pourtant tous les contours, ce visage se détourna de Lyubov et se ferma, obstiné. Puis il se retourna soudain, comme malgré lui.

— Lyubov, tu n'aurais pas dû venir ici. Tu devrais quitter Central dans deux nuits. Je ne sais pas ce que tu es. Il aurait mieux valu que je ne te connaisse pas.

Et il s'éloigna sur ces paroles, la démarche légère comme celle d'un chat aux longues pattes, une tache verte et tremblotante parmi les chênes sombres de Tuntar, qui disparut. Tubab le suivit lentement, toujours sans jeter le moindre regard vers Lyubov. Une pluie fine tombait silencieusement sur les feuilles de chêne et sur les étroits sentiers menant à la Loge et à la rivière. Il fallait écouter attentivement pour entendre la pluie, musique faite de bruits trop innombrables pour que l'esprit puisse la saisir, un accord infini frappé sur la forêt tout entière.

— Selver est un dieu, dit la vieille Sherrar. Viens voir les filets de

pêche, maintenant.

Lyubov refusa d'un ton courtois. Il aurait été impoli de demeurer ici ; de toute façon, il n'avait pas le cœur à rester.

Il tenta de se dire que Selver ne l'avait pas repoussé, lui, Lyubov, mais lui en tant que Terrien. Cela ne faisait aucune différence. Cela n'en avait jamais fait aucune.

Il était toujours désagréablement surpris de constater à quel point ses sentiments étaient vulnérables, à quel point cela le blessait d'être blessé. Cette sorte de sensibilité juvénile était abominable, il devrait avoir maintenant une écorce plus solide.

La petite commère, sa fourrure verte tout éclaboussée de gouttelettes, poussa un soupir de soulagement lorsqu'il lui dit au revoir. En faisant démarrer la puce, il ne put s'empêcher de sourire à la vue de la femme, qui s'éloignait aussi vite qu'elle pouvait en claudiquant parmi les arbres, comme un petit crapaud venant d'échapper à un serpent.

La qualité est une chose importante, mais la quantité aussi : la taille relative. La réaction normale d'un adulte envers une personne beaucoup plus petite peut être une réaction d'arrogance, ou de protection, de paternalisme, d'affection, ou d'intimidation, mais quelle qu'elle soit, elle est probablement mieux adaptée à un enfant qu'à un adulte. Aussi, lorsque la personne haute comme un enfant était couverte de fourrure, cela demandait une autre réponse, que Lyubov avait nommée la Réaction de l'Ours en Peluche. Puisque les Athshéens pratiquaient tellement la caresse, sa manifestation n'était pas incorrecte, mais sa motivation demeurait suspecte. Et il y avait finalement l'inévitable Réaction du Monstre, le recul devant ce qui est humain mais n'en a pas tout à fait l'air.

Mais en dehors de tout cela, il y avait le fait que les Athshéens, comme les Terriens, étaient parfois drôles, tout simplement. Certains ressemblaient à de petits crapauds, des hiboux, des chenilles. Sherrar n'était pas la première petite vieille dont Lyubov avait remarqué qu'elle semblait drôle vue de dos…

Et c'est un des problèmes de la colonie, pensa-t-il, en s'envolant dans la puce tandis que Tuntar disparaissait sous les chênes et les vergers effeuillés. Nous n'avons pas de vieilles femmes. Pas de vieux hommes non plus, à part Dongh, et il n'a qu'environ soixante ans. Mais les vieilles femmes sont différentes de tous les autres, elles disent ce qu'elles pensent. Les Athshéens sont gouvernés, pour autant qu'ils aient un gouvernement, par de vieilles femmes. La réflexion aux hommes, la politique aux femmes, et l'éthique à leur interaction : voilà leur arrangement. Cela a un certain charme, et ça marche – pour eux. J'aurais aimé que l'Administration nous envoie quelques mémés avec toutes ces jeunes femmes nubiles, fertiles et charmantes.

D'accord, cette fille que j'ai invitée l'autre nuit, elle est vraiment très gentille, et gentille au lit, elle a un cœur d'or, mais mon Dieu il lui faudra quarante ans avant de pouvoir dire quelque chose à un homme…

Mais pendant tout ce temps, sous ces pensées concernant les vieilles femmes et les jeunes, le choc persistait, l'intuition ou la reconnaissance qui ne se laissait pas reconnaître.

Il devait y réfléchir avant de faire son rapport au Q.G.

Selver : et Selver, alors ?

Selver était certainement un personnage clef pour Lyubov. Pourquoi ? Parce qu'il le connaissait bien, ou parce que sa personnalité recelait un pouvoir effectif que Lyubov n'avait jamais apprécié consciemment ?

Mais il l'avait pourtant apprécié ; il avait remarqué très tôt que Selver était une personne extraordinaire. Il s'appelait « Sam » à ce moment, et il servait de domestique à trois officiers qui partageaient un préfab. Lyubov se souvenait comment Benson clamait qu'ils avaient déniché un bon créate, qu'ils l'avaient bien dressé.

La plupart des Athshéens, en particulier les Rêveurs des Loges, ne pouvaient pas modifier leur rythme polycyclique de sommeil pour l'adapter à celui des Terriens. S'ils rattrapaient leur sommeil normal durant la nuit, cela les empêchait de rattraper leur REM ou sommeil paradoxal, dont le cycle de cent vingt minutes réglait à la fois leurs jours et leurs nuits, et ne pouvait pas être adapté aux journées de travail terriennes. Lorsque vous avez appris à rêver tout éveillé, à maintenir votre bon sens en équilibre, non pas sur ce fil de rasoir qu'est la raison, mais sur le double support, l'équilibre stable de la raison et du rêve ; lorsque vous avez appris cela, vous ne pouvez plus le désapprendre, pas plus que vous ne pouvez désapprendre à penser. Beaucoup d'hommes devenaient étourdis, confus, renfermés ou même catatoniques. Les femmes, désorientées et humiliées, se comportaient avec la triste indifférence des esclaves récents. Les hommes non adeptes et quelques-uns des plus jeunes Rêveurs s'en tiraient mieux ; ils s'adaptaient, travaillaient dur dans les camps de déboisement ou devenaient d'habiles serviteurs. Sam avait été l'un de ces derniers, efficace et discret ; il avait servi à ses trois maîtres de domestique, cuisinier, blanchisseur, majordome, frotteur de dos et souffre-douleur. Il avait appris à être invisible. Lyubov l'avait emprunté comme informateur ethnologique et avait gagné aussitôt, par une quelconque affinité d'esprit ou de nature, la confiance de Sam. Il découvrit que Sam était l'informateur idéal, instruit des coutumes de son peuple, percevant leurs significations et vif à les traduire pour les rendre intelligibles à Lyubov, jetant un pont entre les deux langues, les deux cultures, les deux espèces du genre Homme.

Lyubov avait passé deux ans à voyager, à étudier, à interroger, à observer, et n'avait pas réussi à trouver la clef qui lui permettrait de pénétrer l'esprit athshéen. Il ne savait même pas où se situait la serrure. Il avait étudié le sommeil habituel des Athshéens pour en conclure qu'apparemment ils n'avaient pas de sommeil habituel. Il avait placé d'innombrables électrodes sur d'innombrables crânes verts et fourrés, mais sans parvenir à donner le moindre sens à tous ces dessins familiers, ces courbes et ces crêtes, ces alphas et ces deltas, qui apparaissaient sur le papier quadrillé. C'était Selver qui lui avait fait comprendre, finalement, le sens athshéen du mot « rêve », signifiant également « racine », et qui lui avait tendu ainsi la clef ouvrant sur le royaume du peuple de la Forêt. C'était en procédant à l'électro-encéphalogramme de Selver qu'il avait compris pour la première fois les extraordinaires ondes rythmiques que produisait un cerveau entraîné à se mettre en état de rêve sans dormir ni rester éveillé : une condition qui était au sommeil paradoxal terrien ce que le Parthénon était à la hutte de terre : fondamentalement la même chose, mais avec en plus la complexité, la qualité, et le contrôle.

Après quoi, qu'y avait-il de plus ?

Selver aurait pu s'échapper. Il resta, d'abord comme domestique, puis (grâce à l'un des rares petits avantages dont Lyubov bénéficiait en tant que spé) en tant qu'assistant scientifique, toujours enfermé la nuit dans l'enclos (le Quartier du Personnel de la Main-d'Œuvre Autochtone Volontaire) avec tous les autres créates. « Je t'emmènerai à Tuntar pour travailler avec toi là-bas », avait dit Lyubov la troisième fois qu'il avait parlé à Selver, « bon sang, pourquoi restes-tu ici ? » – « Thele, ma femme, elle est dans l'enclos », avait répondu Selver. Lyubov avait tenté de la faire relâcher, mais elle servait à la cuisine du Q.G., et les sergents qui dirigeaient la cuisine s'irritaient de toute intervention venant de la part des « galonnés » et des « spés ». Lyubov avait dû se montrer très prudent, pour qu'ils ne passent pas leurs nerfs sur la femme. Elle et Selver avaient semblé d'accord pour attendre patiemment le moment où ils pourraient s'échapper ou être libérés ensemble. Les hommes et les femmes créates étaient strictement séparés dans les enclos – pourquoi, personne ne semblait le savoir – et mari et femme se voyaient rarement. Lyubov parvint à arranger leurs rencontres dans sa cabane, qu'il occupait seul à l'extrémité nord de la ville. C'est après une de ces rencontres, alors qu'elle rentrait au Q.G., que Davidson avait remarqué sa grâce frêle et apeurée. Il l'avait emmenée dans ses quartiers, cette nuit-là, et l'avait violée.

Il l'avait tuée pendant leurs rapports, peut-être ; cela s'était déjà produit, résultat de la différence physique ; à moins qu'elle n'ait cessé de vivre. Comme certains Terriens, les Athshéens possédaient le don de l'authentique désir de mort, et pouvaient cesser de vivre. De toute

façon, c'était Davidson qui l'avait tuée. De tels meurtres avaient déjà eu lieu auparavant. Ce qui ne s'était encore jamais produit fut la réaction de Selver, deux jours plus tard.

Lyubov n'était arrivé sur les lieux qu'à la fin. Il pouvait encore se rappeler les bruits ; lui-même qui descendait la rue Principale en courant, sous la clarté brûlante du soleil ; la poussière, le groupe d'hommes. Tout cela n'avait pu durer que cinq minutes, ce qui est long pour une lutte à mort. Lorsque Lyubov était arrivé, Selver était aveuglé par le sang, une sorte de jouet avec lequel s'amusait Davidson, et pourtant il s'était relevé pour attaquer de nouveau, pas avec une rage effrénée, mais avec un désespoir conscient. Il revenait toujours à l'assaut. Ce fut finalement Davidson que la peur rendit furieux devant cette terrible obstination ; ayant renversé Selver en le frappant de côté, il s'était avancé en levant sa botte pour lui piétiner le crâne. Lyubov s'était frayé un chemin dans le cercle au même instant. Il avait fait cesser le combat (car aussi assoiffés de sang qu'aient été les dix ou douze hommes qui regardaient, leur désir était largement assouvi et ils soutinrent Lyubov quand il dit à Davidson d'arrêter) ; et depuis ce temps il haïssait Davidson, et se savait détesté par lui, s'étant interposé entre le tueur et sa mort.

Car si nous sommes, tous les autres, tués par le suicide, c'est lui-même que le meurtrier assassine ; et il lui faut recommencer encore et encore.

Lyubov avait relevé Selver, dont le corps était léger dans ses bras. Le visage mutilé s'était pressé contre sa chemise et le sang avait souillé jusqu'à sa propre peau. Il avait emmené Selver jusqu'à son bungalow, avait éclissé son poignet cassé, fait ce qu'il avait pu pour soigner son visage, l'avait gardé dans son propre lit, avait essayé de lui parler nuit après nuit, pour le rejoindre dans le malheur de son chagrin et de sa honte. Bien entendu, cette attitude allait à l'encontre du règlement.

Personne ne lui parla du règlement. Ils n'avaient pas besoin de le faire. Lyubov savait qu'il perdait la plupart des rares appuis dont il disposait auprès des officiers de la colonie.

Pour le Q.G., il avait pris soin de se maintenir du bon côté, ne s'opposant qu'aux cas extrêmes de brutalité envers les indigènes, utilisant la persuasion plutôt que la provocation, et préservant les quelques miettes de pouvoir et d'influence qui lui restaient. Il ne pouvait pas empêcher l'exploitation des Athshéens. C'était bien pire que ce à quoi son entraînement l'avait conduit à attendre, mais maintenant, sur place, il ne pouvait pas y faire grand-chose. Ses rapports à l'Administration et au Comité des Droits pouvaient – après l'aller-retour de cinquante-quatre ans – donner un résultat ; Terra pouvait même décider que la politique de la Colonie Ouverte était une

grave erreur dans le cas d'Athshe. Mieux valait cinquante-quatre ans que jamais. S'il perdait la tolérance de ses supérieurs, ceux-ci pourraient censurer ou invalider ses rapports, et il n'y aurait pas le moindre espoir.

Mais il était trop en colère à ce moment pour conserver sa stratégie. Au diable les autres, s'ils s'obstinaient à considérer son attention pour son ami comme une insulte à la Terre Nourricière et une trahison envers la colonie. S'ils le nommaient « l'amoureux des créates », son utilité pour les Athshéens serait affaiblie ; mais il ne pouvait pas faire passer un intérêt général éventuel avant les soins impératifs dont Selver avait besoin. On ne peut pas sauver un peuple en vendant son propre ami. Davidson, curieusement rendu furieux par les petites blessures que Selver lui avait faites et par l'intervention de Lyubov, répétait partout qu'il avait l'intention d'achever le créate rebelle ; et il l'aurait certainement fait s'il en avait eu l'occasion. Pendant deux semaines, Lyubov resta nuit et jour avec Selver, puis l'emmena en puce hors de Central et le déposa dans une ville de la côte ouest, Broter, où il connaissait plusieurs personnes.

Il n'y avait pas de punition prévue qui sanctionnât le fait d'aider des esclaves à s'échapper, puisque les Athshéens n'étaient pas des esclaves, sauf dans la réalité : ils constituaient le Personnel de la Main-d'Œuvre Autochtone Volontaire. Lyubov ne fut même pas réprimandé. Mais à partir de ce moment, la méfiance des officiers de carrière, de partielle, devint complète ; et même ses collègues des Services Spéciaux, l'exobiologiste, les coordinateurs agricoles et forestiers, les écologistes, lui firent savoir de diverses façons qu'il s'était conduit d'une manière irrationnelle, trop intrépide, ou stupide.

— Tu croyais que tu partais en pique-nique en venant ici ? avait demandé Gosse.

— Non. Je ne pensais pas que ce serait une de ces conneries de pique-niques, avait répliqué Lyubov d'un ton morose.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi un eviste s'attache volontairement à une Colonie Ouverte. Tu sais que les gens que tu étudies vont être complètement étouffés, et sans doute balayés. C'est comme ça. C'est la nature humaine, et tu dois savoir qu'on ne peut pas la changer. Alors pourquoi venir assister au processus ? C'est du masochisme ?

— Je ne sais pas ce qu'est la « nature humaine ». Laisser des descriptions de ce que nous avons balayé fait peut-être partie de la nature humaine. Est-ce beaucoup plus agréable pour un écologiste, franchement ?

Gosse ignora la question.

— Alors très bien, rédige tes descriptions. Mais tiens-toi en dehors du carnage. Un biologiste qui étudie une colonie de rats ne cherche

pas à s'immiscer en secourant ses rats préférés lorsqu'ils se font attaquer, tu sais.

À ces mots, Lyubov s'était déchaîné. Il en avait trop entendu.

— Non, bien sûr que non, dit-il. Un rat peut devenir un animal familier, mais pas un ami. Et Selver est mon ami. En fait, c'est le seul homme sur cette planète que je considère comme un ami.

Et ces paroles avaient blessé ce pauvre vieux Gosse, qui avait une attitude paternelle envers Lyubov, et elles n'avaient fait de bien à personne. Et pourtant c'était vrai. Et la vérité vous libère… J'aime beaucoup Selver, je le respecte ; je l'ai sauvé ; j'ai souffert avec lui ; je le crains. Selver est mon ami.

Selver est un dieu.

C'est ce qu'avait dit la petite commère, comme si tout le monde le savait, aussi simplement qu'elle aurait dit qu'Untel était un chasseur. « Selver sha'ab. » Mais que signifiait *sha'ab ?* De nombreux mots du Langage des Femmes, la langue de tous les jours pour les Athshéens, étaient empruntés au Langage des Hommes qui était le même dans toutes les communautés, et très souvent ces mots n'avaient pas seulement deux syllabes, mais deux sens. C'étaient des pièces de monnaie, avers et revers. *Sha'ab* signifiait dieu, ou entité lumineuse, ou être puissant ; il signifiait également quelque chose de très différent, mais Lyubov ne parvenait pas à se rappeler quoi. Tout en pensant à cela, il se retrouva dans son bungalow, et n'eut qu'à jeter un coup d'œil dans le dictionnaire que Selver et lui avaient composé en quatre mois d'un travail épuisant mais harmonieux. Bien sûr : *sha'ab*, traducteur.

C'était presque trop évident, trop approprié.

Les deux sens étaient-ils liés ? Ils l'étaient souvent, mais quand même pas au point de constituer une règle. Si un dieu est un traducteur, que traduisait-il ? Selver était certainement un traducteur particulièrement doué, mais ce don n'avait trouvé son expression que grâce au hasard de l'apport d'un langage véritablement étranger sur sa planète. Un *sha'ab* traduisait-il le langage du rêve et de la philosophie, le Langage des Hommes, en langage quotidien ? Mais tous les rêveurs étaient capables de faire ça. Pouvait-il alors traduire dans la vie éveillée l'expérience centrale de la vision : servant de lien entre les deux réalités, considérées comme égales par les Athshéens, le temps du rêve et le temps du monde dont les rapports, bien que vitaux, étaient obscurs. Un lien : quelqu'un qui pourrait exprimer les perceptions du subconscient. « Exprimer » cette langue, c'est agir. Faire quelque chose de neuf. Changer ou être changé, radicalement, depuis la racine. Car la racine est le rêve.

Et le traducteur est le dieu. Selver avait apporté un mot nouveau à la langue de son peuple. Il avait accompli un nouvel acte. Le mot,

l'acte, le meurtre. Seul un dieu pouvait emmener une nouveauté comme la Mort de l'autre côté du pont qui séparait les mondes.

Mais avait-il appris à tuer ses semblables dans ses propres rêves d'offenses et de deuil, ou bien à cause des actes, jamais encore rêvés, accomplis par les étrangers ? Parlait-il sa propre langue, ou celle du capitaine Davidson ? Ce qui semblait monter de la racine de sa souffrance pour exprimer sa personnalité nouvelle, ce pouvait être en fait une infection, une maladie étrangère, qui ne ferait pas de sa race un nouveau peuple, mais la détruirait.

Il n'était pas dans la nature de Raj Lyubov de penser : « Que puis-je faire ? » Son caractère et son entraînement l'avaient incliné à ne pas intervenir dans les affaires des autres. Son boulot était de découvrir ce qu'ils faisaient, et il avait tendance à les laisser continuer. Il préférait être éclairé, plutôt qu'éclairer les autres ; chercher les faits plutôt que la Vérité. Cependant, même l'esprit le moins missionnaire, sauf s'il a la prétention de ne ressentir aucune émotion, se trouve parfois dans la nécessité de choisir entre le devoir et la négligence. « Que font-ils ? » devient brusquement « Que faisons-nous ? », puis « Que dois-je faire ? »

Il était arrivé au moment de ce choix, il le savait, mais il ne comprenait toujours pas clairement pourquoi, ni quelles étaient les possibilités qui s'offraient à lui.

Pour l'instant, il ne pouvait rien accomplir de plus pour améliorer les chances de survie des Athshéens ; Lepennon, Or et l'ansible avaient fait plus qu'il n'en avait espéré voir durant sa vie entière. Dans chaque communication par ansible, l'Administration de Terra était catégorique, et le colonel Dongh obéissait à ces ordres, malgré les pressions qu'exerçaient une partie de son état-major et les patrons du déboisement pour ignorer les directives. C'était un officier loyal ; et, de plus, le *Shackleton* reviendrait observer la situation et faire un rapport sur la manière dont les ordres avaient été suivis. Les rapports vers la Terre prenaient de l'importance, maintenant que cet ansible, cette *machina ex machina*, fonctionnait pour entraver toute cette vieille autonomie coloniale bien tranquille, et vous obligeait à répondre de vos actes au cours de votre propre vie. La marge d'erreur n'était plus de 54 ans. La ligne de conduite n'était plus statique. Une décision de la Ligue des Mondes pouvait maintenant amener d'un moment à l'autre la colonie à se limiter à une seule île, ou lui interdire de couper les arbres, ou l'encourager à tuer les indigènes – on ne sait jamais. On ne pouvait pas encore deviner, à partir des directives formelles de l'Administration, comment fonctionnait la Ligue, ni quelle politique elle suivait. Dongh était ennuyé par ces multiples futurs possibles, mais Lyubov en était enchanté. La vie réside dans la diversité, et où il y a de la vie, il y a de l'espoir, telle était la somme de sa croyance, une

somme bien modeste.

Les colons laissaient les Athshéens tranquilles, et ces derniers laissaient les colons tranquilles. Une situation encourageante, et qui ne serait pas troublée sans nécessité. La seule chose qui pourrait l'altérer, c'était la peur.

En ce moment, il fallait s'attendre à ce que les Athshéens conservent de la méfiance et du ressentiment, mais pas à ce qu'ils aient peur. Et il ne s'était rien produit pour raviver la panique que Centralville avait éprouvée en apprenant le massacre du Camp Smith. Aucun Athshéen n'avait plus exercé de violence depuis lors ; et avec le départ des esclaves, les créates s'étaient tous évanouis dans leurs forêts, et il n'y avait plus cette constante irritation due à la xénophobie. Les colons commençaient enfin à se détendre.

Si Lyubov déclarait qu'il avait vu Selver à Tuntar, Dongh et les autres s'alarmeraient. Ils pourraient insister pour tenter de capturer Selver et de le faire passer en jugement. Le Code Colonial interdisait de poursuivre en justice un membre d'une société planétaire en s'appuyant sur les lois d'une autre société ; mais la Cour Martiale prenait le pas sur de telles distinctions. Ils pouvaient juger Selver, le condamner et l'exécuter. En faisant revenir Davidson de la Nouvelle Java pour qu'il puisse donner son témoignage. Oh non, pensa Lyubov, en replaçant le dictionnaire sur une étagère encombrée. Oh non, pensa-t-il, puis il n'y pensa plus. Et il fit ainsi son choix, sans même s'en rendre compte.

Le lendemain, il rédigea un bref rapport. Il disait que Tuntar vaquait à ses occupations habituelles, qu'on ne s'était pas détourné de lui et qu'on ne l'avait pas menacé. C'était un rapport exprès, et le plus inexact que Lyubov ait jamais écrit. Il omit tout ce qui pouvait porter à conséquences : la non-apparition de la chef, le refus de Tubab de saluer Lyubov, le grand nombre d'étrangers dans la ville, l'expression de la jeune chasseresse, la présence de Selver… Bien entendu, ce dernier point constituait une omission volontaire, mais à part cela, il se dit que le rapport était très rigoureux ; il n'avait omis que des impressions subjectives, comme un scientifique doit le faire. Il éprouva un violent mal de tête en écrivant ce rapport, et il ressentit une migraine encore plus forte lorsqu'il l'eut remis.

Il rêva beaucoup cette nuit-là, mais fut incapable de se rappeler ses rêves dans la matinée. Très tard durant la deuxième nuit qui suivit sa visite à Tuntar, il s'éveilla dans le hurlement hystérique de la sirène d'alarme et les bruits sourds des explosions, et dut finalement affronter ce qu'il avait jusqu'alors refusé. Il était le seul homme de Central à ne pas être surpris. Et, à cet instant, il sut ce qu'il était : un traître.

Et pourtant, même à ce moment, il ne fut pas clair pour lui qu'il

s'agissait d'un raid athshéen. C'était seulement la terreur au fond de la nuit.

Sa propre hutte avait été délaissée, toute seule à l'écart des autres maisons ; les arbres qui l'entourent la protègent peut-être, pensa-t-il en se précipitant au-dehors. Tout le centre de la ville était en feu. Même le cube de pierre du Q.G. brûlait de l'intérieur comme un four brisé. Il y avait également des incendies dans la direction de l'hélicoport et du Terrain. Où avaient-ils déniché des explosifs ? Comment les incendies avaient-ils pu se déclencher tous en même temps ? Construits en bois, tous les bâtiments qui bordaient la rue Principale étaient en flammes ; le brasier faisait un bruit terrible. Lyubov courut vers les incendies. Le sentier était inondé ; il pensa d'abord que c'était un tuyau de pompe, mais comprit aussitôt que la canalisation principale venant de la rivière Menend se déversait inutilement sur le sol pendant que les maisons flambaient avec cet horrible bruit de succion. Comment avaient-ils fait ça ? Il y avait des gardes, sur le Terrain, il y avait toujours des gardes en jeeps… Des détonations : en rafales, le crépitement d'une mitrailleuse. De petites silhouettes galopaient tout autour de Lyubov, mais il courait au milieu d'elles sans leur prêter beaucoup d'attention. Il était maintenant à la hauteur de l'Hôtel, et il aperçut une fille dans l'encadrement de la porte, les flammes tremblotaient derrière elle et elle aurait pu facilement sortir. Mais elle ne bougeait pas. Il lui cria quelque chose, puis traversa vivement la cour pour la rejoindre et lui arracher les mains des poignées de portes auxquelles elle s'accrochait fortement, complètement terrifiée ; il l'entraîna de force en disant doucement « Viens, ma mignonne. Viens donc. » Alors elle le suivit, mais pas tout à fait assez vite. Au moment où ils traversaient la cour, la façade de l'étage le plus élevé, qui brûlait de l'intérieur, tomba lentement vers l'avant, poussée par la charpente qui s'effondrait. Des bardeaux et des poutres éclatèrent comme des fragments d'obus ; l'extrémité d'un madrier enflammé frappa Lyubov qui s'écroula sur le sol. Il resta étendu dans ce lac de boue éclairé par l'incendie. Il ne vit pas une petite chasseresse à fourrure verte bondir sur la fille, la tirer en arrière et lui trancher la gorge. Il ne vit rien du tout.

Six

On ne chanta pas cette nuit-là. Il n'y eut que les cris et le silence. Selver jubila quand les vaisseaux volants brûlèrent, et des larmes lui vinrent aux yeux, mais aucune parole ne sortit de sa bouche. Il se retourna en silence pour ramener son groupe vers la ville, et le lance-flammes était lourd entre ses bras.

Chaque groupe des gens de l'Ouest et du Nord était mené par un ancien esclave comme lui-même, un de ceux qui avaient servi les umins à Central et connaissaient les bâtiments et les sentiers de la ville.

La plupart de ceux qui participèrent à l'attaque cette nuit-là n'avaient jamais vu la ville umin ; et beaucoup parmi eux n'avaient jamais vu un seul umin. Ils étaient venus parce qu'ils suivaient Selver, parce qu'ils étaient attirés par le mauvais rêve et que seul Selver pouvait leur apprendre à le maîtriser. Ils étaient des centaines et des centaines, des hommes et des femmes ; ils avaient attendu en gardant le plus profond silence, dans les ténèbres pluvieuses qui entouraient la ville, tandis que les anciens esclaves, deux ou trois par groupe, accomplissaient ce qu'ils pensaient devoir faire : briser la conduite d'eau, couper les fils qui transportaient la lumière depuis le Centre du Générateur, s'introduire dans l'Arsenal pour y dérober des armes. Les premières morts, celles des gardes, avaient été silencieuses, données dans le noir, très vite, par des armes de chasse, lacets, couteaux, flèches. La dynamite, volée plus tôt dans la nuit au camp de déboisement situé à dix miles au sud, fut placée dans l'Arsenal, dans le centre du Q.G., pendant que des incendies étaient allumés en d'autres endroits ; puis l'alarme fut donnée, les brasiers se déchaînèrent, et la nuit et le silence disparurent à la fois. La plupart des détonations et des coups de feu venaient des umins qui se défendaient, car seuls les ex-esclaves avaient pris des armes dans l'Arsenal, et eux seuls s'en servaient ; tous les autres s'en tenaient à leurs propres lances, couteaux, et arcs. Mais la dynamite, placée et allumé par Reswan et d'autres qui avaient travaillé dans les enclos d'esclaves des bûcherons, provoqua le bruit qui étouffa tous les autres, fit sauter les murs du Centre du Q.G. et détruisit les hangars et les vaisseaux.

Il y avait environs dix-sept cents umins dans la ville, cette nuit-là, et près de cinq cents étaient des femelles ; on disait que toutes les femelles umins étaient ici, maintenant, et c'est pourquoi Selver et les autres avaient décidé d'agir, bien que tous les gens désireux de venir ne fussent pas encore rassemblés. Entre quatre et cinq mille hommes et femmes avaient traversé les forêts pour assister à la Réunion d'Endtor, puis s'étaient rendus jusqu'ici, jusqu'à cette nuit.

Les brasiers étaient énormes, et il y avait une écœurante odeur de boucherie et de brûlé.

Selver avait la bouche sèche, la gorge douloureuse ; il ne pouvait pas parler, et il avait très soif. Comme il menait son groupe le long du sentier principal de la ville, un umin se mit à courir vers lui ; sa silhouette paraissait très grande dans la clarté tremblotante de l'air enfumé. Selver leva le lance-flammes et appuya sur la gâchette, bien que l'umin ait glissé dans la boue et soit tombé rudement sur les genoux. Aucun jet de flammes ne s'échappa de l'appareil, tout avait déjà été utilisé pour brûler les vaisseaux qui ne se trouvaient pas dans le hangar. Selver jeta le lourd engin. L'umin n'avait pas d'arme et c'était un mâle. Selver essaya de dire « Laissez-le filer », mais sa voix était faible, et deux hommes, des chasseurs venus des Clairières d'Abtam, l'avaient dépassé d'un bond en brandissant leurs longs couteaux, alors même qu'il parlait. Les grandes mains nues se crispèrent dans l'air, puis retombèrent mollement. Le grand cadavre resta affalé dans le sentier. De nombreux autres morts gisaient çà et là, dans ce qui avait été le centre de la ville. Mais il n'y avait plus beaucoup de bruits, à part celui des incendies.

Selver écarta les lèvres et lança d'une voix rauque le signal qui mettait fin à la chasse ; ceux qui l'accompagnaient le reprirent plus clairement, et plus fort, en forçant leurs voix de faussets ; d'autres voix leur répondirent, proches et lointaines dans la brume et la fumée, dans l'obscurité nocturne qu'éclairaient irrégulièrement les flammes. Au lieu de conduire son groupe hors de la ville, il leur fit signe de continuer, tout en s'écartant, dans une zone boueuse entre le chemin et un bâtiment détruit par le feu. Il enjamba une femelle umin morte et se pencha au-dessus d'un autre corps, cloué au sol par une poutre de bois calcinée. Il ne pouvait pas distinguer les traits du visage dissimulé par la boue et les ténèbres.

Ce n'était pas juste ; ce n'était pas nécessaire ; il n'avait pas besoin de regarder précisément ce mort parmi tant d'autres. Il n'avait pas besoin de le reconnaître dans l'obscurité. Il se remit à suivre son groupe. Puis se retourna ; avec de grands efforts, il souleva la poutre pour l'écarter du dos de Lyubov ; il s'agenouilla en glissant une main sous la lourde tête, et Lyubov parut reposer plus tranquillement, la tête au-dessus du sol ; Selver resta là, à genoux, immobile.

Il n'avait pas dormi depuis quatre jours et n'avait pas eu l'occasion de demeurer assez calme pour rêver plus longtemps que ça… il ne savait pas exactement. Il avait agi, parlé, voyagé, établi des plans, nuit et jour, depuis son départ de Broter avec ses compagnons venus de Cadast. Il s'était rendu de ville en ville pour parler aux gens de la forêt, leur annonçant la nouvelle situation, les faisant sortir du rêve pour pénétrer dans le monde, préparant ce qui avait été accompli

cette nuit-même, parlant, parlant toujours, écoutant d'autres parler, pas un instant il n'avait pu trouver le silence, ni la solitude. Ils avaient écouté, ils avaient entendu et l'avaient suivi, s'étaient avancés sur le nouveau sentier. Ils avaient saisi dans leurs propres mains le feu qu'ils craignaient tant ; avaient maîtrisé le mauvais rêve ; et ils avaient lâché sur leur ennemi la mort qu'ils redoutaient. Tout avait été fait comme Selver l'avait dit. Tout s'était déroulé comme il l'avait annoncé. Les loges et de nombreuses demeures des umins avaient été brûlées, les vaisseaux volants étaient calcinés ou démolis, leurs armes étaient volées ou détruites ; et leurs femelles étaient mortes. Les feux s'éteignaient ; la nuit devenait très sombre, viciée par la fumée. Selver pouvait à peine voir ; il regarda vers l'est en se demandant si l'aube approchait. Agenouillé là dans la boue, il pensa : Voici maintenant le rêve, le mauvais rêve. Je pensais le tenir, mais c'est lui qui me tient.

Dans le rêve, les lèvres de Lyubov remuèrent un peu contre la paume de sa main ; Selver baissa les yeux et vit s'ouvrir ceux du mort. Ils reflétaient l'éclat des feux mourants. Au bout d'un moment, l'homme prononça le nom de Selver.

— Lyubov, pourquoi es-tu resté ici ? Je t'avais dit de ne pas demeurer en ville cette nuit.

C'est ainsi que Selver parla dans son rêve, d'une voix dure, comme s'il était fâché contre Lyubov.

— C'est toi le prisonnier ? » demanda faiblement Lyubov, sans relever la tête, mais d'un ton si normal que Selver sut pendant un instant que ce n'était pas le temps du rêve, mais le temps du monde, la nuit de la forêt. « Ou bien est-ce moi ?

— Aucun de nous, tous les deux, comment le saurais-je ? Tous les appareils et toutes les machines ont flambé. Toutes les femmes sont mortes. Nous avons laissé s'enfuir les hommes qui le pouvaient. Je leur ai dit de ne pas mettre le feu à ta maison, les livres ne seront pas abîmés. Pourquoi n'es-tu pas comme les autres, Lyubov ?

— Je suis comme eux. Un homme. Comme eux. Comme toi.

— Non. Tu es différent…

— Je suis comme eux. Et toi aussi. Écoute, Selver. Ne continue pas. Tu ne dois plus tuer d'autres hommes. Tu dois retourner… à toi-même… à tes racines.

— Quand ton peuple sera parti, le mauvais rêve cessera.

— *Maintenant* », dit Lyubov en essayant de redresser la tête, mais son dos était brisé.

Il leva les yeux vers Selver en ouvrant la bouche pour parler. Son regard s'éteignit et se tourna vers l'autre temps, ses lèvres demeurèrent entrouvertes, et muettes. L'air siffla un peu dans sa gorge.

Elles appelaient Selver, des voix lointaines et nombreuses, qui

l'appelaient sans cesse.

— Je ne peux pas rester avec toi, Lyubov ! s'exclama Selver en larmes, et comme il n'y eut pas de réponse, il se releva et tenta de s'enfuir.

Mais il ne pouvait avancer que très lentement dans les ténèbres du rêve, comme s'il se déplaçait dans l'eau. L'Esprit du Frêne marchait devant lui, plus grand que Lyubov ou que n'importe quel umin, grand comme un arbre, sans tourner vers lui son masque blanc. Et tout en s'éloignant, Selver s'adressa à Lyubov : « Nous y retournerons, dit-il. J'y retournerai. Maintenant. Nous y retournerons, maintenant, je te le promets, Lyubov ! »

Mais son ami, celui qui était gentil, qui lui avait sauvé la vie et trahissait son rêve, Lyubov, ne répondit pas. Il marchait quelque part dans la nuit, près de Selver, invisible, et silencieux comme la mort.

Un groupe de gens de Tuntar trouvèrent Selver en pleurs qui parlait tout seul en errant dans l'obscurité, terrassé par le rêve : ils l'emmenèrent avec eux en rentrant rapidement à Endtor.

Là-bas, dans la Loge de fortune – une tente dressée au bord de la rivière –, il resta pendant deux jours et deux nuits à délirer, désemparé, tandis que les Vieux Hommes le soignaient. Et durant tout ce temps, les gens ne cessaient de venir à Endtor et d'en repartir, de retourner au Lieu d'Eshsen que l'on avait appelé Central, y enterrant leurs morts et les morts étrangers : plus de trois cents des leurs, plus de sept cents des autres. Il y avait environ cinq cents umins enfermés dans l'enclos, la cage aux créates, qui n'avait pas été incendié, car il était à l'écart et vide au moment de l'attaque. Autant s'étaient échappés, certains avaient rejoint les camps de bûcherons situés tout au sud, qui n'avaient pas été attaqués ; on pourchassait ceux qui se cachaient encore, erraient dans la forêt ou dans les Terres Coupées. Certains étaient tués, car beaucoup parmi les jeunes chasseurs et chasseresses n'entendaient toujours que la voix de Selver qui disait *Tuez-les.* D'autres avaient laissé derrière eux la nuit de la tuerie comme s'il s'était agi d'un cauchemar, le mauvais rêve qui devait être compris de peur qu'il ne se répète ; et ceux-là, confrontés à un umin assoiffé, épuisé, tapi dans un bosquet, ne pouvaient pas le tuer. Alors, c'était peut-être lui qui les abattait. Il y avait des groupes de dix ou vingt umins, armés de haches et de pistolets, mais peu d'entre eux avaient encore des munitions ; ces groupes étaient traqués jusqu'à ce qu'un nombre suffisant de chasseurs soient cachés dans la forêt environnante, puis ils étaient assaillis, ligotés, et ramenés à Eshsen. Ils furent tous capturés en deux ou trois jours, car les gens de la forêt pullulaient dans cette partie de Sornol, et il n'y avait jamais eu, de mémoire d'homme, la moitié ou le dixième d'un aussi grand nombre de gens réunis dans un seul endroit ; certains arrivaient encore des

villes lointaines et des différentes Terres, d'autres retournaient déjà chez eux. Les umins capturés étaient parqués avec les autres dans l'enclos, bien qu'il fût surpeuplé et que les huttes fussent trop petites pour eux. On leur donnait de l'eau et deux repas par jour, et ils étaient gardés en permanence par plusieurs centaines de chasseurs armés.

Dans l'après-midi qui suivit la Nuit d'Eshsen, un vaisseau aérien arriva de l'est en crachotant et vola très bas comme s'il voulait se poser, puis remonta brusquement à la manière d'un oiseau de proie qui vient de rater sa cible, et tournoya au-dessus du terrain d'atterrissage dévasté, de la ville incendiée, des Terres Coupées. Reswan avait veillé à ce que les radios fussent détruites, et c'était peut-être le silence de ces radios qui avait attiré ce vaisseau de Kushil ou de Rieshwel, où les umins avaient établi trois petites villes. Les prisonniers de l'enclos se précipitèrent hors des cabanes et lancèrent des cris en direction de l'appareil à chaque fois qu'il passait au-dessus d'eux avec fracas, et il lâcha dans l'enclos un objet attaché à un petit parachute ; finalement, il s'éloigna bruyamment dans le ciel.

Il restait maintenant quatre de ces vaisseaux ailés sur Athshe, trois à Kushil et un à Rieshwel, tous d'un petit modèle pouvant transporter quatre hommes ; ils étaient également équipés de mitrailleuses et de lance-flammes, et ils tracassaient beaucoup Reswan et les autres, alors que Selver ne leur était d'aucun secours, parcourant les chemins secrets de l'autre temps.

Il s'éveilla au temps du monde le troisième jour, maigre, hébété, affamé, silencieux. Après s'être baigné dans le fleuve et avoir mangé, il écouta Reswan, la chef de Berre et les autres qui avaient été choisis comme chefs. Ils lui racontèrent ce qui s'était passé dans le temps du monde pendant qu'il dormait. Quand il les eut tous entendus, il les regarda et ils virent le dieu qui était en lui. Dans la crise de dégoût et de peur qui avait suivi la Nuit d'Eshsen, certains d'entre eux en étaient venus à douter. Leurs rêves étaient agités, pleins de sang et de feu ; ils étaient entourés toute la journée par des étrangers, des gens qui venaient de tous les coins des forêts, des centaines, des milliers de personnes, toutes rassemblées ici comme des vautours devant une charogne, ne se connaissant pas les unes les autres ; et il leur semblait, aurait-on dit, que la fin des choses était advenue, et que rien ne serait plus jamais comme avant, ou plus jamais normal. Mais la présence de Selver leur rappela leur intention ; leur angoisse s'apaisa et ils attendirent qu'il prenne la parole.

— La tuerie est finie, dit-il. Assurez-vous que tout le monde le sache. (Son regard passa sur eux.) Je dois parler avec ceux de l'enclos. Qui les commande ?

— Dindon, Danseur, Larmoyant, répondit Reswan l'ex-esclave.

— Dindon est vivant ? Bien. Aide-moi à me lever, Greda, mes os

sont des anguilles…

Après être resté debout un instant, il se sentit plus fort, et une heure plus tard il se mit en route pour Eshsen, à deux heures de marche d'Endtor.

Quand ils arrivèrent, Reswan dressa une échelle contre le mur de la palissade et brailla dans le jargon appris aux esclaves :

— Dongh venir à la porte, allez-vite !

En bas, dans les chemins qui passaient entre les petits baraquements de ciment, quelques umins crièrent en lui lançant des mottes de boue. Il se baissa, et attendit.

Le vieux colonel ne se montra pas, mais Gosse, qu'ils appelaient Larmoyant, sortit en boitillant d'une cabane et appela Reswan :

— Le colonel Dongh est malade, il ne peut pas venir.

— Malade comment ?

— Le ventre, maladie de l'eau. Vouloir quoi ?

— Parler – Mon Dieu, ajouta Reswan dans sa propre langue en baissant les yeux vers Selver, le Dindon se cache, tu veux parler à Larmoyant ?

— D'accord.

— Surveillez cette porte, les archers ! – Venir porte, Monsieur Gosse, allez-vite !

La porte s'ouvrit juste assez largement et longtemps pour que Gosse se faufile au-dehors. Il resta devant, tout seul, face au groupe qui entourait Selver. Il se tenait une jambe, blessée durant la Nuit d'Eshsen, et portait un pyjama déchiré, souillé de boue et trempé par la pluie. Ses cheveux grisonnants retombaient en guirlandes plates autour de ses oreilles et sur son front. Deux fois plus grand que ceux qui l'avaient capturé, il se tenait très raide, et son regard les fixait avec une détresse courageuse et courroucée.

— Vouloir quoi ?

— Nous devons discuter, monsieur Gosse, répondit Selver, à qui Lyubov avait enseigné un anglais correct. Je suis Selver, du Frêne d'Eshreth. Je suis l'ami de Lyubov.

— Oui, je vous connais. Qu'avez-vous à dire ?

— J'ai à dire que la tuerie est terminée, si cela peut constituer une promesse que respecteront votre peuple et le mien. Vous pouvez tous sortir, à condition de rassembler vos gens des camps de déboisement de Sornol Sud, de Kushil et de Rieshwel, et de les maintenir tous ici. Vous pouvez vivre ici dans les endroits où la forêt est morte, et où vous faites pousser vos herbes de semence. Il ne doit plus y avoir de défrichements.

Le visage de Gosse s'était animé :

— Les camps n'ont pas été attaqués ?

— Non.

Gosse ne dit rien.

Selver le dévisagea, et reprit alors :

— Je pense qu'il y a moins de deux mille personnes de votre espèce encore en vie dans le monde. Vos femmes sont toutes mortes. Il y a encore des armes dans les autres camps ; vous pourriez tuer beaucoup d'entre nous. Mais nous possédons quelques-unes de vos armes. Et vous ne pourriez pas nous tuer tous. Je suppose que vous le savez, et que c'est la raison pour laquelle vous n'avez pas essayé de vous faire apporter des lance-flammes par les vaisseaux volants, ni de tuer les gardes et de vous échapper. Cela ne servirait à rien ; nous sommes vraiment trop nombreux. La meilleure solution est de nous faire cette promesse, et vous pourrez alors attendre sans danger la venue d'un de vos Grands Vaisseaux, et vous pourrez quitter le monde. Ce sera dans trois ans, je crois.

— Oui, dans trois années locales… Comment le savez-vous ?

— Mais les esclaves ont des oreilles, monsieur Gosse.

Gosse le fixa enfin droit dans les yeux. Puis détourna son regard, se trémoussa, s'efforça de soulager sa jambe. Ses yeux revinrent se poser sur Selver, puis s'éloignèrent de nouveau.

— Nous avions déjà « promis » de ne faire de mal à aucun d'entre vous. C'est pourquoi nous avions renvoyé les travailleurs chez eux. Cela n'a servi à rien, vous n'avez pas écouté…

— Cette promesse ne nous a pas été faite.

— Comment conclure un accord ou un traité avec des gens qui n'ont pas de gouvernement ni d'autorité centrale ?

— Je ne sais pas. Je ne suis pas certain que vous sachiez ce qu'est une promesse. Celle-ci a vite été violée.

— Que voulez-vous dire ? Par qui, comment ?

— À Rieshwel, en Nouvelle Java. Il y a quatorze jours. Une ville a été incendiée et ses habitants ont été tués par des umins du Camp de Rieshwel.

— C'est un mensonge. Nous avons été sans cesse en contact radio avec la Nouvelle Java jusqu'au moment du massacre. Personne ne tuait les indigènes là-bas, ni ailleurs.

— Vous dites la vérité que vous connaissez, répondit Selver, et moi celle que je connais. J'admets votre ignorance des tueries de Rieshwel ; mais vous devez admettre mes dires si je vous affirme qu'elles ont eu lieu. La proposition demeure : cette promesse doit nous être faite directement, et elle doit être tenue. Vous voudrez bien parler de ces choses avec le colonel Dongh et les autres.

Gosse fit mine de rentrer dans l'enclos, puis se retourna et demanda de sa voix rauque et profonde :

— Qui êtes-vous, Selver ? Est-ce que… c'est vous qui avez organisé l'attaque ? Qui les avez conduits ?

— Oui, c'est moi.

— Alors que tout ce sang retombe sur votre tête, dit Gosse, et il ajouta brusquement d'un ton féroce : Celui de Lyubov aussi, vous savez. Il est mort… votre « ami Lyubov ».

Selver ne comprit pas l'expression. Il avait appris le meurtre, mais il connaissait peu de chose de la culpabilité, à part le mot. Ses yeux se fixèrent un moment sur le regard pâle et furieux de Gosse, et il ressentit la peur. Il s'efforça de la repousser en fermant les yeux un instant. Finalement, il déclara :

— Lyubov est mon ami, donc il n'est pas mort.

— Vous êtes des enfants, dit Gosse d'une voix haineuse. Des enfants, des sauvages. Vous n'avez pas la moindre conception de la réalité. Ce n'est pas un rêve, c'est réel ! Vous avez tué Lyubov. Il est mort. Vous avez tué les femmes – les *femmes* – vous les avez brûlées vives, vous les avez abattues comme des animaux !

— Aurions-nous dû les laisser en vie ? » demanda Selver avec une véhémence égale à celle de Gosse, mais d'une voix douce et légèrement chantante. « Pour que vous puissiez vous reproduire comme des insectes dans la carcasse du monde ? Pour nous envahir ? Nous les avons tuées pour vous stériliser. Je sais ce qu'est un réaliste, monsieur Gosse. Lyubov et moi avons parlé de ces mots. Un réaliste est un homme qui connaît à la fois le monde et ses propres rêves. Vous n'êtes pas des gens sensés, il n'y a pas un seul homme, sur le millier que vous êtes, qui sache comment rêver. Pas même Lyubov, et c'était le meilleur d'entre vous. Vous dormez, vous vous réveillez et vous oubliez vos rêves, vous dormez encore, et vous vous réveillez encore, et vous passez ainsi toute votre vie, et vous pensez que c'est l'existence, la vie, la réalité ! Vous n'êtes pas des enfants, vous êtes des hommes adultes, mais fous. Et c'est pour cela que nous avons dû vous tuer, pour ne pas devenir fous comme vous. Rentrez maintenant, et parlez de votre réalité avec les autres fous. Parlez-en longtemps, et bien ! »

Les gardes ouvrirent la porte, menaçant de leurs épieux les umins rassemblés à l'intérieur ; Gosse retourna dans l'enclos, arquant ses grandes épaules comme s'il voulait se protéger de la pluie.

Selver était très fatigué. La chef de Berre et une autre femme s'approchèrent de lui et l'accompagnèrent, ses bras entouraient leurs épaules afin qu'il ne tombe pas au cas où il trébucherait. La jeune chasseresse Greda, une cousine de son Arbre, lui lança une plaisanterie et Selver lui répondit en gloussant avec insouciance. Le retour vers Endtor sembla durer des jours.

Il était trop épuisé pour manger. Il but un peu de bouillon chaud et s'allongea près du Feu des Hommes. Endtor n'était pas une ville mais un simple camp établi près du grand fleuve, un lieu de pêche

favori pour toutes les cités qui se trouvaient autrefois dans la forêt environnante, avant l'arrivée des umins. Il n'y avait pas de Loge. Deux foyers ronds en pierre noire et une longue rive herbeuse sur laquelle on pouvait installer des tentes de cuir et de joncs tressés, voilà ce qu'était Endtor. À Endtor, le fleuve Menend, le principal fleuve de Sornol, murmurait toujours, dans le monde et dans les rêves.

Il y avait beaucoup de vieux hommes autour du foyer, certains qu'il avait connus à Broter et à Tuntar, ou à Eshreth, sa ville natale maintenant détruite, d'autres qu'il ne connaissait pas ; il pouvait voir dans leurs yeux et leurs gestes, et entendre dans leurs voix, qu'il s'agissait de Grands Rêveurs ; des rêveurs peut-être plus nombreux qu'il n'y en avait jamais eu rassemblés en un seul endroit. Allongé de tout son long, il redressa sa tête appuyée sur ses deux mains, et dit en regardant le feu :

— J'ai dit que les umins étaient fous. Suis-je fou moi-même ?

— Tu ne sais pas distinguer un temps de l'autre, répondit le vieux Tubab en déposant une bûche de pin dans le feu, parce que tu n'as pas assez rêvé depuis trop longtemps, endormi ou éveillé. Le prix d'une telle attitude est long à payer.

— Les poisons que prennent les umins font à peu près le même effet que le manque de sommeil et de rêve, dit Heben, qui avait été esclave à Central et au Camp Smith. Les umins s'empoisonnent eux-mêmes pour rêver. J'ai vu en eux le regard du rêveur, après qu'ils en eurent pris. Mais ils ne pouvaient pas appeler les rêves, ni les contrôler, ni les relier, ni les modeler, ni les arrêter ; ils étaient entraînés, dominés. Ils ne savaient absolument pas ce qu'il y avait en eux. C'est la même chose pour un homme qui n'a pas rêvé pendant plusieurs jours. Même si c'est le plus sage de sa Loge, il sera quand même fou bien longtemps après, de temps en temps, ici et là. Il sera entraîné, enchaîné. Il ne se comprendra plus lui-même. »

Un très vieil homme à l'accent de Sornol Sud posa sa main sur l'épaule de Selver pour le caresser, et déclara :

— Mon cher jeune dieu, tu as besoin de chanter, cela te ferait du bien.

— Je ne peux pas. Chante pour moi.

Le vieillard chanta ; les autres se joignirent à lui, de leurs voix hautes et ténues, presque un susurrement, comme celui du vent qui souffle dans les roseaux d'Endtor. Ils chantèrent une des chansons du Frêne, parlant des délicates feuilles fendues qui deviennent jaunes en automne, quand les baies deviennent rouges, puis une nuit le premier frimas les couvre d'argent.

Pendant que Selver écoutait la chanson du Frêne, Lyubov s'allongea près de lui. Une fois étendu, il ne paraissait plus aussi monstrueusement grand, et ses membres ne semblaient plus aussi

épais. Il y avait derrière lui le bâtiment calciné, à demi écroulé, noir sur fond de nuit étoilée. « Je suis comme toi », dit-il, sans regarder Selver, avec cette voix du rêve qui essaie de dévoiler son propre mensonge. Le cœur de Selver était lourd de chagrin pour son ami. « J'ai mal à la tête », déclara Lyubov de sa propre voix, en se frottant la base du cou comme il le faisait toujours et, à cet instant, Selver tendit la main pour le toucher, le consoler. Mais il n'était qu'ombre et reflet dans le temps du monde, et les vieillards chantaient la chanson du Frêne, parlant des petites fleurs blanches qui apparaissent au printemps sur les branches noires, parmi les feuilles fendues.

Le lendemain, les umins emprisonnés dans l'enclos envoyèrent chercher Selver. Il se rendit à Eshsen dans l'après-midi, et les rencontra hors de l'enclos, sous les branches d'un chêne, car tous les compagnons de Selver se sentaient légèrement mal à l'aise sous le ciel nu. Eshsen avait été un bois de chênes ; celui-ci était le plus grand des quelques arbres épargnés par les colons. Il se trouvait sur la grande pente située derrière le bungalow de Lyubov, une des six ou huit maisons ayant traversé la nuit de l'incendie sans dommage. Sous le chêne, en compagnie de Selver, se trouvaient Reswan, la chef de Berre, Greda de Cadast, et d'autres qui voulaient assister aux pourparlers, environ une douzaine en tout. De nombreux archers montaient la garde, craignant que les umins ne possèdent des armes dissimulées, mais ils restaient assis derrière des buissons ou des tas de débris laissés par l'incendie, pour ne pas donner l'impression que la discussion s'effectuait sous la menace. Il y avait Gosse et le colonel Dongh, ainsi que trois des umins appelés officiers et deux du camp de déboisement, et les anciens esclaves retinrent leur souffle en voyant l'un d'eux, Benton, qui avait l'habitude de punir les « créates paresseux » en les castrant publiquement.

Le colonel paraissait maigre, et sa peau normalement jaune-brun était d'un jaune-gris terreux ; sa maladie n'avait pas été une comédie.

— La première chose, déclara-t-il quand ils furent tous là, les umins débout, les compagnons de Selver accroupis ou assis sur le tapis de feuilles de chêne humide et mou, la première chose est que je veux tout d'abord obtenir une définition correcte de ce que signifient très précisément vos termes et de ce qu'ils signifient en termes de garantie de sécurité pour le personnel qui se trouve ici sous mon commandement.

Il y eut un silence.

— Vous comprenez l'anglais, n'est-ce pas, certains d'entre vous ?

— Oui. Je ne comprends pas votre question, monsieur Dongh.

— Colonel Dongh, je vous prie !

— Alors, appelez-moi colonel Selver, je vous prie.

Il y avait une note chantante dans la voix de Selver ; il se leva,

prêt à soutenir l'épreuve, des mélodies couraient dans son esprit comme des rivières.

Mais le vieil umin resta simplement là, immobile, énorme et lourd, irrité mais sans vouloir relever le défi.

— Je ne suis pas venu ici pour me faire insulter par de petits humanoïdes, dit-il, les lèvres tremblantes.

Il était vieux, dérouté, humilié. Selver oublia tout désir de triomphe. Il n'y avait pas plus de triomphe dans le monde, seulement la mort. Il se rassit.

— Je ne voulais pas vous insulter, colonel Dongh, dit-il d'une voix résignée. Voulez-vous répéter votre question, je vous prie ?

— Je veux connaître vos conditions, ensuite vous écouterez les nôtres, c'est tout.

Selver répéta ce qu'il avait dit à Gosse.

Dongh l'écouta avec une visible impatience.

— D'accord. Mais vous ne vous rendez certainement pas compte que, dans l'enclos, nous disposons depuis trois jours d'une radio en état de marche. (Selver le savait, car Reswan avait vérifié que l'objet lâché par l'hélicoptère n'était pas une arme ; les gardes lui avaient dit qu'il s'agissait d'une radio, et il l'avait laissée aux umins. Selver se contenta de hocher la tête.) Nous sommes donc en contact permanent avec les trois camps extérieurs, les deux de l'île King et celui de la Nouvelle Java, et si nous avions voulu tenter de nous échapper de cette prison, nous n'aurions eu aucune peine à le faire, avec les hélicoptères pour nous parachuter des armes et couvrir nos mouvements avec leurs armements, un simple lance-flammes nous aurait permis de sortir de l'enclos et, en cas de besoin, ils ont également des bombes qui peuvent détruire cette région tout entière. Vous n'avez pas vu les effets de ces bombes, évidemment.

— Si vous aviez quitté l'enclos, où seriez-vous allés ?

— Le fait est, sans introduire dans ceci le moindre facteur erroné ou hors de propos, que vos forces sont très supérieures en nombre, mais nous disposons de quatre hélicoptères dans les camps, et il est inutile de tenter de les mettre hors de combat, car ils sont maintenant surveillés jour et nuit par des gardes fortement armés, ainsi que toutes les armes lourdes, et la froide réalité de la situation est que nous pouvons déclarer la partie nulle et discuter en position d'égalité réciproque. Bien sûr, c'est une situation temporaire. Si cela s'avère nécessaire, nous pouvons maintenir une action de police défensive pour éviter une guerre totale. De plus, nous avons derrière nous toute la puissance du feu de la Flotte Interstellaire Terrienne, qui pourrait balayer du ciel votre planète entière. Mais vous ne pouvez pas saisir tout cela, c'est pourquoi je vous dis, aussi carrément et simplement que je le peux, que nous sommes disposés à discuter avec vous, pour

l'instant, sur la base d'un rapport d'égalité.

La patience de Selver était courte ; il savait que son mauvais caractère était un symptôme de la dégradation de son état mental, mais il ne pouvait plus le contrôler.

— Alors, allez-y !

— Eh bien, je tiens d'abord à ce qu'il soit bien entendu que dès que nous avons eu la radio, nous avons dit aux hommes des autres camps de ne pas nous apporter d'armes ni de tenter de nous porter le moindre secours aérien, et que les représailles étaient strictement interdites…

— C'était prudent. Quoi d'autre ?

Le colonel allait répliquer d'un ton irrité, mais s'arrêta ; il devint très pâle.

— N'y a-t-il rien pour s'asseoir ? demanda-t-il.

Selver contourna le groupe d'umins, remonta la pente, pénétra dans le bungalow deux-pièces vide et prit la chaise de bureau repliable. Avant de quitter la pièce silencieuse, il se pencha pour poser sa joue sur le bois blanc et éraflé du bureau, là où Lyubov se tenait toujours lorsqu'il travaillait seul ou en compagnie de Selver ; quelques-uns de ses papiers se trouvaient là ; Selver les toucha légèrement. Il emporta la chaise et la posa sur la terre humide pour que Dongh pût s'asseoir. Le vieillard s'assit en se mordant les lèvres, fermant à demi ses yeux en amande sous l'effet de la douleur.

— Monsieur Gosse, peut-être pourriez-vous parler pour le colonel, dit Selver. Il n'est pas bien.

— Je parlerai, fit Benton en s'avançant, mais Dongh secoua la tête en murmurant : « Gosse. »

Maintenant que le colonel était plutôt un auditeur qu'un interlocuteur, la discussion se poursuivit plus facilement. Les umins acceptaient les conditions de Selver. Avec une promesse de paix mutuelle, ils abandonneraient tous leurs avant-postes et ne vivraient que dans une seule région, celle qu'ils avaient déboisée en Moyen-Sornol : environ quatre mille cinq cents kilomètres carrés de terrain nivelé, bien arrosé. Ils s'engagèrent à ne pas entrer dans la forêt ; les gens de la forêt s'engagèrent à ne pas pénétrer sur les Terres Coupées.

Les quatre vaisseaux aériens furent l'objet d'une petite dispute. Les umins affirmaient qu'ils avaient besoin de ramener à Sornol leurs hommes qui se trouvaient sur les autres îles. Comme les appareils ne transportaient que quatre personnes et que chaque voyage prendrait plusieurs heures, Selver se dit que les umins pourraient rentrer plus vite à Eshsen en marchant, et il leur offrit de leur faire traverser le détroit par bacs ; mais il apparut que les umins ne marchaient jamais très loin. Bon, ils pouvaient conserver les puces pour ce qu'ils appelaient le « Pont Aérien ». Mais ils devraient ensuite les détruire.

Refus. Colère. Ils préféraient protéger leurs machines que leurs corps. Selver abandonna, disant qu'ils pouvaient garder les puces s'ils ne les utilisaient que pour survoler les Terres Coupées, et si les armes de bord étaient détruites. Ils discutèrent sur ce point, mais entre eux, tandis que Selver attendait, répétant de temps en temps les termes de ses conditions, car il ne voulait pas céder sur ce sujet.

— Où est la différence, Benton, dit finalement le colonel, furieux et tremblant, ne voyez-vous pas qu'il est impossible d'utiliser ces sacrées armes ? Il y a trois millions de ces étrangers disséminés sur toutes ces foutues îles, toutes recouvertes par les arbres et les broussailles, pas de villes, pas de systèmes de communication vitaux, pas de contrôle centralisé. On ne peut pas supprimer avec des bombes une structure de type guérilla, c'est prouvé ; en fait, la région du monde où je suis né moi-même l'a prouvé durant près de trente années en résistant à des superpuissances, l'une après l'autre, au cours du vingtième siècle. Et nous ne sommes pas en état de le faire tant qu'un astronef ne viendra pas affirmer notre supériorité. Laissons tomber les gros trucs, si nous pouvons au moins garder nos armes blanches pour chasser et nous défendre !

Il était leur Vieil Homme, et son opinion prévalut finalement, comme cela se serait passé dans une Loge des Hommes. Benton prit une mine renfrognée. Gosse se mit à parler de ce qui arriverait si la trêve était violée, mais Selver l'arrêta.

— Vous parlez de possibilités, nous n'en avons pas encore fini avec les certitudes. Votre Grand Vaisseau doit revenir dans trois ans, ce qui fait trois ans et demi de votre temps. Vous êtes libres jusqu'à ce moment. Ce ne sera pas très dur pour vous. Nous n'emporterons plus rien de Centralville, à part quelques articles de Lyubov que je désire conserver. Il vous reste encore la plupart de vos outils servant à déboiser et à retourner la terre ; si vous avez besoin d'autres outils, les mines de fer de Peldel se trouvent dans votre territoire. Je pense que tout est clair. Il nous reste à savoir une chose : quand ce vaisseau reviendra, que chercheront-ils à faire de vous, et de nous ?

— Nous n'en savons rien, répondit Gosse.

Dongh ergota :

— Si vous n'aviez pas commencé par détruire l'appareil de communication par ansible, nous pourrions recevoir des informations immédiates sur ce sujet, et nos rapports influenceraient bien sûr les décisions qui peuvent être prises à propos d'un règlement définitif concernant le statut de cette planète, décisions que nous pourrions alors espérer exécuter avant que le vaisseau ne revienne de Prestno. Mais étant donné cette destruction gratuite due au fait que vous ignorez vos propres intérêts, il ne nous reste même plus une radio à part celle qui transmet à quelques centaines de miles.

— Qu'est-ce que c'est, cet ansible ?

Ce mot avait déjà été prononcé plus tôt durant cette conversation ; Selver ne l'avait encore jamais entendu.

— Un ACI, répondit le colonel d'un air sombre.

— Une sorte de radio, déclara Gosse avec arrogance. Elle nous met en contact instantané avec notre monde natal.

— Sans avoir besoin d'attendre vingt-sept ans ?

— Exact. Absolument exact. Lyubov vous a enseigné beaucoup de choses, pas vrai ?

— Tu parles, dit Benton. C'était le petit copain vert de Lyubov. Il a retenu tout ce qui valait le coup, et même un peu plus. Comme tous les points de sabotage, et les endroits où seraient postés les gardes, et comment pénétrer dans le dépôt d'armes. Ils ont dû rester en contact jusqu'au moment du massacre.

Gosse parut mal à l'aise.

— Raj est mort. Cela n'a plus d'importance, maintenant, Benton. Nous devons établir…

— Tentez-vous d'insinuer que le capitaine Lyubov a pu se livrer d'une manière quelconque à des activités que nous pourrions considérer comme une trahison envers la Colonie, Benton ? demanda Dongh d'un air furieux en pressant ses mains contre son ventre. Il n'y avait pas d'espions ni de traîtres dans mon équipe, elle a été véritablement triée sur le volet avant même notre départ de Terra et je connais le genre d'hommes auxquels j'ai affaire.

— Je n'insinue rien, Colonel. Je dis simplement que c'est Lyubov qui a poussé les créates, et que si les ordres n'avaient pas été modifiés après l'arrivée de ce vaisseau de la Flotte, ça ne se serait jamais produit.

Gosse et Dongh se mirent à parler en même temps.

— Vous êtes très malade, fit remarquer Selver, qui se leva en s'époussetant, car les feuilles de chêne brunes et humides s'accrochaient à sa courte fourrure comme à de la soie. Je suis désolé que nous ayons dû vous garder dans l'enclos à créates, ce n'est pas un bon endroit pour l'esprit. Veuillez faire venir vos hommes des camps. Quand ils seront tous ici et que les armes auront été détruites, que la promesse aura été prononcée par nous tous, nous vous laisserons tranquilles. Les portes de l'enclos seront ouvertes aujourd'hui même, dès que je serai parti. Y a-t-il autre chose à dire ?

Aucun d'eux n'ajouta quoi que ce soit. Ils baissèrent les yeux vers lui. Sept grands hommes, à la peau jaune ou brune, sans poils, couverts de vêtements, les yeux sombres, le visage lugubre ; douze petits hommes verts ou brun-vert, couverts de fourrure, avec des grands yeux de créature semi-nocturnes, des visages rêveurs ; entre les deux groupes, Selver, le traducteur, frêle, défiguré, tenant toutes leurs

destinées dans ses mains vides. La pluie se mit à tomber doucement sur la terre brune qui les entourait.

— Alors adieu, dit Selver, et il emmena ses compagnons.

— Ils ne sont pas si stupides, déclara la chef de Berre qui accompagnait Selver jusqu'à Endtor. Je pensais que de tels géants seraient stupides, mais ils ont compris que tu es un dieu, je l'ai vu sur leurs visages à la fin de la discussion. Comme tu parles bien ce charabia ! Ils sont vraiment laids, tu crois que même leurs bébés n'ont pas de poils ?

— J'espère que nous ne le saurons jamais.

— Beuh, imaginer qu'on puisse allaiter un enfant qui n'est pas poilu. C'est comme vouloir donner le sein à un poisson.

— Ils sont tous fous, dit le vieux Tubab, qui paraissait très déprimé. Lyubov n'était pas comme ça quand il venait à Tuntar. Il était ignorant, mais sensé. Mais ceux-là, ils se disputent, ils se moquent du vieil homme, et ils se détestent les uns les autres, comme ça, et il contorsionna son visage fourré de gris pour imiter les expressions des Terriens, dont bien sûr il n'avait pu suivre les paroles.

— C'est ce que tu leur as dit, Selver, qu'ils étaient fous ?

— Je leur ai dit qu'ils étaient malades. Mais enfin, ils ont été vaincus, et blessés, et enfermés dans cette cage de pierre. Après un tel traitement, n'importe qui serait malade et aurait besoin d'être soigné.

— Qui pourrait les soigner, dit la chef de Berre, leurs femmes sont toutes mortes. Dommage pour eux. Pauvres monstres – ce sont de grandes araignées nues, beuh !

— Ce sont des hommes, des hommes, comme nous, des hommes, répliqua Selver d'une voix aiguë et tranchante comme un couteau.

— Oh, mon cher seigneur dieu, je le sais, je voulais seulement dire qu'ils *ressemblaient* à des araignées, répondit la vieille femme en lui caressant la joue. Écoutez, vous autres, Selver est épuisé par tous ces allers et retours entre Endtor et Eshsen, asseyons-nous ici pour nous reposer un peu.

— Pas ici, dit Selver.

Ils se trouvaient encore dans les Terres Coupées, parmi les souches et les pentes herbues, directement sous le ciel.

— Quand nous serons sous les arbres…

Il trébucha, et ceux qui n'étaient pas des dieux l'aidèrent à marcher le long du chemin.

Sept

Davidson trouva une bonne utilisation du magnétophone du major Muhamed. Quelqu'un devait faire un enregistrement des événements qui se déroulaient sur la Nouvelle Tahiti, une histoire de la crucifixion de la Colonie Terrienne. Ainsi, quand les astronefs arriveraient de la Terre Mère, ils pourraient apprendre la vérité. Comme ça, les générations futures pourraient savoir à quel point les humains étaient capables de trahison, de folie et de lâcheté, et de courage face à l'adversité. Pendant ses moments libres – quelques instants seulement depuis qu'il avait pris le commandement – il enregistra toute l'histoire du Massacre du Camp Smith, et mit à jour les enregistrements concernant la Nouvelle Java, ainsi que King et Central, du mieux qu'il put en fonction du baratin hystérique et dénaturé qui constituait les seules nouvelles envoyées depuis le Q.G. de Central.

Personne ne saurait jamais ce qui s'était réellement passé là-bas, à part les créates, car les humains tentaient de couvrir leurs propres trahisons et leurs erreurs. Néanmoins, le canevas était clair. Une bande organisée de créates, menée par Selver, avait eu la possibilité de pénétrer dans l'Arsenal et dans les Hangars, et s'était servie de la dynamite, des grenades, des fusils et des lance-flammes pour détruire complètement la ville et abattre les humains. Il y avait eu des sabotages à l'intérieur, le fait que le Q.G. ait sauté le premier en était la preuve. Lyubov en était, bien sûr, et ses petits copains verts s'étaient montrés aussi reconnaissants qu'on pouvait s'y attendre, et ils lui avaient coupé la gorge comme aux autres. Du moins, Gosse et Benton affirmaient l'avoir vu mort le lendemain matin du massacre. Mais pouvait-on réellement croire un seul d'entre eux ? On pouvait penser que tous les humains encore en vie à Central cette nuit-là étaient plus ou moins des traîtres. Traîtres à leur race.

Ils affirmaient que toutes les femmes étaient mortes. C'était assez moche, mais le pire était qu'il n'y avait aucune raison de le croire. Il était facile aux créates de faire des prisonniers dans les bois, et rien ne devait être plus aisé que d'attraper une fille terrifiée s'enfuyant d'une ville en flammes. Et ces petits diables verts n'aimeraient-ils pas mettre la main sur une fille humaine pour faire des expériences sur elle ? Dieu seul savait combien il y avait encore de ces filles en vie dans les terriers à créates, attachée dans un de ces trous souterrains et puants, en train de se faire toucher, sentir, renverser et souiller par ces répugnants petits hommes-singes poilus. C'était impensable. Mais, bon Dieu, il faut parfois être capable d'imaginer l'impensable.

Une puce de King avait lancé aux prisonniers de Central un

émetteur-récepteur le lendemain du massacre, et Muhamed avait dès lors enregistré toutes ses conversations avec Central. La plus incroyable était un dialogue entre lui et le colonel Dongh. La première fois qu'il l'avait passée, Davidson avait arraché la bande de la bobine et l'avait brûlée. Maintenant, il aurait aimé l'avoir conservée, pour l'inclure dans le dossier comme preuve parfaite de la totale incompétence des chefs de camp de Central et de la Nouvelle Java. Il avait cédé à son emportement, et l'avait détruite. Mais comment pouvait-il rester assis là en écoutant les enregistrements du colonel et du major en train de discuter leur reddition totale aux créates, acceptant de ne pas tenter les moindres représailles, de ne pas se défendre, d'abandonner toutes leurs armes lourdes, de se presser tous ensemble sur un petit bout de terrain que les créates clôtureraient pour eux, comme une réserve concédée par leurs généreux vainqueurs, les petites bestioles vertes. C'était incroyable. Littéralement incroyable.

Sans doute le vieux Ding Dong et Mu ne trahissaient-ils pas volontairement. Ils étaient devenus dingues, tout simplement, ils avaient craqué. C'était cette foutue planète qui leur avait fait ça. Il fallait posséder une très forte personnalité pour la supporter. Il y avait quelque chose dans l'air, peut-être les pollens de tous ces arbres, agissant peut-être comme une sorte de drogue, qui rendait les humains ordinaires aussi stupides et désaxés que les créates. Alors, submergés comme ils l'étaient par le nombre des ennemis, ils étaient mûrs pour se faire balayer.

C'était dommage d'avoir dû éliminer Muhamed, mais il n'aurait jamais voulu accepter les plans de Davidson, c'était évident ; il était complètement foutu. Quiconque aurait écouté cet incroyable enregistrement l'aurait aussitôt reconnu. Mieux valait pour lui d'avoir été abattu avant de comprendre réellement ce qui se passait, et aucune honte ne s'attacherait à son nom, comme elle s'attacherait à celui de Dongh et à ceux des autres officiers encore en vie à Central.

Dongh n'était pas venu à la radio ces derniers temps. C'était généralement Juju Sereng, l'ingénieur. Davidson et Juju se voyaient souvent avant son départ pour Java, et il l'avait considéré comme son ami, mais on ne pouvait plus faire confiance à personne désormais. Et Juju était aussi un asiatiforme. C'était vraiment bizarre qu'ils aient été aussi nombreux à échapper au Massacre de Centralville ; de tous ceux auxquels il avait parlé, le seul non-asiate était Gosse. Ici, à Java, les cinquante-cinq hommes fidèles qui étaient restés après la réorganisation étaient des eurafs comme lui-même, quelques afros et afrasiens, mais pas un seul asiate pur. Le sang parle, après tout. On ne peut pas être complètement humain si l'on n'a pas dans les veines un peu de sang du Berceau de l'Humanité. Mais ça ne l'empêcherait pas

de sauver ces pauvres salauds jaunes de Central, cela aidait seulement à comprendre que leur moral se fût effondré à cause de la tension.

— Est-ce que tu ne peux pas te rendre compte du genre de problèmes que tu nous crées, Don ? avait demandé Juju Sereng de sa voix monocorde. Nous avons formellement établi une trêve avec les créates. Et la Terre nous a directement interdit de nous occuper des evis et de lancer des représailles. Et de toute façon, comment diable pourrions-nous lancer des représailles ? Maintenant, tous les gars de King et de Central Sud sont ici avec nous et nous sommes encore moins de deux mille, et combien êtes-vous sur Java, environ soixante-cinq, pas vrai ? Tu crois vraiment que deux mille hommes peuvent lutter contre trois millions d'ennemis intelligents, Don ?

— Juju, cinquante hommes peuvent le faire. C'est une question de volonté, d'habileté, et d'armement.

— Merde ! Mais nous avons conclu une trêve, Don. Et si elle est violée, c'en est fini de nous. C'est la seule chose qui nous permet encore de tenir. Quand le vaisseau reviendra de Prestno et verra ce qui s'est passé, peut-être décideront-ils de balayer les créates. On ne sait pas. Mais, selon toute apparence, les créates ont l'intention de respecter la trêve, c'était leur idée, après tout, et nous l'avons acceptée. Ils peuvent nous éliminer tous rien que par leur nombre, à n'importe quel moment, comme ils l'ont fait à Centralville. Ils étaient des milliers. Tu ne comprends pas ça, Don ?

— Écoute, Juju, bien sûr que je comprends. Si vous avez peur d'utiliser les trois puces qui vous restent, vous pourriez les envoyer ici, avec quelques gars qui voient les choses à notre façon. Si je dois vous libérer tout seul, quelques puces de plus ne seraient pas inutiles pour faire ce boulot.

— Tu ne vas pas nous libérer, tu vas nous incinérer, espèce de foutu crétin. Ramène tout de suite la dernière puce à Central : ce sont les ordres personnels que le colonel te donne en tant qu'Officier faisant fonction de chef de camp. Utilise-la pour ramener tes hommes ici ; douze voyages, cela ne te prendra pas plus de quatre journées locales. Maintenant obéis à ces ordres, et exécute-les.

Clic, terminé – ils avaient peur de discuter davantage avec lui.

Finalement, il craignit qu'ils n'envoient leurs trois puces pour bombarder ou mitrailler le camp de la Nouvelle Java ; car, techniquement, Davidson désobéissait aux ordres, et le vieux Dongh n'était pas très tolérant à l'égard des éléments indépendants. Il suffisait de voir comment il s'en était déjà pris à Davidson, à cause de cet insignifiant raid de représailles sur l'île Smith. L'initiative était punie. Ce qu'aimait Ding Dong, c'était la soumission, comme la plupart des officiers. Le danger d'une telle attitude est qu'elle peut amener l'officier lui-même à se soumettre. Davidson se rendit

finalement compte, avec un véritable choc, que les puces n'étaient pas une menace pour lui, parce que Dongh, Sereng, Gosse, et même Benton avaient *peur* de les envoyer. Les créates leur avaient ordonné de garder les puces à l'intérieur de la Réserve Humaine : et ils obéissaient.

Mon Dieu, cela le rendait malade. Il était temps d'agir. Il y avait maintenant près de deux semaines qu'ils se morfondaient ici. Son camp était bien défendu ; ils avaient renforcé la palissade et l'avaient consolidée pour qu'aucun de ces petits hommes-singes verts n'ait une chance de la franchir, et ce petit malin d'Aabi avait fabriqué des tas de mines artisanales très correctes et les avait semées tout autour de la palissade en formant une ceinture large d'une centaine de mètres. Il était temps maintenant de montrer aux créates qu'ils avaient pu vaincre les moutons de Central, mais que sur la Nouvelle Java ils auraient affaire à des hommes. Il fit décoller la puce et s'en servit pour guider un peloton d'infanterie composé d'une quinzaine d'hommes jusqu'à un terrier de créates situé au sud du camp. Il avait appris à repérer les choses depuis l'appareil ; c'étaient les vergers qui les trahissaient, des concentrations de certaines espèces d'arbres, bien qu'ils ne fussent pas plantés en ligne comme des humains l'auraient fait. C'était incroyable le nombre de terriers qu'on remarquait, une fois qu'on avait appris à les repérer. La forêt en était pleine. Le groupe d'attaque incendia le terrier à la main, et en revenant vers la base avec quelques-uns de ses gars, il en remarqua un autre, situé à moins de quatre kilomètres du camp. Sur celui-là, il lâcha une bombe, rien que pour y laisser clairement sa signature afin que chacun puisse la reconnaître. Juste une bombe incendiaire, pas une grosse, mais bon sang ! elle a fait sacrément voltiger cette fourrure verte. Elle laissa dans la forêt une grande clairière dont les bords brûlaient.

Ce serait bien entendu son arme principale quand viendrait le moment de lancer des représailles massives. Le feu de forêt. Il pouvait incendier une de ces îles tout entière, avec des bombes et du flambe lâchés de la puce. Il n'y avait plus qu'à attendre un mois ou deux, quand serait terminée la saison des pluies. Allait-il incendier King, ou Smith, ou Central ? King d'abord, peut-être, comme premier avertissement, puisqu'il n'y restait plus d'hommes. Puis Central s'ils ne rentraient pas dans le rang.

— Qu'est-ce que vous essayez de faire ? demanda une voix dans la radio, et cela le fit grimacer, le ton était tellement angoissé, comme une vieille femme qu'on dévaliserait. Savez-vous ce que vous faites, Davidson ?

— Ouais.

— Vous croyez que vous allez soumettre les créates ?

Ce n'était pas Juju, cette fois-ci, ce pouvait être cet enflé de

Gosse, ou n'importe lequel d'entre eux ; aucune différence ; ils bêlaient tous la même chose.

— Oui, c'est exact, répondit-il avec une légèreté ironique.

— Vous croyez que si vous continuez à brûler les villages, ils viendront se rendre à vous – tous les trois millions. C'est ça ?

— Peut-être.

— Écoutez, Davidson, ajouta au bout d'un moment la radio plaintive et bourdonnante ; ils utilisaient une quelconque installation de secours, puisqu'ils avaient perdu le gros transmetteur en même temps que le faux ansible, ce qui n'était pas une grosse perte. Écoutez, y a-t-il près de vous quelqu'un d'autre à qui nous pourrions parler ?

— Non ; ils sont tous très occupés. Dites, c'est vraiment très chouette ici, mais il nous manque le dessert, vous savez, des cocktails de fruits, des pêches, ce genre de merde. Quelques-uns des gars en ont vraiment envie. Nous avions droit à une cargaison de marijane quand vous avez été attaqués. Si on passe au-dessus de vous en puce, vous pourriez nous refiler quelques caisses de douceurs et d'herbe ?

Une pause.

— D'accord, envoyez-la.

— Magnifique. Préparez le truc dans un filet, et les gars pourront l'accrocher sans avoir besoin d'atterrir.

Il sourit.

Le transmetteur de Central émit quelques bruits, et d'un seul coup le vieux Dongh se trouva en ligne ; c'était la première fois qu'il parlait à Davidson. Portée par les petites ondes gémissantes, sa voix paraissait faible et haletante.

— Écoutez, Capitaine, je voudrais savoir si vous comprenez pleinement quelles formes d'actions vont m'obliger à prendre vos agissements à la Nouvelle Java, si vous continuez à désobéir à mes ordres. Je tente de vous raisonner comme un soldat loyal et raisonnable. Si je veux assurer la sécurité du personnel qui se trouve sous mon commandement à Central, je vais être mis en position d'être obligé de dire aux indigènes qui sont ici que nous ne pouvons plus assumer la moindre responsabilité envers vos agissements.

— C'est correct, Monsieur.

— Ce que je m'efforce de vous faire comprendre, c'est que cela signifie que nous allons être mis en position de devoir leur dire que nous ne pouvons plus vous empêcher de violer la trêve sur la Nouvelle Java. Votre personnel est de soixante-six hommes, n'est-ce pas, eh bien je veux que ces hommes soient sains et saufs à Central, avec nous, pour attendre l'arrivée du *Shackleton* et pour que nous puissions nous occuper tous ensemble de la Colonie. Vous effectuez une opération suicide, et je suis responsable des hommes qui se trouvent avec vous.

— Non, vous ne l'êtes pas, Monsieur. C'est moi qui suis responsable. Contentez-vous de vous reposer. Seulement, quand vous verrez brûler la jungle, dépêchez-vous de vous placer au milieu d'une Bande, parce que nous ne voulons pas faire rôtir les copains avec les créates.

— Maintenant écoutez, Davidson, je vous ordonne de passer tout de suite votre commandement au lieutenant Temba et de venir ici me faire votre rapport », dit la voix plaintive et lointaine, et Davidson éteignit la radio d'un coup sec, écœuré.

Ils étaient tous dingues, ils jouaient à être encore des soldats, complètement à l'écart de la réalité. En vérité, il y avait très peu d'hommes capables d'affronter la réalité quand les choses devenaient sérieuses.

Comme il s'y attendait, les créates de la région ne firent absolument rien pour s'opposer à ses raids contre les terriers. La seule manière de les tenir, comme il le savait depuis le début, c'était de les terroriser sans jamais leur laisser de répit. Si vous agissiez de la sorte, ils savaient qui était le chef, et ils se soumettaient. Un bon nombre des villages qui se trouvaient dans un rayon de trente kilomètres étaient maintenant désertés avant qu'il ne les atteigne, mais il continuait d'envoyer de temps en temps ses hommes pour les brûler.

Les gars devenaient plutôt nerveux. Il avait continué de les faire déboiser, puisque quarante-huit des cinquante-cinq survivants fidèles étaient en fait des bûcherons. Ils savaient cependant que les robo-cargos de la Terre ne descendraient pas pour charger les troncs, mais se contenteraient de tourner en orbite en attendant le signal qui ne viendrait pas. À quoi bon couper des arbres pour le plaisir ; c'était un travail pénible. Autant les brûler. Il fit s'entraîner les hommes en groupes afin de développer les techniques incendiaires. Il pleuvait encore trop pour qu'ils puissent faire grand-chose, mais cela leur occupait l'esprit. Si seulement il avait pu disposer des trois autres puces, il aurait été vraiment capable de lancer des attaques éclair. Il envisagea un raid sur Central pour libérer les puces, mais ne mentionna même pas cette idée à Aabi et Temba, ses meilleurs hommes. Certains des gars auraient la frousse à l'idée d'effectuer un raid armé sur leur propre Q.G. Ils ne cessaient pas de parler du moment où « nous retrouverons les autres ». Ils ne savaient pas que ces autres les avaient abandonnés, les avaient trahis, avaient vendu leurs peaux aux créates. Il ne leur parla pas de ça, ils n'auraient pas pu le supporter.

Un jour, lui, Aabi, Temba et un autre homme sain et robuste prendraient la puce, puis trois d'entre eux sauteraient, armés de mitraillettes, s'empareraient chacun d'une puce, et rentreraient à la maison, bonjour, nous revoilà. Avec quatre jolis batteurs à œufs pour

battre les œufs. On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs. Davidson se mit à rire à haute voix dans l'obscurité de son bungalow. Il garda encore ce plan secret, car ça l'amusait beaucoup d'y penser.

Au bout de deux semaines, ils avaient très efficacement nettoyé les terriers de créates accessibles à pied, et la forêt environnante était bien propre. Plus de vermines. Plus un filet de fumée au-dessus des arbres. Personne ne sautait plus des buissons pour s'affaler sur le sol, les yeux fermés, en attendant qu'on le piétine. Plus de petits hommes verts. Rien qu'un fouillis d'arbres et quelques zones brûlées. L'ennui commençait vraiment à rendre les gars nerveux ; il était temps de lancer le raid sur les autres puces. Une nuit, il dévoila son plan à Aabi, Temba et Post.

Ils restèrent silencieux pendant une minute, puis Aabi demanda :

— Et le carburant, Capitaine ?

— Nous en avons assez.

— Pas pour quatre puces ; ça ne tiendra pas une semaine.

— Vous voulez dire qu'il reste seulement une réserve d'un mois pour cette puce-là ?

Aabi hocha la tête.

— Eh bien alors, nous allons devoir nous emparer d'un peu de carburant, on dirait.

— Comment ?

— Réfléchissez-y.

Ils restèrent tous assis là en le regardant d'un air stupide, et cela l'ennuya. Ils attendaient tout de lui. Il avait un don inné du commandement, mais il aimait aussi les hommes qui savaient penser tout seuls.

— Travaillez là-dessus, Aabi, c'est votre domaine, dit-il, et il sortit fumer, dégoûté par la manière dont chacun réagissait, comme s'ils avaient perdu tout leur sang-froid.

Ils ne pouvaient pas encaisser la dure réalité des faits, tout simplement.

Il ne leur restait plus beaucoup de marijane, et il n'en avait pas pris depuis plusieurs jours. Mais cela ne lui faisait rien. Sous le ciel couvert, la nuit était noire, humide, chaude, et sentait le printemps. Ngenene passa en marchant comme un patineur sur glace, il ressemblait presque à un robot sur pneus ; il se tourna en glissant lentement et regarda Davidson, debout sous la véranda du bungalow, faiblement éclairé par la lumière qui filtrait par l'encadrement de la porte. C'était un manipulateur de scie mécanique, un homme énorme.

— La source de mon énergie est connectée au Grand Générateur, on ne peut plus m'éteindre, dit-il d'un ton monocorde en fixant Davidson.

— Va cuver dans ton baraquement ! répondit Davidson de sa voix

cinglante à laquelle personne ne désobéissait jamais, et quelques instants après, Ngenene se remit à glisser prudemment, lourd et gracieux.

Trop d'hommes prenaient des hallus de plus en plus forts. Il y en avait beaucoup, mais c'était pour les bûcherons qui se reposaient le dimanche, et non pour les soldats d'un minuscule avant-poste perdu sur un monde hostile. Ils n'avaient pas le temps de se camer, de rêver. Il faudrait qu'il mette la réserve sous clef. Mais quelques gars pourraient craquer. Eh bien, qu'ils craquent. On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs. Peut-être pourrait-il les renvoyer à Central en échange d'un peu de carburant. Vous me donnez deux ou trois bidons d'essence et je vous passe deux ou trois corps tout chauds, des soldats loyaux, de bons bûcherons, tout à fait votre type, un peu trop partis au pays des songes…

Il sourit, et s'apprêtait à rentrer soumettre cette idée à Temba et aux autres lorsque le garde posté sur le brûleur du dépôt de bois hurla. « Ils arrivent ! » cria-t-il d'une voix aiguë, comme un gosse en train de jouer aux Noirs et aux Rhodésiens. Du côté ouest de la palissade, quelqu'un d'autre se mit aussi à hurler. Des coups de feu claquèrent.

Et ils arrivaient. Mon Dieu, ils arrivaient. C'était incroyable. Il y en avait des milliers, des milliers. Aucun son, pas le moindre bruit, jusqu'à ce cri poussé par le garde ; puis une détonation ; et une explosion – une mine qui sautait – suivie d'une autre, et des centaines et des centaines de torches qui s'enflammaient, s'allumaient les unes les autres, étaient lancées très haut dans l'air noir et humide, comme des fusées, et les murs de la palissade se mirent à grouiller de créates qui se déversaient, coulaient à flots, se bousculaient, fourmillaient, des milliers de créates. C'était comme une armée de rats que Davidson avait vue un jour qu'il était encore enfant, durant la dernière Famine, dans les rues de Cleveland, Ohio, où il avait grandi. Quelque chose avait fait sortir les rats de leurs trous et ils s'étaient avancés en plein jour, avaient passé par-dessus le mur comme une couverture vivante composée de fourrure, d'yeux, de petites mains et de dents ; et il avait appelé sa mère en hurlant ; et s'était enfui à toute vitesse, à moins que cela ne fût qu'un rêve qu'il avait fait quand il était gosse ? Il était important de garder son sang-froid. La puce était parquée dans l'enclos à créates ; il faisait encore sombre de ce côté, et il s'y rendit aussitôt. La porte était fermée, il la laissait toujours verrouillée pour le cas où l'un des dégonflés aurait eu envie de filer chez Papa Ding Dong en profitant d'une nuit noire. Il eut l'impression de mettre un temps fou à sortir la clef de sa poche, la glisser dans la serrure et tourner, mais il fallait garder son sang-froid, puis il fut bien long à foncer vers la puce et à l'ouvrir. Post et Aabi l'avaient maintenant rejoint. L'énorme vrombissement des rotors se fit entendre, battant les œufs et

couvrant tous les bruits horribles, les voix aiguës qui hurlaient, poussaient des cris perçants, qui chantaient. Ils décollèrent, et l'enfer demeura en dessous : un enclos rempli de rats, en train de brûler.

— Il faut garder la tête froide pour se sortir rapidement d'une situation critique, dit Davidson. Tous les deux, vous avez réfléchi et agi avec rapidité. Bon travail. Où est Temba ?

— Il a pris un javelot en plein ventre, répondit Post.

Aabi, le pilote, voulait apparemment conduire la puce, et Davidson lui céda la place. Tout en se maintenant, il alla s'asseoir dans un des sièges arrière, et laissa ses muscles se relâcher. La forêt défilait plus bas, noire sous noir.

— Où vas-tu, Aabi ?

— À Central.

— Non. Nous ne voulons pas aller à Central.

— Où voulons-nous aller ? demanda Aabi avec une sorte de gloussement efféminé. À New York ? À Pékin ?

— Contente-toi de maintenir l'appareil en l'air un moment, Aabi, et fais des cercles autour du camp. De grands cercles. Hors de portée.

— Capitaine, il n'y a plus de camp de Java, maintenant », dit Post, un chef bûcheron, un homme trapu et solide.

— Quand les créates mettront le feu au camp, nous reviendrons les brûler. Il doit y en avoir au moins quatre mille au même endroit, là-bas. Il y a six lance-flammes à l'arrière de cet hélicoptère. Laissons-leur une vingtaine de minutes. On lancera d'abord des bombes au flambe, et on attrapera ceux qui filent avec nos lance-flammes.

— Mon Dieu, dit vivement Aabi, certains de nos gars sont peut-être là-bas, les créates peuvent faire des prisonniers, nous n'en savons rien. Je ne vais pas retourner au camp pour risquer de brûler des humains.

Il n'avait pas changé le cap de la puce.

Davidson posa le nez de son revolver contre le crâne d'Aabi et déclara :

— Si, nous y retournons ; alors calme-toi, bébé, et n'essaie pas de me causer des ennuis.

— Il y a assez de carburant dans le réservoir pour atteindre Central, Capitaine, répondit le pilote.

Il essayait toujours d'écarter sa tête du revolver, comme s'il s'était agi d'une mouche qui le dérangeait.

— Mais c'est tout. Il y en a juste assez.

— Alors nous devrons en tirer le maximum. Fais demi-tour, Aabi.

— Je crois que nous ferions mieux d'aller à Central, Capitaine, dit Post d'une voix ferme, mais cette mutinerie rendit Davidson tellement furieux qu'il retourna le revolver dans sa main et, vif comme un serpent, il frappa Post au-dessus de l'oreille avec la crosse.

Le bûcheron se replia simplement comme une carte de Noël et resta assis sur le siège avant, la tête entre les genoux, les mains retombant sur le plancher.

— Fais demi-tour, Aabi », dit Davidson, un fouet dans la voix.

L'hélicoptère exécuta un large virage.

— Bon sang, où est le camp, je n'ai jamais conduit cette puce la nuit sans le moindre signal, dit Aabi d'une voix sourde et nasillarde, comme s'il avait un rhume.

— Va vers l'est et cherche le feu, ordonna Davidson, calme et froid.

Aucun d'eux n'avait réellement assez de trempe, pas même Temba. Aucun d'eux n'était resté près de lui quand la situation était devenue réellement difficile. Tôt ou tard, ils s'étaient tous ligués contre lui, simplement parce qu'ils ne pouvaient pas encaisser les choses comme lui. Le faible conspire contre le fort, et l'homme fort doit rester seul ; et se protéger lui-même. C'est comme ça, tout simplement. Où était le camp ?

Ils auraient dû pouvoir distinguer les bâtiments qui brûlaient à des kilomètres, dans ce noir absolu, même sous la pluie. Mais on ne voyait rien. Un ciel gris-noir, un sol noir. Les incendies avaient dû s'éteindre. Être éteints. Les humains auraient-ils repoussé les créates ? Après qu'il eut fui ? Cette pensée lui traversa l'esprit comme un jet d'eau glacée. Non, bien sûr que non, pas cinquante contre des milliers. Mais bon sang ! il devait quand même y avoir un beau tas de morceaux de créates disloqués sur le champ de mines. Mais ils étaient tellement serrés. Rien n'aurait pu les arrêter. Il n'avait pas pu prévoir ça. D'où venaient-ils ? Depuis des jours, il n'y avait plus un seul créate dans la forêt environnante. Ils avaient dû rappliquer de quelque part, de toutes les directions, se faufiler dans les bois, surgir de leurs trous comme des rats. Il n'y avait aucun moyen d'en arrêter des milliers qui avançaient comme ça. Où diable était le camp ? Aabi faisait le malin, ne suivait pas la bonne direction.

— Trouve le camp, Aabi », dit-il doucement.

— Bon Dieu, j'essaie, répondit le garçon.

Post ne bougeait plus, replié là près du pilote.

— Il n'a pas pu disparaître comme ça, pas vrai, Aabi. Je te donne sept minutes pour le trouver.

— Trouvez-le vous-même, dit Aabi d'une voix aiguë et maussade.

— Non, bébé, pas tant que Post et toi resterez indociles. Descends un peu plus bas.

Au bout d'une minute, Aabi déclara : « On dirait la rivière. »

Il y avait une rivière, et une grande clairière ; mais où était passé le Camp de Java ? Ils ne le virent pas en survolant la clairière en direction du nord.

— Ce doit être ça, il n'y a pas d'autres grandes clairières, pas vrai ? dit Aabi en revenant au-dessus de la zone déboisée.

Leurs phares éclairaient bien, mais on ne pouvait rien voir en dehors des tunnels de lumière ; mieux valait les éteindre. Davidson se pencha par-dessus l'épaule du pilote pour couper les phares. Une obscurité totale et humide leur frappa les yeux comme des serviettes noires. « Bon Dieu ! » cria Aabi, et il ralluma les phares en faisant pivoter la puce vers la gauche pour reprendre de l'altitude, mais pas assez vite. Des arbres jaillirent hors de la nuit et heurtèrent l'appareil.

Les pales hurlèrent, projetant un cyclone de feuilles et de branches dans les cônes éclairés des phares, mais les troncs des arbres étaient très vieux et très solides. La petite machine ailée fit un plongeon, parut se libérer d'un bond, puis retomba de côté parmi les arbres. Les phares s'éteignirent. Le vrombissement cessa.

— Je ne me sens pas très bien, dit Davidson. Et il le répéta.

Puis il s'arrêta, car il n'y avait plus personne à qui le dire. Il se rendit alors compte qu'il n'avait rien dit, de toute façon. Il se sentait sonné. Il avait dû se cogner la tête. Aabi n'était pas là. Où se trouvait-il ? C'était la puce. Elle était complètement penchée, mais il était encore sur son siège. Il faisait tellement noir, c'était comme être aveugle. Il tâtonna autour de lui et trouva Post, inerte, toujours replié, calé entre le siège avant et le tableau de bord. La puce tremblait à chaque mouvement de Davidson, et il comprit enfin qu'elle ne reposait pas sur le sol mais qu'elle restait coincée entre les arbres, comme un cerf-volant. Sa tête allait mieux, et il désirait de plus en plus vivement sortir de la cabine noire et renversée. Il se glissa dans le fauteuil du pilote et passa les jambes au-dehors en se retenant par les mains ; cependant, il ne parvint pas à sentir le sol, mais seulement les branches qui griffaient ses jambes pendantes. Il se laissa finalement tomber, sans savoir de quelle hauteur, mais il fallait absolument qu'il sorte de cette cabine. La chute ne fut pas très importante. Il se cogna la tête, mais se sentit mieux en se relevant. Si seulement il ne faisait pas si sombre, si noir. Il portait une lampe accrochée à sa ceinture, il en prenait toujours une la nuit pour inspecter le camp. Mais elle n'était plus là. C'était bizarre. Elle avait dû tomber. Il ferait mieux de remonter dans la puce pour la chercher. Peut-être Aabi l'avait-il prise. Aabi avait volontairement fait s'écraser la puce, emporté la lampe de Davidson, et avait tenté sa chance tout seul. Ce petit salaud geignard, il était comme tous les autres. L'air était noir et très humide, et l'on ne savait pas où poser les pieds, il n'y avait que des racines, des buissons et des plantes enchevêtrées. Il y avait du bruit autour de lui, de l'eau qui gouttait, des bruissements, des froissements, des petites choses qui se faufilaient dans les ténèbres. Il ferait mieux de retourner dans la puce pour y prendre sa lampe. Mais il ne pouvait pas voir à quelle

hauteur il devait grimper. La partie la plus basse de la porte était juste hors d'atteinte.

Il y eut une lumière, une faible lueur qu'il eut à peine le temps d'apercevoir avant qu'elle ne s'évanouisse entre les arbres. Aabi avait pris la lampe et allait reconnaître le terrain pour s'orienter, le petit malin. « Aabi ! » lança-t-il dans un murmure perçant. Il marcha sur quelque chose de bizarre tout en essayant de repérer la lumière à travers les arbres. Il y donna un coup de botte, puis baissa la main pour le tâter, prudemment, car ce n'était pas très sage de toucher des choses qu'on ne pouvait pas voir. Un paquet humide, lisse, comme un rat mort. Il retira vivement la main. Puis, un instant après, il tâtonna un peu plus loin ; il y avait une botte sous sa main, il pouvait sentir les croisements des lacets. Ce devait être Aabi, allongé là sous ses pieds. Sans doute éjecté de la puce au moment de la chute. Eh bien, il avait ce qu'il méritait, ce Judas qui voulait se tirer à Central. Davidson n'aimait pas la sensation humide des vêtements et des cheveux invisibles. Il se redressa. Il y avait de nouveau une lumière, que masquaient par intermittence les troncs proches et lointains, une lueur qui se déplaçait au loin.

Davidson porta la main à son étui. Le revolver ne s'y trouvait plus.

Il l'avait tenu en main, au cas où Post et Aabi auraient voulu l'attaquer. Mais il ne l'avait plus. L'arme avait dû rester dans l'hélicoptère, avec la lampe.

Il s'accroupit et resta immobile ; puis se mit brusquement à courir. Sans voir où il allait. Il heurta des troncs qui le repoussèrent violemment, et des racines le firent trébucher. Il s'étala de tout son long pour aller s'écraser dans les buissons. Se redressant à quatre pattes, il essaya de se cacher. De petites branches nues et mouillées lui éraflèrent le visage. Il s'enfouit davantage dans les buissons. Son cerveau était entièrement occupé par les odeurs complexes de pourriture et de végétation, de feuilles mortes, de décomposition, de nouvelles pousses, de feuillages, de fleurs, les odeurs de la nuit, du printemps et de la pluie. La lumière descendit en plein sur lui. Et il vit les créates.

Davidson se souvint alors de ce qu'ils faisaient quand ils étaient coincés, et de ce que Lyubov avait dit sur cette attitude. Il se retourna sur le dos et s'étendit, la tête penchée en arrière, les yeux fermés. Son cœur tambourinait dans sa poitrine.

Rien ne se passa.

C'était dur d'ouvrir les yeux, mais il y parvint quand même. Ils restaient simplement là : un tas de créates, dix ou vingt. Tenant ces lances dont ils se servaient pour la chasse ; on aurait dit des petits jouets, mais les pointes en fer étaient tranchantes et pouvaient vous

transpercer le ventre. Il referma les yeux en restant allongé là.

Et rien ne se passa.

Son cœur s'apaisa, et il eut l'impression de pouvoir mieux réfléchir. Quelque chose s'anima tout au fond de lui, quelque chose qui ressemblait presque à un rire. Bon Dieu ! ils ne pouvaient pas l'abattre ! Si ses propres hommes le trahissaient, et si l'intelligence humaine ne pouvait rien faire de plus pour lui, alors il utilisait contre eux leurs propres trucs – jouant au mort comme ça, et déclenchant ce réflexe instinctif qui les empêchait de tuer quiconque prenait cette position. Ils demeuraient simplement là autour de lui et murmuraient entre eux. *Ils ne pouvaient pas le frapper.* C'était comme s'il était un dieu.

— Davidson.

Il dut rouvrir les yeux. La torche de résine que portait un des créates brûlait toujours, mais sa flamme était devenue pâle, et la forêt n'était plus d'un noir de goudron, mais d'un gris sombre. Comment cela avait-il pu se produire ? Il s'était à peine écoulé cinq ou dix minutes. On y voyait toujours à peine, mais ce n'était plus la nuit. Il pouvait voir les feuilles et les branches, la forêt. Il pouvait voir le visage penché sur lui. Il n'y avait pas de couleur dans cette aurore sans éclat. Les traits déformés ressemblaient à ceux d'un homme. Les yeux étaient comme des trous obscurs.

— Laissez-moi me relever, dit soudain Davidson d'une voix forte et enrouée.

Il tremblait d'être resté allongé sur la terre humide et froide. Il ne pouvait pas demeurer comme ça, étendu sur le sol pendant que Selver baissait les yeux vers lui.

Selver avait les mains vides, mais un bon nombre des petits diables qui l'entouraient portaient non seulement des lances mais aussi des revolvers. Volés à l'armurerie de son camp. Il se remit péniblement debout. Ses vêtements glacés collaient à ses épaules, à ses jambes, et il ne pouvait pas s'empêcher de frissonner.

— Finissez-en, dit-il. Allez-vite !

Selver se contenta de le regarder. Au moins, il devait maintenant lever très haut les yeux pour rencontrer ceux de Davidson.

— Vous voulez que je vous tue maintenant ? interrogea-t-il.

C'était Lyubov qui lui avait appris cette façon de parler, bien sûr ; même sa voix, ç'aurait pu être Lyubov qui s'exprimait. C'en était troublant.

— C'est à moi de choisir, vraiment ?

— Eh bien, vous êtes resté allongé toute la nuit, et cette attitude signifie que vous désirez qu'on épargne votre vie ; et maintenant, vous voulez mourir ?

La douleur dans son crâne et son estomac, et sa haine pour cet

horrible petit monstre qui parlait comme Lyubov et qui le tenait à sa merci, cette douleur et cette haine s'allièrent pour lui retourner le ventre, lui donner des haut-le-cœur, et il faillit vomir. Le froid et la nausée le faisaient trembler. Il s'efforça de s'accrocher au courage et fit brusquement un pas en avant pour cracher au visage de Selver.

Il y eut un petit silence, puis Selver exécuta une sorte de mouvement dansant et lui renvoya un crachat. Et se mit à rire. Et ne fit aucun geste pour tuer Davidson. Ce dernier essuya de ses lèvres la salive froide.

— Écoutez, capitaine Davidson, déclara le créate avec cette petite voix tranquille qui étourdissait Davidson et l'écœurait, nous sommes tous les deux des dieux, vous et moi. Vous êtes un dieu fou, et je ne suis pas certain d'être sensé ou non. Mais nous sommes des dieux. Il n'y aura plus jamais, dans cette forêt, de rencontre comme celle qui se déroule entre nous maintenant. Chacun de nous a offert à l'autre un présent tel que seuls les dieux peuvent en faire. Vous m'avez offert un présent, le massacre de sa propre espèce, le meurtre. Et maintenant, je vous offre du mieux que je le peux le présent de mon peuple, qui est de ne pas tuer. Chacun de nous, je crois, considère que le cadeau de l'autre est lourd à porter. Néanmoins, vous devrez le porter seul. Vos semblables à Eshsen me disent que si je vous ramène là-bas, ils devront vous juger et vous tuer, car c'est ce que dit leur loi. Donc, comme je souhaite vous donner la vie, je ne peux pas vous ramener à Eshsen avec les autres prisonniers ; et je ne peux pas vous laisser traîner dans la forêt, parce que vous faites trop de mal. Vous serez donc traité comme une personne de notre peuple quand elle devient folle. Nous vous emmènerons à Rendlep, où plus personne n'habite, et nous vous y laisserons.

Davidson fixait le créate, incapable de détourner les yeux. C'était comme s'il avait sur lui un quelconque pouvoir hypnotique. Il ne pouvait pas supporter ça. Personne n'avait le moindre pouvoir sur lui. Personne ne pouvait lui faire de mal.

— J'aurais dû te briser le cou pour de bon, le jour où tu m'as attaqué, dit-il de sa voix toujours épaisse et enrouée.

— Cela aurait peut-être mieux valu, répondit Selver. Mais Lyubov vous en a empêché. Tout comme il m'empêche maintenant de vous tuer. On ne tuera plus désormais. Et on ne coupera plus d'arbres. Mais il n'y a plus d'arbres à couper sur Rendlep. C'est l'endroit que vous appeliez l'île du Dépotoir. Votre peuple n'y a laissé aucun arbre, et vous ne pourrez donc pas construire de bateau pour vous enfuir. Il n'y pousse pas grand-chose, et nous devrons vous apporter de la nourriture et du bois pour vous chauffer. Il n'y a rien à tuer, sur Rendlep. Plus d'arbres, plus de gens. Il y en avait, mais il ne reste plus maintenant que le rêve de leur existence. Il me semble que, dans votre

cas, c'est un excellent endroit pour y vivre, puisque vous devez vivre. Vous pourriez apprendre comment rêver, là-bas, mais je crois plutôt que vous suivrez enfin votre folie jusqu'à son terme.

— Tue-moi tout de suite et détourne ton foutu regard.

— Vous tuer ? dit Selver, et ses yeux levés vers Davidson semblèrent briller, très clairs, terribles, dans la pénombre de la forêt. Je ne peux pas vous tuer, Davidson. Vous êtes un dieu. Vous devez le faire vous-même.

Il se retourna pour s'éloigner, rapide et léger ; en quelques pas il disparut entre les troncs gris.

Un nœud coulant passa par-dessus la tête de Davidson et se resserra un peu autour de sa gorge. De petites lances approchèrent de son dos et de ses flancs. Ils n'essayaient pas de le blesser. Il pouvait s'enfuir, tenter sa chance, ils n'osaient pas le tuer. Les pointes étaient polies, en forme de feuilles, tranchantes comme des rasoirs. Le nœud coulant lui tirailla doucement le cou, et il les suivit là où ils l'emmenaient.

Huit

Selver n'avait pas vu Lyubov depuis longtemps. Ce rêve l'avait suivi à Rieshwel. L'avait accompagné lorsqu'il s'était adressé à Davidson pour la dernière fois. Puis il s'était évanoui, et peut-être dormait-il maintenant dans la tombe de Lyubov, à Eshsen, car il n'était jamais apparu à Selver dans la ville de Broter, où il vivait désormais.

Mais quand le grand vaisseau revint, et que Selver se rendit à Eshsen, Lyubov l'y retrouva. Il était silencieux et diaphane, très triste, au point de réveiller en Selver le vieux chagrin qui l'avait rongé.

Lyubov resta en sa compagnie, une ombre dans son esprit, même lorsqu'il rencontra les umins du vaisseau. C'étaient des gens de pouvoir ; très différents de tous les umins qu'il avait connus, à part son ami, mais c'étaient des hommes bien plus forts que Lyubov l'avait été.

Son aptitude à parler umin s'était rouillée, et il se contenta surtout, au début, de les laisser s'exprimer. Quand il se fut rendu compte avec certitude de ce qu'ils étaient, il leur tendit la lourde boîte qu'il avait amenée de Broter. « À l'intérieur il y a le travail de Lyubov, dit-il en cherchant ses mots. Il savait sur nous plus de choses que les autres. Il avait appris ma langue et le Langage des Hommes ; et il a écrit tout cela. Il comprenait à peu près comment nous vivons et comment nous rêvons. Pas les autres. Je vous donnerai ce travail, si vous l'emmenez là où il le désirait. »

Le grand umin à la peau blanche, Lepennon, parut heureux et remercia Selver en lui affirmant que les papiers seraient bien emmenés là où le désirait Lyubov, et que l'on en prendrait soin. Selver en fut content. Mais il avait été pénible pour lui de prononcer à haute voix le nom de son ami, car le visage de Lyubov était encore cruellement triste quand il le regardait dans son esprit. Il s'éloigna un peu des umins pour les observer. Dongh, Gosse et les autres d'Eshsen étaient là, en compagnie des cinq hommes descendus du vaisseau. Les nouveaux venus paraissaient propres et lisses comme du fer poli. Les anciens avaient laissé pousser leurs poils sur leur visage, si bien qu'ils ressemblaient un peu à d'énormes Athshéens à fourrure noire. Ils portaient toujours des vêtements, mais c'étaient de vieux habits qui n'étaient pas bien nettoyés. Ils n'étaient pas maigres, à part le Vieil Homme qui n'avait pas cessé d'être malade depuis la Nuit d'Eshsen ; mais ils avaient tous un peu l'air d'être perdus, ou fous.

Cette rencontre se déroulait à l'orée de la forêt, dans cette zone où, par un accord tacite, ni les gens de la forêt ni les umins n'avaient construit d'habitations, et où ils n'avaient pas campé durant ces

dernières années. Selver et ses compagnons s'installèrent dans l'ombre d'un grand frêne qui s'écartait un peu des autres arbres. Ses fruits n'étaient encore que des petits nœuds verts sur les rameaux, ses feuilles étaient longues et souples, frémissantes, d'un vert estival. Sous le grand arbre, la lumière atténuée se compliquait d'une foule d'ombres mouvantes.

Les umins délibéraient, allaient et venaient, puis l'un d'eux s'avança finalement jusqu'au frêne. C'était l'homme sévère descendu du vaisseau, le commandant. Il s'accroupit sur les talons devant Selver, sans demander la permission mais sans montrer la moindre intention d'être impoli. Il demanda :

— Pouvons-nous parler un peu ?

— Certainement.

— Vous savez que nous allons ramener tous les Terriens avec nous. Nous avons amené un second vaisseau pour les transporter. Votre monde ne servira plus de colonie.

— C'est le message que j'ai entendu à Broter, quand vous êtes arrivé il y a trois jours.

— Je voulais être sûr que vous comprenez bien qu'il s'agit d'un accord permanent. Nous ne reviendrons pas. Votre monde a été mis au Ban de la Ligue. Et voilà ce que cela signifie pour vous : je peux vous promettre que personne ne viendra ici couper les arbres ou prendre vos terres, tant que la Ligue durera.

— Personne ne reviendra jamais », dit Selver ; affirmation ou interrogation.

— Pas avant cinq générations. Personne. Ensuite, quelques hommes, dix ou vingt, pas plus de vingt, viendront peut-être pour discuter avec votre peuple et pour étudier votre monde, comme certains des hommes le faisaient ici.

— Les scientifiques, les spés », ajouta Selver.

Il réfléchit un instant.

— Votre peuple, il décide les choses d'un coup, dit-il, et cette phrase était, de nouveau, à mi-chemin entre l'affirmation et l'interrogation.

— Que voulez-vous dire ?

Le commandant paraissait méfiant.

— Eh bien, vous dites qu'aucun de vous ne doit couper les arbres d'Athshe : et vous arrêtez tous. Et pourtant vous habitez de nombreux endroits. Maintenant, si un chef de Karach donnait un ordre, il ne serait pas suivi par les gens du village voisin, et certainement pas immédiatement par tous les gens du monde…

— Non, parce que vous n'avez pas un unique gouvernement qui dirige tous les autres. Mais nous en avons un – maintenant – et je vous assure que ses ordres sont exécutés. Par nous tous, et immédiatement.

Mais à propos, il semblerait, d'après ce que nous ont raconté les colons, que lorsque *vous* donniez un ordre, Selver, tous les gens de chaque île y obéissaient aussitôt. Comment faisiez-vous ?

— À ce moment, j'étais un dieu », répondit Selver, impassible.

Après le départ du commandant, le grand homme blanc s'avança tranquillement et lui demanda s'il pouvait s'asseoir dans l'ombre du frêne. Celui-ci avait du tact, et une grande habileté. Selver se sentait mal à l'aise en sa compagnie. Comme Lyubov, celui-ci était aimable ; il comprenait, et serait pourtant lui-même au-delà de toute compréhension. Car les plus gentils d'entre eux étaient aussi hors d'atteinte, aussi insaisissables que les plus cruels. Et c'était pourquoi la présence de Lyubov dans son esprit restait pénible pour lui, alors que les rêves dans lesquels il voyait et touchait Thele, sa femme morte, étaient précieux et particulièrement paisibles.

— La fois où je suis venu ici, dit Lepennon, j'ai rencontré cet homme, Raj Lyubov. Je n'ai presque pas eu la possibilité de parler avec lui, mais je me souviens de ce qu'il disait, et depuis lors j'ai eu le temps de lire quelques-unes des études qu'il a réalisées sur votre peuple. Son travail, comme vous dites. C'est en grande partie grâce à son travail qu'Athshe est maintenant délivrée de la Colonie Terrienne. Cette délivrance, je crois, était devenue l'objectif de la vie de Lyubov. Vous qui êtes son ami, vous verrez que sa mort ne l'a pas empêché d'atteindre son but, d'achever son voyage.

Selver resta immobile. La gêne se transforma en peur dans son crâne. Celui-là parlait comme un Grand Rêveur.

Il ne répondit rien.

— Pourriez-vous me dire une chose, Selver ? Si la question ne vous blesse pas. Je n'en poserai plus d'autres… Il y a eu les tueries : au Camp Smith, et ici-même, à Eshsen, et finalement au Camp de la Nouvelle Java, où Davidson menait le groupe rebelle. Ce fut tout. Il n'y en a pas eu d'autres depuis… Est-ce vrai ? Il n'y a pas eu d'autres meurtres ?

— Je n'ai pas tué Davidson.

— Cela n'a pas d'importance », répondit Lepennon, qui se méprit ; Selver voulait dire que Davidson n'était pas mort et non pas, comme l'avait cru Lepennon, qu'il avait été tué par quelqu'un d'autre. Soulagé de voir que l'umin pouvait se tromper, Selver ne rectifia pas.

— Alors, il n'y a pas eu d'autres meurtres ?

— Aucun. Ils vous le diront, répondit Selver en désignant de la tête le colonel et Gosse.

— Je veux dire, chez les gens de votre peuple. Des Athshéens tuant d'autres Athshéens.

Selver demeura silencieux.

Il releva les yeux vers Lepennon, vers ce visage étrange, blanc

comme le masque de l'Esprit du Frêne, qui se modifia en rencontrant son regard.

— Un dieu vient parfois, dit Selver. Il apporte une nouvelle manière d'accomplir une chose, ou une nouvelle chose à faire. Une nouvelle façon de chanter, ou une nouvelle sorte de mort. Il l'apporte en traversant le pont qui relie le temps du rêve et le temps du monde. Et quand il a fait cela, c'est fait. On ne peut pas prendre les choses qui se trouvent dans le monde pour essayer de les ramener dans le rêve, de les retenir à l'intérieur du rêve avec des murs et des prétextes. C'est de la folie. Ce qui existe, existe. Il est inutile, maintenant, de prétendre que nous ne savons pas comment nous tuer entre nous.

Lepennon posa sa longue main sur celle de Selver, si vite et avec une telle douceur que Selver accepta le contact comme si cette main n'était pas celle d'un étranger. Les ombres vert et or des feuilles de frêne frissonnaient au-dessus d'eux.

— Mais vous ne devez pas prétendre avoir des raisons de vous tuer entre vous. Le meurtre n'a pas de raison, dit Lepennon, le visage aussi triste et inquiet que celui de Lyubov. Nous allons partir. D'ici deux jours, nous serons partis. Tous. Pour toujours. Et les forêts d'Athshe redeviendront comme avant.

Lyubov sortit des ombres de l'esprit de Selver et dit :

— Je serai là.

— Lyubov sera là, déclara Selver. Et Davidson aussi. Tous les deux. Après ma mort, mon peuple redeviendra peut-être comme avant ma naissance, et avant votre arrivée. Mais je ne le crois pas.

notes

Notes

1

Initiales de *Not As Fast As Light :* Pas aussi rapide que la lumière.

2

ACI : Appareil de Communication Instantané (*N.d.T.*).